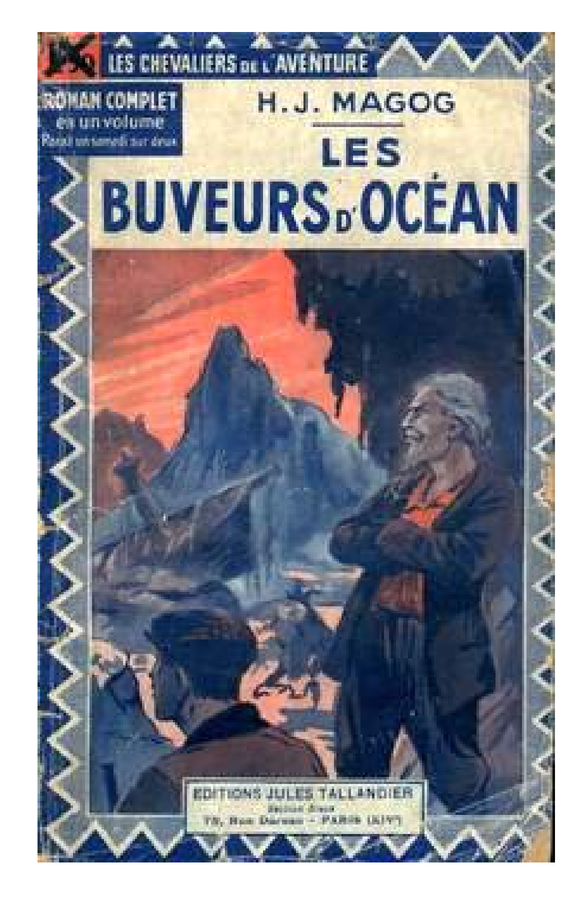


H.J. Magog

LES BUVEURS D'OCÉAN

1922
Grandes Aventures et Voyages
Excentriques N°113, Tallandier 1926

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

DEUX REFUS À UNE SEULE DEMANDE

— Si je comprends bien, c'est une demande en mariage que vous m'adressez ?

— Exactement, monsieur le marquis. J'ai l'honneur de solliciter la main de Mlle Suzanne de Glandèves, votre fille.

— Mille regrets, cher monsieur. Mais… ma fille est vouée au blanc.

Ces mots – dont le lecteur va comprendre l'ironie – tombaient des lèvres hautaines d'un gentilhomme grisonnant et dédaigneux, sur un petit homme jaune, aux yeux bridés derrière les cercles d'écaille de ses lunettes. Il les accueillit avec une impassibilité toute japonaise.

— C'est une allusion à ma couleur ? demanda-t-il tranquillement.

— Excusez ce mauvais jeu de mots… qui d'ailleurs exprime à merveille le caractère définitif de ma résolution. J'ai voulu dire que ma fille n'épousera qu'un Européen.

Une flamme jaillit des yeux du petit Japonais.

— Vous repoussez ma demande ? s'exclama-t-il. Je m'étonne que ma nationalité soit considérée par vous comme un obstacle. Je suis un candidat fort acceptable.

— Vous avez eu l'amabilité de me l'exposer avec une clarté d'homme d'affaires, ce qui ne saurait offusquer un citoyen de San Francisco, fût-il Français et marquis. Mais si brillant que soit votre avenir, si confortable que s'avère votre situation présente, je ne dois, en cette circonstance, consulter que le cœur de ma fille.

— Consultez-le donc.

— C'est déjà fait. Il a répondu… dès avant votre demande. Vous ne pourriez être, cher monsieur Kasuga, qu'un mariage de raison. Et ma fille a ce genre d'union en horreur.

— Son père, cependant, n'eut point, jadis, la même aversion. Mlle de Glandèves ignore-t-elle qu'elle est la petite-fille du milliardaire Jim Sandy, qui eut fantaisie de s'offrir pour gendre un marquis ? J'imagine qu'en épousant miss Mabel Sandy…

Ici, le marquis Archibald de Glandèves interrompit avec humour l'impertinent prétendant.

— Vous vous trompez, jeune homme. J'ai fait un mariage d'amour, coupa-t-il froidement.

Lourdement, le Japonais voulut insister.

— Vous avez épousé…

— … Sept millions de dollars. J'avais pour eux une réelle inclination et nul ne s'en est étonné.

Tant de flegme ne démonta point Kasuga. Toutefois, il comprit l'inutilité de son insistance.

— C'est bien, répliqua-t-il. Devant ce parti pris, je renonce à la démarche, de pure forme d'ailleurs, que les convenances me dictaient.

— Il est sage de renoncer, observa sarcastiquement le marquis.

— À obtenir votre consentement, riposta Kasuga, mais point à l'espoir d'épouser Mlle de Glandèves. Je compte m'y prendre autrement, voilà tout.

Son accent exprimait une volonté fortement enracinée.

— À votre aise ! ricana le marquis de Glandèves, dont les sourcils se fronçaient.

L'imperceptible menace contenue dans la phrase de l'homme jaune n'avait en effet pu lui échapper.

Il ajouta sur le même ton de défi :

— Je dois vous avertir que vous perdrez votre temps, même si… ce que je ne veux point supposer… vos procédés devaient différer de ceux qu'il est licite d'employer quand on se prétend un gentleman.

Sans répondre, le Japonais se dirigea vers la porte du salon.

— Monsieur le marquis, je vous salue, dit-il en s'inclinant.

— Moi de même, docteur Kasuga.

À cause des dernières paroles, plutôt agressives, qu'ils venaient d'échanger, le marquis ne jugea pas à propos d'accompagner son visiteur. Il le laissa traverser toute l'étendue du salon et disparaître dans le vestibule, où

l'attendait un grand laquais galonné. Quand la portière fut retombée sur la sortie du petit jaune, M. de Glandèves se dirigea vers une porte opposée, l'ouvrit et appela :

— Mabel !… Suzanna !…

Deux femmes se précipitèrent au-devant du marquis. La première était une jeune fille d'une vingtaine d'années, grande et souple, avec des cheveux châtains, des yeux bruns, doux et vifs, et des traits aristocratiques qu'elle tenait visiblement de son père. En elle se retrouvaient à la fois l'allure décidée de l'Américaine et le charme spirituel de la Française.

La seconde, encore belle, malgré ses cheveux givrés et un commencement d'embonpoint était la marquise de Glandèves, née Mabel Sandy.

— Eh bien ? demandèrent ensemble la mère et la fille.

— Liquidé ! répondit le marquis en pouffant de rire. J'ai décliné pour Suzanna l'honneur de devenir Japonaise.

— L'audace de cet homme est réellement terrifiante ! soupira la marquise.

— Un peu d'indulgence, mère ! intervint la jeune fille. Ce M. Kasuga ne pouvait savoir que j'étais déjà fiancée à un compatriote de mon père.

— Et de toi, s'il te plaît ! rectifia Archibald. Tu as beau être née à San Francisco et y habiter, la France te réclame.

— Eh bien, j'irai y faire mon voyage de noces et Jean me présentera à elle, répondit la jeune fille, en se jetant câlinement au cou de son père.

— En attendant, nous pourrions aller conter l'incident à votre grand-père ? proposa la marquise.

M. de Glandèves s'étendit nonchalamment dans un fauteuil.

— C'est tout à fait inutile, ma chère amie, assura-t-il. Soyez persuadée qu'il est déjà informé. La police de Mr. Jim Sandy est admirablement faite dans notre maison… qui est aussi la sienne.

Le marquis ne se trompait pas.

Son beau-père connaissait la démarche du docteur Kasuga. Mais c'était de la bouche même de l'intéressé qu'il l'avait apprise.

En effet, au sortir du salon, le Japonais avait arrêté d'un geste le grand laquais du vestibule, qui s'apprêtait à lui restituer son chapeau et sa canne.

— Mr. Jim Sandy est-il visible ? demanda-t-il.

Le laquais s'approcha aussitôt d'un appareil téléphonique.

— Je vais le demander, monsieur, répondit-il.

Il échangea avec un invisible interlocuteur des syllabes incompréhensibles et interrogea le Japonais, sans lâcher le récepteur.

— Monsieur veut-il me dire le motif de la visite ?

— Affaire ! répondit laconiquement Kasuga.

— Affaire ! répéta le laquais dans le téléphone.

L'instant d'après, le visiteur était introduit dans le cabinet de Jim Sandy, dont le faciès glabre, le front jauni, planté de cheveux blancs et drus, et les yeux perçants reflétaient l'orgueil incommensurable et dominateur de représenter une des plus formidables fortunes de San Francisco. En face de ce roi de l'or, il ne vint pas à la pensée du docteur Kasuga de renouveler les salamalecs et d'employer les circonlocutions qui lui avaient servi d'entrée en matière lors de sa visite au marquis de Glandèves.

Avec une souplesse toute japonaise, il savait s'adapter aux hommes aussi bien qu'aux situations.

Entre le « businessman » et l'amoureux de Suzanne de Glandèves, la conversation s'engagea donc presque monosyllabique.

— Mister Jim Sandy ?

— *Yes.*

— Docteur Kasuga.

— Quelle affaire ?

— Mariage.

— Non-sens. Je ne fais pas…

— Il s'agit de votre petite-fille.

— Inutile. Bonjour.

— Permettez, je vaux…

— Pas un « cent » pour qui n'est pas amateur. Et Suzanna ne songe nullement à vous épouser.

— Vous pourrez y songer pour elle lorsque vous saurez.

— Dites vite. *Time is money*.

— Je ne vous parlerai pas de dollars. Je vaux plus que le plus gros chiffre que vous pourriez fixer. Et je représente aussi ; je serai demain le plus noble du Japon, s'il plaît à vous ou à Mlle Suzanna que je me pare d'un titre. Et pour vos affaires, je disposerai d'une influence mondiale. Il me sera possible de vous ouvrir toute l'étendue du territoire japonais.

— Fini ?

— Demandez-moi des détails, des chiffres.

— *No*. Bonjour.

— Vous n'avez pas compris. Je ne « bluffe » pas. Je vaux réellement tout cela. Je vous le prouverai.

— Restez calme. Cela vaut zéro pour moi. Je ne vends pas ma petite-fille.

— Je n'ai pas seulement parlé de ma fortune. Je serai ce que ma fiancée voudra que je sois ; toutes les ambitions me seront permises.

— Tout cela serait indifférent à Suzanna.

Le Japonais semblait littéralement stupéfait.

— Mais pourquoi ? s'exclama-t-il. Ma proposition est à prendre en considération. Vous ne savez pas qui je suis, Jim Sandy. Mais vous n'êtes pas un homme futile comme votre gendre ; vous savez examiner une affaire avant de la rejeter. Examinez-moi.

— Réellement impossible, riposta froidement le milliardaire. Adressez-vous à Suzanna.

— Son père refuse de m'entendre. Comment la verrais-je !

— En ce cas, renoncez.

Le docteur Kasuga laissa échapper un mouvement d'impatience. Quelque chose comme un éclair de menace passa dans ses yeux.

— Prenez garde ! gronda-t-il. Aujourd'hui, Jim Sandy, je vous en avertis, vous n'avez pas votre clairvoyance habituelle. Vous ne savez ni comprendre, ni deviner. Je suis une force et le Japon tient sa place dans le monde.

Le Yankee ricana avec un évident dédain :

— N'exagérez pas. Le Japon est petit, absurdement petit.

— C'est inexact. En tout cas, il grandira plus que vous ne pensez ; je sais ce que je dis. Je vois bien que je vous impatiente ; mais il faut que je m'explique pour que plus tard vous vous rappeliez mes paroles et que vous regrettiez de n'avoir pas mieux compris. Vous me dédaignez. Pourquoi ? Ce n'est pas à cause de ma race. Nous vivons en l'an 2050, au vingt et unième siècle, et la civilisation a fait que tous les peuples s'équivalent.

— D'accord ! concéda flegmatiquement l'Américain.

Le docteur Kasuga avait pris involontairement une pose de conférencier. Debout et les mains appuyées sur le dossier d'un fauteuil, il poursuivit avec une certaine emphase, qui trahissait un immense orgueil :

— Il n'y a plus, à l'époque actuelle, ces centaines de petites puissances que trois ou quatre nations prétendaient as-

servir, exploiter et dévorer. Aujourd'hui, il y a cinq républiques : la Confédération européenne, les États-Unis d'Amérique, les républiques africaine, océanienne et asiatique. Voilà la carte du monde.

— C'est exact.

— La république asiatique, c'est le Japon. Il possède et il actionne, en les fouaillant, les nonchalances chinoises, mandchoues, mongoles, tonkinoises, indochinoises, siamoises et hindoues. Des provinces de l'ancienne Sibérie au littoral indochinois, de l'antique Turquie à la mer du Japon, nous avons tout transformé, tout rénové. Le bloc énorme a pris force et vigueur et c'est Tokio qui est son cerveau.

Jim Sandy écoutait, en hochant la tête, ce cours de géographie politique. Il objecta gravement :

— C'est le danger. Le cerveau de l'homme se trouve dans sa tête, à l'extrémité du cou, ce qui permet d'anéantir l'homme avec facilité, en le décapitant. Pour éviter ce destin et s'assurer plus de durée, une grande nation ne doit pas avoir son cerveau en dehors d'elle ; il doit être placé au centre et protégé par la masse.

— Pourtant, Paris dirige l'Europe, dont il n'est point le centre géographique.

— Paris est Paris. Mais la capitale de l'Océanie est en Australie ; celle de l'Afrique au cœur du Soudan ; et celle de l'Amérique c'est Panama, trait d'union entre le Nord et le Sud. Et ces capitales sont réellement devenues le lieu de réunion ouvert aux délégués de tous les États confédérés. Entre tous les citoyens des anciennes républiques, il y a eu réellement alliance. Mais vous, Japonais, vous êtes restés les maîtres et les bourreaux. Vous dirigez du dehors et vous al-

lez tyranniser vos victimes dans leurs propres villes. Chez elles vous êtes chez vous ; mais Chinois, Turcs ou Hindous ne peuvent fouler le sol japonais, sinon comme esclaves et sans espoir de retour. À cause de cela ils vous menacent, parce qu'ils souhaitent se séparer de vous. Un jour, vous cesserez de régner sur eux, parce que vous avez refusé de vous fondre avec eux en un bloc commun. Mais ce n'est point là le seul péril que vous puissiez envisager. Vous vous êtes isolés du monde.

— Le monde est un ingrat ; nous avons ouvert l'Asie au commerce international.

— Mais vous avez fermé le Japon.

— En partie seulement. Kiou-Siou, Sikok et Nippon accueillent avec joie les visites de nos amis étrangers.

— Mais Yeso, l'île mystérieuse ? Qu'y fait-on ? Pourquoi nul Européen, nul Africain, nul Américain, nul Océanien, n'en peuvent-ils approcher ? Pourquoi nous en tenez-vous éloignés, ainsi que de l'extrémité nord de l'île Nippon ? Pourquoi cette triple barrière de forts, de cuirassés et de torpilles, l'isolant du monde et en interdisant les parages au commerce comme à la curiosité des autres républiques ? C'est un défi à l'humanité, cela ! Quelque jour il sera relevé. Vous n'ignorez pas les bruits qui circulent à ce sujet ?

Kasuga sourit bizarrement.

— Bientôt d'autres circuleront, qui vous surprendront davantage, répliqua-t-il. Ne vous y trompez pas ; le Japon, bientôt, prouvera sa force et vous-même, enfin convaincu, vous l'admirerez. Je voudrais vous en dire davantage.

Mais le sujet avait déjà cessé de passionner le flegmatique Yankee.

— Inutile ! coupa-t-il d'un geste sec. J'ai trop parlé. Et à quoi bon ? Il y a nos affaires et vos affaires. Je pense aux miennes, rien qu'aux miennes.

— Parlons-en donc, reprit l'obstiné Japonais. Je suis épris de votre petite-fille, Jim Sandy ; et pour qu'elle devienne ma femme, je suis capable de bouleverser le monde.

Un sourire railleur effleura les lèvres du grand-père de Suzanna de Glandèves.

— Cela ne suffirait pas, dit-il. Peut-être est-il plus difficile d'émouvoir un petit cœur que de faire trembler le globe terrestre. Je vous l'ai déclaré de suite et je vous le répète : Suzanna ne sera pas votre femme.

— Quoi qu'il arrive ? Quoi que je devienne ? C'est votre dernier mot ?

— Le dernier. *Good bye, sir.*

— Je vous ferai changer d'avis.

— Non.

— Alors je réussirai malgré vous.

— Non.

— Si !

Le Japonais s'était dressé ; mais, à cause de sa petite taille, sa tête dépassait à peine le niveau de celle de Jim Sandy, demeuré assis.

Une volonté farouche, implacable se lisait sur son visage ; mais elle ne surpassait pas en opiniâtreté l'entêtement qu'exprimaient les traits de l'Américain.

L'assurance avec laquelle Jim Sandy continuait à hocher négativement la tête indiquait que, si la question en litige devait quelque jour amener une lutte entre eux, cette lutte serait féroce et sans merci. L'un d'eux pourrait être écrasé, mais aucun ne céderait. Sous le poing du vieillard un timbre résonna. Un domestique nègre apparut. Kasuga comprit le congé brutal et l'outrage fit jaillir de ses yeux un éclair de fureur.

— Au revoir ! gronda-t-il en sortant.

Et tranquillement, mais fermement, Jim Sandy riposta en français, pour bien marquer qu'il acceptait le défi.

— Au revoir !

CHAPITRE II

L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Depuis plusieurs mois qu'il était arrivé à San Francisco, le docteur Kasuga n'avait point attiré l'attention. Vaguement attaché au consulat japonais, il n'y jouait en apparence qu'un rôle infime qui le faisait passer inaperçu.

Si quelqu'un se fût avisé de faire à son sujet une supposition quelconque, ce quelqu'un aurait vu en Kasuga un de ces yeux innombrables, que le Japon ouvrait sur l'univers entier et qu'il dissimulait le plus souvent sous l'étiquette diplomatique. En d'autres termes, une nation moins polie que la sienne n'eût point hésité à lui appliquer l'épithète d'espion.

On a vu par les propos échangés avec Jim Sandy qu'il devait, en réalité, occuper une situation infiniment plus élevée et que ses dehors modestes cachaient un personnage d'importance et probablement mystérieux. Mais cela, nul, à San Francisco, n'avait encore pu le soupçonner.

Ayant si peu pris soin de se mettre en vedette, il était concevable que le docteur Kasuga n'eût produit aucune impression sur Mlle de Glandèves. Par contre, la jolie Suzanna n'avait pas manqué de captiver ses regards et il en était devenu éperdûment amoureux, au point de se risquer à aller demander sa main avec l'insuccès que nos lecteurs ont pu constater.

En réalité, le double refus des deux hommes avait une cause dont l'amour-propre du Japonais n'eût dû ressentir nulle blessure. Malheureusement, ni l'un ni l'autre ne s'en était expliqué. Jim n'aimait pas les paroles inutiles et l'esprit boulevardier d'Archibald de Glandèves lui avait soufflé en guise d'éclaircissement, une boutade parfaitement incompréhensible. Il eût été beaucoup plus simple de faire connaître au prétendant évincé que sa demande ne pouvait être examinée, parce que trop tardive, Suzanne de Glandèves étant déjà fiancée.

Elle l'était au vicomte Jean d'Entrevaux, diplomate français que sa carrière promenait aux quatre coins du monde et qui n'attendait qu'un imminent congé pour venir épouser la perle de San Francisco. Il aurait suffi de répondre cela au docteur Kasuga.

Mais, en dehors de ces fiançailles qui tranchaient la question, Jim Sandy n'aurait peut-être pas accueilli sans scepticisme les affirmations du Japonais touchant son exceptionnel avenir.

Indéniablement, la république du Soleil-Levant traversait une phase critique et, comme l'avait insinué Jim Sandy, elle était menacée d'une coalition des autres républiques. Les origines de cette crise remontaient à vingt ou trente ans, et on pouvait dire que depuis cette époque les dirigeants japonais n'avaient cessé d'exaspérer l'opinion mondiale par une conduite absurde, inverse en tout point de celle qui réglait les rapports des autres États.

Alors que les colossaux groupements ethnographiques avaient, en simplifiant la carte du monde, élargi les horizons et toutes les formes de la vie, alors que le souffle de la civilisation, traversant tous les continents, avait fait de la terre

entière un vaste parc ouvert à tous, le Japon relevait, pour son propre compte, les barrières renversées et en entourait la plus septentrionale de ses îles. Yeso, interdite aux étrangers, était devenue l'énigme qui inquiétait le monde. Que s'y tramait-il ? Devait-on supposer que de là partirait une force menaçant la paix universelle ?

Il ne se passait point d'années, sans que les feuilles mondiales posassent devant l'opinion, à propos des pays asiatiques, de formidables points d'interrogation.

Le plus irritant, sinon le plus inquiétant, était l'inconcevable dépopulation de la Chine. Cet immense réservoir d'hommes, dont les siècles précédents ignoraient le dénombrement, n'avait pas alors besoin de chiffres pour effrayer l'humanité par son grouillement de fourmilière. C'était le péril jaune.

Qui en aurait parlé, maintenant ?

Les recensements quinquennaux n'avaient pas tout d'abord intrigué, malgré leurs résultats imprévus. L'Europe et l'Amérique, surprises des chiffres modestes qui évaluaient la population asiatique (communément on les supposait dix fois plus forts), se bornèrent à les croire truqués.

Mais les rapports écrits ou verbaux de ceux qui voyaient vinrent ; et il fallut bien croire. Les voyageurs signalaient le dépeuplement effroyable des plaines mongoles aussi bien que des plateaux du Thibet. Les villes grouillantes des provinces méridionales de la chine semblaient à présent désertes. On aurait dit qu'une invisible pieuvre suçait en mille endroits le monstre asiatique et tarissait en lui les sources de vie.

La comparaison s'imposait d'autant plus que des renseignements étranges, rapportés par les voyageurs, vinrent préciser les conditions de ce dépeuplement. De mois en mois, des troupes, des armées d'émigrants, racolées ou enlevées par la police japonaise, disparaissaient des villes et des villages pour ne plus jamais reparaître. C'était par milliers que ces Chinois avaient été entraînés vers de mystérieuses destinations par leurs dominateurs. Le Soleil dévorait le Dragon ! Ce n'était plus seulement un symbole, mais une terrifiante réalité.

Qu'avait fait le Japon de tous ces hommes ?

Et ce n'était pas seulement des vies humaines que drainait le gouvernement de Tokio. Des emprunts fantastiques avaient été conclus par lui ; des milliards s'étaient engouffrés dans ses coffres, qui n'en demeuraient pas moins vides ; successivement, tous les peuples de la terre lui avaient servi de banquiers et maintenant, son crédit épuisé, il rançonnait ses vassaux et même, assurait-on, ses propres nationaux.

Cela aurait dû correspondre à un formidable épanouissement industriel, d'autant plus que la nation japonaise s'était, à un moment donné, livré à de gigantesques achats de matériel ; ses stocks d'approvisionnements métallurgiques de charbon et de machines auraient dû être considérables. Or, on n'en trouvait traces ni dans la grande Nippon, ni dans les petites Yiou-Siou et Sikok, ni dans aucune des trois mille huit cents îles de la république.

Restait Yeso la mystérieuse. Mais son territoire aurait-il suffi à un pareil entassement ?

Le fait constaté, c'était que le Japon s'avérait pauvre, lamentablement pauvre, aussi misérable que la Chine, l'Inde,

la Turquie, la Perse ou la Sibérie, contrées pillées par les leveurs d'impôts de Tokio.

Il y avait là un mystère.

Et, précisément au moment où il agaçait – où il angoissait – l'humanité, il laissait désarmée, épuisée, à la merci de la première agression la république nippone.

Dépourvue d'argent et d'hommes, comment aurait-elle esquissé le moindre geste de résistance ? L'effort naval et militaire du Japon, concentré autour de Yeso, n'aurait pas tenu une heure devant les flottes coalisées du monde entier.

Les nations s'en rendaient parfaitement compte et Jim Sandy avait dit vrai. Leur patience était à bout.

Une guerre était imminente, avec pour objectif apparent l'éclaircissement du mystère de Yeso et pour objectif secret le démembrement de l'Asie. À l'époque où le docteur Kasuga risquait sa demande en mariage, le monde attendait la nouvelle de la rupture et le bruit courait que l'Amérique, prenant l'initiative, avait adressé un ultimatum à Tokio.

Quelques jours après l'échec de sa démarche, le Japonais arrivait à Panama et se présentait au palais de la résidence, ou siégeait le Conseil des Trusts.

Sous la présidence du milliardaire T.A. Upstairs, toutes les têtes des trusts, le pétrolier Joe Foggy et Billy Rockham le charbonnier, Lofty, l'homme des moteurs, Will Cloudness, Bassell Vanderhof et Richardson, qui se partageaient les souverainetés métallurgiques, régentaient, concurremment avec leurs propres affaires, les destinées des deux Amériques. Quel Sésame, prononça le chétif Kasuga pour être reçu par ces personnages ? Mystère ! Toujours est-il qu'au bout

de quelques instants, il expérimentait, devant le conseil, la souplesse de son échine, en s'inclinant devant chacun des membres. Mais les gens des trusts se moquaient des manifestations protocolaires et estimaient les échanges de politesses à la valeur du temps qu'ils faisaient perdre.

— Ambassadeur extraordinaire ? coupa sèchement T.A. Upstairs, au beau milieu des salamalecs de Kasuga.

— Du Japon ? précisa Joe Foggy.

L'homme jaune se releva pour répondre.

— Parfaitement, messieurs. J'apporte la réponse verbale à votre ultimatum.

— Nous exigeons une réponse écrite, répliqua rudement le président.

Kasuga ne se démonta pas.

— Causons d'abord ; nous signerons après, proposa-t-il. J'ai quelques petites explications à vous fournir. Et si, comme je l'espère, vous trouvez à mes commentaires quelque intérêt, je soumettrai à votre approbation le traité que j'ai en poche.

— Un traité ! s'ébahit T.A. Upstairs.

— Pourquoi ? grogna Joe Foggy.

Et tous les autres s'exclamèrent avec ensemble.

— Il n'était pas question d'un traité !

Kasuga, qui, décidément, avait autant de sang-froid qu'il en faut à un ambassadeur secret, sourit sans s'émouvoir.

— Messieurs, répondit-il, je connais les termes de votre ultimatum et je sais qu'ils n'envisagent pas l'éventualité d'une discussion mais seulement celle d'une soumission à vos désirs. Cependant, je viens à vous porteur de propositions ; car nous avons beaucoup mieux à vous offrir que la soumission réclamée.

Ce fut une belle stupéfaction. Quelques trusters n'en revenaient pas ; d'autres – et c'était le plus grand nombre – s'indignaient de tant d'audace.

— Des propositions ! clamèrent-ils. À propos de quoi ? Quelles sont-elles ?

— Une alliance, tout simplement, répondit le docteur Kasuga du même ton calme. Ou, si vous préférez – et vous préférez certainement – une association.

Les Américains s'entre-regardèrent, n'en pouvant croire leurs oreilles. Les paroles de l'envoyé extraordinaire de la république nipponne leur faisaient l'effet d'une énormité. Toutefois, leur sens pratique (car ils étaient avant tout hommes d'affaires) ne permit pas à leur indignation de prendre le dessus. L'un d'eux demanda flegmatiquement :

— Quels pourraient être les bénéfices d'une telle association ?

La discussion était admise en principe. Kasuga continua plus à l'aise.

— Vous allez les évaluer vous-même, messieurs. Permettez-moi de fixer d'abord votre apport ; il y aurait la part du Japon et la mienne, une petite commission bien légitime.

— Combien ?

— Cela ne se chiffre pas en dollars. Ma part ne vous coûtera pas un « cent ».

— Voyons ce que vous apportez.

— Le secret du Japon.

Des rires dédaigneux éclatèrent de tous côtés. Évidemment, les membres du conseil estimaient l'offre puérile et ridicule.

— Inutile d'acheter puisque nous pouvons prendre, répondit le président.

Kasuga secoua la tête.

— Non, messieurs, vous ne pourriez pas prendre, répliqua-t-il ; vous pourriez détruire et voilà tout. Et, à supposer qu'en réponse à vos menaces nous consentions à rendre le secret public, toutes les nations accourraient à la curée et l'Amérique n'aurait que sa petite part. Il y a enfin d'autres raisons pour que le secret reste un secret ; vous les comprendrez tout à l'heure. Voici, messieurs, ce que j'ai mission de vous faire entendre.

L'ambassadeur extraordinaire se recueillit et continua au milieu d'un silence attentif.

— Je vais vous parler net. Que signifie votre ultimatum ? Que vous cherchez un prétexte pour nous déclarer la guerre et démembrer nos possessions. Quelque chose vous pousse à cela, messieurs ; c'est votre situation, qui est celle de toutes les républiques. Partout il y a surproduction et des stocks s'entassent en se dépréciant. Il n'y a plus de débouchés parce qu'il n'y a plus de peuples neufs.

De la tête, chacun des membres du conseil manifestait son approbation. Évidemment, tout ce que disait Kasuga était la logique même.

— Tout à fait exact ! murmurait T.A. Upstairs.

Le Japonais continua :

— Nous vivons au siècle des machines. Partout, pour tout, elles ont remplacé l'homme. Ce serait parfait s'il n'y avait sur la terre que des milliardaires ; mais il y a la masse, le peuple qui pâtit et n'a même plus la ressource de trimer. Et parce qu'il ne travaille plus, il ne peut plus vous enrichir en vous rachetant une partie de ce qu'il a produit. Pourtant, il veut vivre et il vous menace ; c'est une vague monstrueuse qui monte, s'enfle et emportera les digues sur lesquelles elle s'abattra. Sur quoi détourner le danger ? Jadis il y avait des terres à coloniser ; on aurait pu dire à ces hommes : « Il n'y a plus de place ici pour vous. Mais là-bas s'étendent d'immenses espaces, où vous pourrez construire des villes aussi magnifiques que les nôtres. Exploitez ces richesses nouvelles : mettez ce sol en valeur et nous vous vendrons le luxe. » Eh bien, messieurs, ce discours, vous pourrez le tenir. Le Japon a trouvé des espaces immenses, vers lesquels vous pourrez, demain, chasser le flot qui vous encombre, des espaces sur lesquels surgiront de merveilleuses cités qui dévoreront les approvisionnements inutilement entassés par votre civilisation. C'est là le secret du Japon.

Tous avaient compris, si bien compris, tellement mordu à l'appât de cet espoir de salut que les membres du conseil se levèrent en tumulte, réclamant des cartes qu'ils examinèrent avidement.

— Où sont donc ces terres dont vous parlez ? s'écrièrent-ils, déçus. À part, aux deux pôles, deux champs de glace inhabitables, toute la terre est occupée, exploitée, encombrée ; il n'est pas, sur l'étendue du globe, un pouce de terrain inexploré et notre planète a été parcourue en tous sens. Où seraient ces fameux espaces ?

Les yeux de Kasuga pétillèrent d'une ironie intense.

— Messieurs, ricana-t-il, vous ne connaissez pas la carte du monde puisque vous n'y voyez pas les plaines infinies, les plateaux gigantesques, les cimes vertigineuses que nul pied humain n'a encore foulées et dont, depuis trente ans, le Japon prépare la révélation. Écoutez donc, messieurs, et part à deux !

CHAPITRE III

LES OTAGES

Le soir même, une note laconique était communiquée à la presse par le conseil des Trusts.

« La réponse du Japon à l'ultimatum des États-Unis d'Amérique a été remise aujourd'hui au gouvernement. Après examen et comme conséquence, une alliance offensive et défensive a été conclue entre les deux États et le traité signé séance tenante. Il en résulte pour la république américaine l'obligation d'intervenir, au cas où une tierce puissance menacerait la république asiatique. »

Le retentissement de cette note fut considérable.

À la vérité elle ne faisait pas mention du docteur Kasuga.

Elle ne relatait pas davantage les arguments exposés par l'ambassadeur, la mystérieuse conférence demeurait aussi secrète que les clauses mêmes du traité d'alliance.

L'ingéniosité extraordinaire de la presse américaine semblait, cette fois, en défaut.

Le secret avait donc été supérieurement gardé.

Naturellement, le public ne pouvait s'inquiéter des particularités qu'il ne soupçonnait point.

Mais ce qu'il discernait lui suffisait pour s'étonner et s'indigner.

Le gouvernement ne savait-il pas qu'à propos du mystère de Yeso de fantastiques paris s'étaient engagés ? À propos, uniquement. Le fond même du secret intéressait peu les parieurs. Il s'agissait simplement de savoir si la république du Soleil-Levant céderait ou résisterait à l'ultimatum américain.

Pour apprécier sur ce point l'état d'esprit de la foule, il suffisait de rappeler les derniers cris qui s'étaient échangés, au moment où elle se précipitait à la rencontre des camelots vendant le numéro qui devait contenir la fameuse réponse.

— La réponse du Japon ! les décisions du gouvernement ! hurlaient ceux-ci en commerçants habiles à exciter la curiosité, sans déflorer leur marchandise par une annonce trop claire.

Et tout en arrachant fiévreusement la feuille des mains des vendeurs, les citoyens s'interpellaient.

— Vingt dollars pour le secret !

— Cent pour le refus !

Stoïquement, les plus enragés s'obstinaient à ne point déplier leur feuille, afin de parier encore avant de l'ouvrir.

— Mille dollars oui !

— Quinze cents non !

Et ce n'était ni l'un ni l'autre ! Le Japon ne résistait pas ; mais on ne disait point qu'il cédait. L'Amérique ne menaçait plus ; mais elle ne se vantait pas d'avoir triomphé.

Heureusement d'autres nouvelles circulèrent et l'agitation tomba. On apprit enfin que le Japon avait cédé,

mais que l'intérêt supérieur américain commandait de respecter son secret, tout comme il exigeait l'alliance conclue. De magnifiques compensations, dont bénéficieraient toutes les classes de la société, récompenseraient d'ailleurs les États-Unis de leur généreux appui.

Ce n'était en somme que des promesses et des mots. Mais la portion la plus tapageuse et aussi la plus dangereuse de la foule reçut un commencement de satisfaction, qui changea subitement sa colère en un enthousiasme frénétique. Elle apprit soudain qu'en vue de prochaines acquisitions territoriales, de mystérieuses sociétés d'émigration accueillaient les engagements, concédaient d'importants lots de terrain – sans toutefois préciser la contrée où ils étaient situés – et versaient sur l'heure d'appréciables avances, en bons dollars de l'Union.

Comment récriminer en présence d'une pareille aubaine ? l'Amérique entière cria :

— Vive le traité !

Et elle cria cela avec la même conviction qu'elle aurait mise à crier :

— À bas les trusts !

De l'Alaska au cap Horn, on acclama cet accord dont nul ne connaissait les clauses, bien que déjà les autres nations s'en indignassent et qu'une famille américaine ne dût pas tarder à les maudire.

Il était en effet réservé à Jim Sandy d'apprendre le premier qu'un des articles du fameux traité concernait, sinon lui-même, tout au moins quelques-uns des siens. Tandis que le marquis de Glandèves plaisantait gratuitement ce qu'il ap-

pelait la reculade de l'Amérique, son beau-père, plus pratique, avait simplement répondu :

— Attendons.

En véritable Yankee utilitariste, il considérait son gendre comme un être de luxe, uniquement capable de s'intéresser aux sujets frivoles. Aussi dédaigna-t-il de discuter avec lui la question du jour. Ayant raflé les éditions toutes fraîches des journaux, il s'enferma dans son cabinet pour méditer le problème de cette alliance imprévue. La sonnerie du téléphone mit en déroute ses réflexions.

Il prit l'appareil, sans se douter qu'il allait connaître la plus forte sensation de stupeur qui pût foudroyer un fils de la libre Amérique.

— Allô ! grogna-t-il, en approchant le récepteur de son oreille.

— Allô ! Jim Sandy !

— Lui-même. Qui me parle ?

— Le président du Conseil des Trusts.

Le milliardaire ne broncha pas.

— J'écoute ! répondit-il simplement.

— Le conseil vous propose une mission.

— Laquelle ?

— Notre traité avec le Japon crée une situation nouvelle. Il nous faut à Tokio un chargé d'affaires spécial. Voulez-vous l'être ? L'Amérique fait appel à votre dévouement.

— Quels avantages ? demanda Jim Sandy.

Il n'avait pas pris une seconde de réflexion, nullement étourdi par l'imprévu de la proposition.

Chaque citoyen américain n'a-t-il pas en lui l'étoffe d'un négociant, d'un diplomate et d'un guerrier, concurremment et indifféremment ? Le conseil le jugeait l'homme de la situation. *All right !*

Restait à décider si l'offre pouvait lui agréer.

Voilà pourquoi il demanda très naturellement :

— Quels avantages ?

— Honneur, d'abord, répondit le président. Appointements ensuite. Cent mille dollars par an.

— Bien. Combien durera ma mission ?

— Durée indéterminée. Il faudra rester jusqu'à ce qu'on vous rappelle.

— Soit.

— Vous devez partir dès demain.

— Je partirai.

— Avec votre famille, c'est-à-dire votre femme, votre fille, votre gendre et votre petite-fille.

— Rien de fait. Je veux partir seul.

— Impossible. Il est indispensable que vous résidiez tous à Tokio.

— Je refuse. Ma femme déteste les voyages.

— Le conseil vous donne l'ordre d'accepter. Le traité stipule que notre envoyé résidera à Tokio avec sa famille. C'est le gage de l'entente.

Jim Sandy médita ces paroles pendant quelques secondes. Son front se plissait et ses yeux lançaient des éclairs d'indignation.

— Dois-je comprendre que l'Amérique s'est engagée à livrer des otages ? rugit-il dans le téléphone.

— C'est le terme exact, répondit à l'autre bout du fil la voix tranchante du chef de l'État.

— Des otages au Japon ! répéta Jim Sandy, au comble de la stupéfaction. Jamais l'Amérique ne tolérera cela !

— L'Amérique tolérera parce qu'elle ignorera.

— Je vous dénoncerai à l'indignation des citoyens.

— Non. Vous songerez qu'un intérêt supérieur dicte nos actes.

— Cherchez ailleurs. Je ne suis pas votre homme.

— Le conseil vous a désigné spécialement. Vous partirez.

— Non.

— Si !

— Comme prisonnier, alors ?

— Comme prisonnier si cela est nécessaire.

— Et ma famille également. Inouï ! L'Amérique n'est donc plus le pays des hommes libres ?

— Elle l’est toujours. Mais les circonstances exigent ce sacrifice. Vous comprendrez plus tard, Jim Sandy.

— Je veux comprendre de suite.

— Impossible.

— Soit ! Nous verrons.

— Nous verrons. Bonsoir.

— Bonsoir !

D’un geste furieux, Jim Sandy raccrocha le téléphone. Puis il se mit à marcher à grands pas à travers son cabinet. Cet exercice lui rendit une apparence de calme et c’est avec un masque impassible qu’il fit son entrée dans le salon, où se tenaient Mrs Sandy, le marquis de Glandèves et sa famille.

— Archibald, dit-il, que fait-on, en France, quand le Gouvernement attente à la liberté des citoyens !

— Cela dépend, mon cher beau-père, répondit le marquis avec gravité. Si ces citoyens sont des apaches, on applaudit.

— Et si ce sont d’honorables gentlemen ?

— En ce cas, on proteste et on manifeste. Mais je ne dois pas vous cacher que le résultat est le même dans les deux cas.

— J’espère qu’il n’en sera pas ainsi en Amérique !

— Et pourquoi espérez-vous cela ? demanda nonchalamment M. de Glandèves.

Car, en présence du sang-froid de son beau-père, il était à cent lieues de prévoir qu'une catastrophe imminait et qu'elle le menaçait, lui et les siens.

— Parce que nous devons protester et manifester.

— J'y consens, beau-père. Mais en faveur de qui ? Quels sont donc les personnages dont la liberté vous intéresse au point de faire de vous un révolutionnaire ?

— Nous !

Le monosyllabe mit debout, outre le marquis, les trois femmes jusqu'alors peu attentives.

— Nous ? Vous plaisantez, grand-père ! s'écria Mlle de Glandèves.

Jim Sandy secoua la tête.

— Nullement, répondit-il sans rien perdre de son flegme. Je dis que vous Suzanna, vous Mabel, vous aussi Archibald, et Nelly, et moi-même, nous serons demain embarqués de force pour le Japon. Le gouvernement américain a décidé de donner des otages. Et nous serons ces otages !

Tous les visages demeurèrent figés par la stupeur.

— Saperlipopette ! s'exclama le marquis, retrouvant le premier la parole. Est-ce que vos compatriotes sont devenus fous, mon cher beau-père ?

— Non. Je pense qu'ils font une affaire. Mais cela me déplaît.

— D'être l'appoint du marché ? Je partage votre opinion.

— Alors vous estimez que nous devons protester et manifester ?

— Si je l'estime ! s'écria M. de Glandèves avec chaleur. C'est-à-dire que je prétends sans tarder ameuter tout ce que San Francisco compte d'honnêtes gens !

— Nous donner en otages ! Voilà une chose abominable ! prononça Mrs Sandy d'un ton parfaitement paisible.

— C'est une infamie ! apprécia la marquise avec plus de véhémence. C'est un véritable attentat au droit des gens !

— En somme, risqua timidement Suzanna, il ne s'agit que d'un petit voyage au Japon, un voyage d'agrément même. Car des otages en pareille circonstance doivent être traités avec égards.

— On me donne cent mille dollars par an et le titre d'ambassadeur ! déclara majestueusement Jim Sandy.

— Mazette ! admira le marquis. Voilà un déplacement royalement payé.

— En ce cas, peut-être devrions-nous nous résigner ? proposa Suzanna.

— Et les principes ? clama M. de Glandèves. Nos immortels principes de 89 ?… En France, je les condamnais au nom de mes aïeux. Mais, à l'étranger, je m'en réclame ! Venez, beau-père ! il faut essayer de soulever les membres de notre cercle. Si ces hommes d'argent ne marchent pas, nous nous rabattrons sur les simples citoyens. Je veux être le Camille Desmoulins des États-Unis !

— Allons, acquiesça résolument Jim Sandy.

Ils descendirent. Mais, devant la porte de la rue, une cinquantaine de miliciens leur barrèrent le passage.

— Défense de sortir ! déclara le chef. Ordre du Conseil !

— Je proteste ! lancèrent ensemble le gendre et le beau-père.

Mais contre la force armée que peuvent les protestations ? Le lendemain, le milliardaire et sa famille étaient embarqués *manu military* sur un navire de guerre qui mit le cap sur le Japon.

CHAPITRE IV

DEUX RENCONTRES

De toute la traversée Jim Sandy ne décoléra pas.

Le procédé dont il était victime lui était allé au cœur. Et pourtant, disons-le de suite, ce n'était pas la violence qu'on lui faisait qui légitimait sa mauvaise humeur.

Il était aussi peu prisonnier que possible. Les meilleures cabines du bâtiment furent mises à la disposition des siens et de lui-même. Le commodore informa aussitôt ses hôtes qu'il serait fort honoré de les voir prendre place à sa table, mais qu'ils demeuraient libres, s'ils le préféraient, de se faire servir dans un salon à eux réservé. Des stewards parfaitement stylés et de coquettes maids se tenaient aux ordres des passagers malgré eux. Enfin, il n'était pas un coin du navire où ils n'eussent licence de se promener selon leur bon plaisir.

On ne pouvait vraiment appeler cela une captivité.

Néanmoins, le fait initial était là. Jim Sandy et sa famille n'avaient pas été plus libres de ne point partir qu'ils ne le seraient de choisir leur port de débarquement. On les contraignait à quitter le sol américain et à aller résider au Japon. C'était là une double contrainte bien difficile à accepter pour un Yankee si parfaitement épris des principes de liberté individuelle.

Par contre, si Mrs Sandy, d'humeur casanière, partageait la fureur de son époux, la marquise et sa fille prenaient fort gaîment l'aventure.

Voir du pays ne déplaisait pas à Suzanna. Rien ne retenait particulièrement la jeune fille à San Francisco, puisque son fiancé ne s'y trouvait pas. Comme il devait y venir prochainement, elle avait obtenu du commandant l'autorisation d'utiliser la T.S.F. pour lancer une dépêche à destination de Constantinople, où résidait actuellement Jean d'Entrevaux. Averti à temps, l'attaché d'ambassade en serait quitte pour changer d'itinéraire et rejoindre au Japon sa fiancée. Tokio vu en si douce compagnie serait certainement plein de charme. Ce point réglé à sa satisfaction, Suzanna détermina sa mère à ne pas bouder plus longtemps leurs hôtes et à faire honneur aux « five o'clock » du commandant.

Le marquis lui-même ne dédaigna pas d'y paraître. Toutefois, sans tenir rigueur aux officiers, dont le rôle se bornait à exécuter une consigne, il persista à se considérer comme prisonnier et à affecter une réserve digne – qui n'allait point jusqu'à l'empêcher de se poser mille questions.

Une chose, en effet, l'étonnait, comme elle avait étonné son beau-père. Ils avaient cru tout d'abord être victimes d'une mesure générale et s'étaient attendus à trouver à bord d'autres otages, fournis par les principales villes des États. Mais Archibald ne tarda pas à apprendre, de la bouche même du commandant, que le cas de Jim Sandy était unique. Le marin ne considérait d'ailleurs pas son hôte comme un otage et n'avait pas mission de le remettre en cette qualité au gouvernement japonais.

On l'avait simplement invité à conduire à Yokohama Jim Sandy, citoyen récalcitrant, qui, délégué par son pays à un

poste de la plus haute importance, prétendait donner l'exemple de l'indiscipline. À l'arrivée, le milliardaire et sa famille devaient être accueillis par des dignitaires japonais, qui l'installeraient dans sa nouvelle fonction avec le cérémonial d'usage. Et le commandant n'avait pas l'air de comprendre qu'on rechignât devant une aussi alléchante perspective.

Le marquis s'en fut aussitôt rapporter ces propos à son beau-père.

— Mes félicitations ! conclut-il. Il paraît qu'on vous a choisi entre tous les citoyens des États-Unis, ce qui est d'autant plus flatteur que rien ne semblait vous désigner particulièrement pour ce rôle représentatif.

— Un homme est un homme ! riposta d'un ton rogue le milliardaire, que ce persiflage vexait sans qu'il en voulût convenir.

— Précisément ! approuva le caustique Archibald. On n'avait donc que l'embarras du choix, car il en existe quelques-uns dans les deux Amériques. Voyez un peu l'ironie du hasard ! Des milliers d'hommes auraient sans doute brigué cet honneur, et l'on va justement choisir celui qui n'en voudrait à aucun prix !

— À aucun prix ! approuva énergiquement le vieux Jim.

— C'est égal, beau-père ! Je ne vous savais pas aussi en vue. Vous entreteniez donc des relations avec le Conseil des Trusts ?

— Aucunement !

— Avec le président, alors ?

— Je lui ai parlé l'autre jour pour la première fois… et par téléphone encore !

— Enfin vous connaissiez à tout le moins le cousin du concierge d'un député au Congrès ?

La plaisanterie était trop française pour être comprise d'un Américain. Jim Sandy la prit au sérieux.

— Archibald, j'affirme que non ! déclara-t-il solennellement.

— Il faut bien vous croire, répondit imperturbablement le facétieux marquis. C'est donc que vous possédez sans le savoir de puissants protecteurs. Car vous avez beau être un homme éminent, je ne crois pas que le conseil aurait songé à vous, ni que le Japon vous aurait réclamé spécialement vous et votre famille… bien surprise de tant d'honneur !… si quelqu'un ne vous avait pas chaudement recommandé !

Jim Sandy dressa l'oreille.

— Recommandé ?… Quelqu'un ?… répéta-t-il.

Et il demeura tout songeur.

Deux jours après, la presqu'île d'Ava était en vue et bientôt le navire franchissait le détroit d'Ouraga, puis, pénétrant dans la baie de Tokio, allait mouiller dans le port de Yokohama.

Un haut fonctionnaire nippon, entouré de quelques officiers, attendait les passagers. Il les accueillit par une infinité de courbettes, suffisantes pour satisfaire au protocole le plus rigoureux, et une harangue cérémonieuse qui exprimait en termes hyperboliques la joie du Japon, honoré d'une semblable visite.

Mais Jim Sandy n'était pas homme à se laisser éblouir par la politesse asiatique. Sa rude franchise yankee eut tôt fait de dépouiller la réalité du voile d'hypocrisie dont on tentait de la parer.

— Un mot, monsieur, fit-il en interrompant les politesses congratulatoires du prolixe jaune. En quelle qualité suis-je ici ?

— Mais… comme envoyé amical de la gigantesque et magnanime république américaine ! répondit l'orateur en balayant le sol de son front rasé.

— Et comment m'accueillez-vous ?

— En hôte vénéré, dont la venue fait s'allumer les feux d'artifice et se pavoiser les maisons.

— Parfait ! Je suis donc un citoyen libre ?

— Vous êtes notre maître et le Japon est à vos pieds.

— De mieux en mieux. En ce cas, ma volonté est de repartir à l'instant pour San Francisco.

Le Japonais se releva, effaré mais non démonté.

— Nous supplions Votre Excellence de n'en rien faire, répliqua-t-il. N'est-elle pas le gage, ainsi que son honorable famille, de l'alliance qui unit le Japon et l'Amérique ? Nous tenons trop à cette alliance pour la laisser ainsi s'envoler.

— En d'autres termes, vous vous opposeriez par la force à notre départ ?

— Des milliers d'hommes se précipiteraient aux genoux de Votre Excellence pour la retenir par une barrière suppliante.

— Que nous ne pourrions évidemment pas escalader. Nous sommes prisonniers, je ne voulais pas vous faire dire autre chose.

— Nous vous garderons comme un précieux trésor.

— Grand merci ! Où sera notre coffre-fort ?

— Un palais de Tokio a été préparé pour vous recevoir. Nous vous supplions de daigner y accepter la plus respectueuse des hospitalités.

— Nous la subirons… provisoirement, tout au moins. Je réfléchirai à ce que je dois faire.

Ayant dit, Jim Sandy emboîta le pas à ceux qu'il considérait comme ses geôliers. Le marquis et les trois femmes suivirent.

Un train spécial leur fit rapidement franchir la distance qui sépare Yokohama de Tokio et, quelques heures après, délivrés des obséquiosités de leur escorte, ils s'installaient dans un confortable logis du boulevard Ginza.

— On pourrait fort bien ne pas se croire au Japon, remarqua le marquis, en constatant l'aspect presque européen de cette voie des plus modernes.

Mais Jim Sandy ne se déridait pas. Il examinait sans bienveillance la domesticité japonaise mise à la disposition de sa famille.

Six Nippons, vêtus à l'européenne, formaient une escouade inquiétante. Ils avaient bien plutôt l'air de gardiens et d'espions que de valets de chambre. Deux servantes au sourire énigmatique et aux yeux fureteurs les complétaient. Elles semblaient, d'ailleurs, exercer sur les hommes une autorité

mystérieuse ; et cette autorité leur avait été inégalement répartie, car la jeune Sada, une gracieuse Nippone aux yeux langoureux, obéissait visiblement à la grincheuse Miaya, beauté plus douteuse et plus mûre.

Dès ses premières sorties, Jim Sandy, aussi bien que son gendre, ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils étaient invariablement suivis par deux des serviteurs ; la même surveillance s'attachait aux pas des trois femmes. À part cet espionnage, rien n'entravait leur liberté et ils avaient licence d'aller et venir comme bon leur semblait. Ces constatations n'étaient pas faites pour éclaircir l'énigme de leur séjour ; car il était devenu clair, dès le lendemain de leur arrivée, que l'unique obligation de la fonction de Jim Sandy consistait à « résider ».

Un incident ne tarda pas à aggraver les soupçons qui hantaient le cerveau du vieil Américain.

Il se promenait un jour en compagnie de son gendre, non point paisiblement, mais rageusement, indifférent aux beautés de Tokio, en homme dont la rancune s'exaspère aussi bien des agréments que des inconvénients de sa prison. Entre les deux promeneurs, la conversation languissait et le marquis ne s'aventurait pas à troubler le mutisme farouche de son beau-père.

Tous deux cheminaient donc en silence, ruminant, chacun de leur côté, des réflexions plutôt moroses, quand la courte silhouette d'un Japonais très européanisé se dressa devant eux.

— Ravi de vous rencontrer dans mon pays, messieurs, et de pouvoir vous y souhaiter la bienvenue !

La voix était légèrement railleuse et l'attitude presque provocante.

En levant les yeux vers l'homme qui les interpellait, Jim Sandy et le marquis de Glandèves reconnurent le docteur Kasuga.

Sous les crins noirs de sa courte moustache, ses dents blanches souriaient largement et ses yeux lançaient des éclairs de triomphe.

— Puis-je vous demander, master Sandy, si votre opinion à l'égard du Japon ne s'est pas sensiblement modifiée, depuis notre dernier entretien ? risqua impudemment le petit jaune.

— Non, monsieur ! riposta l'Américain d'un air de dogue.

— Pourtant, votre pays ne l'a pas jugé indigne de son alliance. Hé ! hé ! c'est un encouragement, cela ! et un bon exemple à imiter !

— Je ne comprends pas, répondit Jim, dont cependant les paupières avaient cligné.

— Je suis toujours candidat à la main de Mlle Suzanna.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous la refuser, monsieur, intervint sèchement le marquis.

— Parce que vous êtes un Français sentimental, ne comprenant rien aux affaires. Mais je m'adresse au grand-père…

— Qui refuse aussi ! Encore ! Toujours ! s'écria furieusement le vieil Américain.

— À votre aise ; je repasserai lorsque vous serez calmé. Vous savez maintenant, Jim Sandy, qu'on fait quelquefois ce qu'on avait juré de ne point faire. Mon pays est puissant, puisque vous êtes ici.

— Votre pays, soit ! répondit froidement le milliardaire, en contenant d'un geste l'énervement de son gendre. Mais il s'agit de vous, monsieur.

Il guettait le jaune, entre ses paupières mi-baissées. Mais celui-ci ne devina pas le piège ou le dédaigna, cédant à un accès de vanité.

— Moi aussi, je suis puissant ! répliqua-t-il avec un large sourire.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que ma volonté, ou mon désir – ce qui revient absolument au même – sont bien pour quelque chose dans la décision qui me vaut le plaisir de vous retrouver ici. Vous devez vous en douter, Jim Sandy ; pour que le Japon vous ait réclamé et que l'Amérique vous ait désigné, il a fallu l'intervention de quelqu'un à qui on n'avait rien à refuser.

Une flamme jaillit des yeux du Yankee.

— Ainsi, articula-t-il, c'est à vous que nous devons…

— D'avoir été livrés au Japon ? Parfaitement. C'est un premier pas. Je voulais vous avoir sous la main… ainsi que miss Suzanna.

Il n'acheva pas. Un coup de poing solidement appliqué entre ses deux yeux l'envoya rouler au milieu de la chaussée.

Le vieux Jim s'était souvenu en temps opportun d'avoir été un fervent adepte du plus frappant des sports.

— Damné coquin ! vociféra-t-il.

Déjà Kasuga se relevait, prêt à bondir. Le marquis, la canne haute, s'élança entre le Japonais et son beau-père.

— À mon tour ! déclara-t-il. Tant d'insolence mérite une leçon.

Mais se contenant par un effort surhumain, le jaune réussit à sourire.

— On ne recourt pas au jiu-jitsu, lorsqu'on a pour adversaires le père et le grand-père de sa future épouse, ricana-t-il, en battant en retraite. Ce petit incident ne m'empêchera pas d'épouser miss Suzanna. Vous apprendrez à connaître votre maître. Au revoir, beau-père !

Fous de rage, le vieux Jim et le marquis de Glandèves voulurent se précipiter sur le petit homme ; mais il leur glissa entre les doigts et s'enfuit.

— Poursuivez-le ! cria le milliardaire exaspéré. Par Jonathan, mon ancêtre, je veux lui faire avouer qu'il a, pour nous amener ici, dû faire un pacte avec le diable !

M. de Glandèves n'avait pas besoin de cet encouragement. Déjà, il était sur les traces du fuyard. Mais Kasuga avait de l'avance et possédait plus d'agilité que le père de Suzanna ; il atteignit le coin d'une rue et disparut. Comme il tournait pareillement, il se heurta contre deux promeneurs et faillit choir. Heureusement pour sa dignité, une poigne solide le remit d'aplomb, tandis qu'une voix jeune et joyeuse s'exclamait :

— En croirai-je mes yeux ? Le marquis de Glandèves à Tokio ?

— Jean ! Jean d'Entrevaux ! cria à son tour Archibald, en dévisageant son interlocuteur. Mon cher enfant, c'est le ciel qui vous envoie !… Mais laissez-moi poursuivre ce faquin…

— Un petit homme citron qui a failli nous écraser au passage ? Le voici là-bas qui s'époumone à courir.

— Permettez-moi de tenter de le rejoindre. J'ai un compte à régler avec lui et je vous expliquerai lequel.

— Je vous en prie, mon cher marquis ne vous mettez pas hors d'haleine. Si vous tenez à votre Japonais, mon domestique ira vous le chercher.

Et sans attendre la réponse, Jean d'Entrevaux fit un signe au long gaillard mélancolique qui l'accompagnait.

— Tu as entendu, Guilledou ? Cours et rapporte !

L'interpellé secoua la tête d'un air lamentable.

— Je vais essayer ; mais Monsieur sait bien que j'ai la guigne ! déclara-t-il.

En même temps, ouvrant l'immense compas de ses jambes, il partit à une vitesse telle que le salut de Kasuga devint aussitôt tout à fait improbable.

— Guilledou est neurasthénique, expliqua le jeune homme. Il se croit persécuté par le sort. Excellent garçon, demeurant, dévoué et débrouillard, et qui se mettrait au feu pour moi.

— Une perle, mon ami ! Et, quoi qu'on en dise, elles sont rares, au Japon… Mais par quel hasard ?…

— J'allais vous le demander, mon cher beau-père.

— Vous n'avez donc pas reçu le câblogramme de ma fille ?

— Non. Il y a trois semaines que j'ai quitté Constantinople, expédié ici pour une mission tellement secrète que j'ignore moi-même en quoi elle consiste.

— Nous ne sommes guère plus au courant des motifs de notre présence.

— Vous ?… Est-ce que Mlle Suzanna serait ici ?

— Suzanna et toute la famille, mon cher Jean. Votre fiancée va être bien heureuse !

— Moins que moi, marquis. Mais expliquez-moi donc les bizarres circonstances de notre rencontre. Que vous avait fait ce Japonais ?

— Ce drôle ? Il m'avait demandé la main de Suzanna ; et comme, cela va sans dire, j'avais répondu par un refus, il m'a menacé de l'épouser malgré moi.

— Oh ! oh ! fit Jean d'Entrevaux, en fronçant les sourcils. Si j'avais soupçonné ces détails, je n'aurais pas chargé Guilledou de cette poursuite ; j'y serais allé moi-même.

— C'eût été d'autant plus sage que votre chasseur revient bredouille, si j'en crois sa mine piteuse et ses mains vides.

En effet, le long valet de chambre du jeune attaché d'ambassade reparaissait et s'approchait, en poussant des soupirs à fendre l'âme.

— Je l'avais bien dit ! gémit-il. Mon gibier s'est éclipsé sans que je puisse dire par où il a passé !

— C'est fâcheux ! murmura le marquis, soudain rembruni.

— Prenez-en votre parti ! conseilla philosophiquement le jeune homme. Qu'importent les menaces d'un drôle aussi prompt à jouer des jambes ? S'il ose reparaître, je lui tirerai les oreilles, voilà tout.

Le marquis de Glandèves ne parut pas convaincu.

— Vous en jugerez différemment lorsque je vous aurai mis au courant, répliqua-t-il. Si nous sommes au Japon, – et contre notre gré, sachez-le ! – c'est aux machinations de ce petit jaune que nous le devons.

— Que me dites-vous là ?

— Voici le grand-père de Suzanna qui va vous confirmer mes paroles. Master Sandy, reconnaissez-vous notre ami Jean, le fiancé de ma fille, que vous-même avez agréé ?

Les yeux de l'Américain s'illuminèrent.

— Stupéfiant ! proclama-t-il. Jeune homme, je suis ravi de vous voir. Vous ne pouviez arriver plus à propos.

— N'admirez-vous pas ce hasard ? insista le marquis. Jean est envoyé au Japon à l'époque où nous-mêmes sommes contraints d'y venir ; et je me heurte à lui au moment où cet insolent Japonais m'échappe.

— Cet incident n'a plus aucune importance, répliqua Jim Sandy, dont la physionomie reflétait une intense satisfaction. Je pense qu'il va nous être facile de nous moquer de lui.

— Oubliez-vous ses menaces ?

— Elles seront désormais inutiles.

— Je le souhaite. Mais, voulez-vous me dire ce qui les rendra telles ?

— Une idée qui me vient et que nous allons mettre sans tarder à exécution. Puisque le fiancé de Suzanna est ici, célébrons le mariage !

— Bravo ! s'écria Jean d'Entrevaux, enthousiasmé. Voici ce que j'appelle une bonne idée !

— Je suis également de cet avis, approuva le marquis, songeur. Mais, tenons ce projet secret. Je me défie du Japonais.

— Qu'il aille au diable ! s'écria impétueusement Jim Sandy. Je le ferai échec et mat. Et pour le narguer davantage, je veux donner une fête à l'occasion du mariage… Oui ! une fête dans cette demeure qu'on nous a assignée comme prison !

— Puisqu'il en est ainsi, mon cher Jean, venez donc faire votre cour et mettre votre fiancée au courant. Nous vous demanderons aussi de nous laisser votre domestique, ne serait-ce que pour pouvoir correspondre avec vous en toute sécurité.

— Prenez Guilledou, acquiesça Jean d'Entrevaux. Tu entends, Guilledou ? À compter de cet instant, tu es au service du marquis.

— Moi, monsieur ? Mais je ne veux pas quitter Monsieur !

— Il ne s'agit que d'une séparation provisoire, mon brave. Je me marie dans quelques jours et je te reprendrai alors. En attendant c'est un poste de confiance que je te donne.

— En ce cas, monsieur, je suis aux ordres de Monsieur le marquis. Mais je me permettrai de faire respectueusement observer à Monsieur qu'il n'a peut-être pas suffisamment réfléchi. Il n'ignore pas que j'ai la guigne ?

— En admettant qu'elle existe, ta guigne, mon ami, elle doit t'être personnelle ! lança Jean d'Entrevaux, impatienté.

Il s'éloigna entre le marquis et Jim Sandy.

CHAPITRE V

L'EXTRAORDINAIRE ESCAMOTAGE

C'était un fort bon tour que préparait le vieux Jim.

Que fallait-il pour le réussir ? La complicité de l'ambassade européenne. Grâce aux amitiés qu'y comptait Jean d'Entrevaux, l'ambassadeur accepta de venir en personne dresser l'acte de mariage dans la villa même que l'hospitalité japonaise avait imposée comme résidence aux otages américains.

La cérémonie devait avoir lieu au cours de la fête.

En attendant le grand jour, les fiancés se voyaient quotidiennement ; et comme, malgré les indiscrétions inévitables et l'espionnage des domestiques japonais, nul incident ne se produisait de nature à entraver ou menacer la célébration du mariage, tout était à la joie, dans la résidence du boulevard Ginza.

Tout ? Oui, peut-être… Mais pas tous ! Il existait quelqu'un qui s'obstinait à se défier du sort et à le maudire, si l'on peut dire, préventivement : c'était Guilledou, le mélancolique serviteur de Jean d'Entrevaux. Installé, sans d'ailleurs que cette installation eût provoqué, de la part des jaunes, la moindre tentative d'opposition, auprès de la famille de Glandèves, l'infortuné valet de chambre s'était forcément trouvé en contact perpétuel avec le personnel japonais. Et voyez un peu quand la guigne s'en mêle ! Ce qui de-

vait fatalement arriver arriva : Guilledou devint amoureux ; il s'éprit de la gentille Sada, vraiment mignonne sous le coquet uniforme et le tablier brodé d'une « maid » anglaise.

Mais lorsqu'un homme se croit enguigné, il ne voit que le mauvais côté des événements. Le soupirant s'obstinait donc à empoisonner sa félicité avec le venin du remords ; il s'accablait de reproches.

— Moi ! moi ! un bon Français ! un Breton bretonnant, m'amouracher d'une Japonaise ! exporter ma tendresse ! en priver mon pays… et mes payses ! Qu'est-ce qu'on pensera de moi, à Paimpol, quand on apprendra ça ! Je suis déshonoré !

Calamité terrible ! Il n'en avait pas moins prié son maître de faire venir de France les papiers nécessaires pour qu'il pût, lui aussi, convoler en justes noces, car sa décision était prise et l'amour, une fois de plus, l'emportait. Guilledou se marierait avec remords, mais il se marierait !

Le cœur gros, parce que les obstacles, en s'aplanissant, rendaient de plus en plus probable le bonheur que souhaitait son cœur, mais que sa conscience réprouvait, Guilledou s'en fut mettre au courant de la combinaison l'intéressée elle-même. Quand on est destiné à se noyer, autant vaut plonger tout de suite.

Sada ne fit pas de façons ; en guise de réponse, elle battit des mains.

— Quel bonheur ! Comme je suis contente !

Ce n'était rien moins qu'un refus. L'amoureux Guilledou, à cette manifestation qui ne lui permettait plus de douter de la sympathie qu'il avait su inspirer à la mignonne Japonaise

aurait dû être au comble de la joie ; il n'en fut rien. Neurasthénie, voilà de tes coups ! Guilledou répondit, en secouant lugubrement la tête :

— Il m'arrivera quelque chose ! J'ai trop de chance !

Pour l'instant, entre tant de sourires dont l'accablait le destin, il ne pouvait voir d'autres points noirs que les sombres regards de la jalouse Miaya, rivale évidente de Sada.

Cependant, le jour fixé pour le mariage approchait et le docteur Kasuga n'avait pas reparu.

Jim Sandy ne s'endormait pas. Le milliardaire déployait une activité fébrile. La fête qu'il s'apprêtait à donner ne devait pas seulement, dans son esprit, célébrer le mariage de sa petite-fille, mais encore et surtout le triomphe de la ténacité yankee sur l'astuce japonaise. Aussi avait-on convié tout ce que les colonies américaine, européenne, africaine et océanienne comptaient de notabilités.

Il lui avait bien fallu, cependant, se résigner à recourir, pour le service, à un personnel asiatique et même à accepter d'inscrire au programme des artistes de Tokio. Choisir ces derniers n'avait pas été une petite affaire. Dès l'annonce de la fête, il en était venu de tout acabit faire le siège du cabinet de Jim Sandy. Chacun avait une idée originale, une attraction sans rivale à proposer.

Il engagea donc des mimes et des geishas, également renommés, plus une troupe de prestidigitateurs nippons, dont on racontait merveilles.

Ces divers points réglés, le vieux Jim se frotta les mains et attendit ses invités. Le « clou » de la matinée était évi-

demment la signature de l'acte de mariage ; mais il ne figurait au programme que sous la dénomination « surprise » et n'avait pas été – pour cause ! – mentionné sur les invitations. Officiellement, les invités ne savaient rien.

Jim Sandy, épanoui, le marquis et la marquise de Glandèves souriants, la fiancée radieuse reçurent leurs hôtes avec cette cordiale simplicité, au charme de laquelle n'atteint jamais le protocole des cérémonies les mieux ordonnées.

On aurait dit vraiment, à voir la mère, la grand-mère et la petite-fille, discrètement secondées par Jean d'Entrevaux, s'occuper à placer les arrivants et à leur faire les honneurs du grand salon, oui, vraiment, on aurait été persuadé qu'il ne s'agissait que d'une matinée plus ou moins musicale.

Ceux des invités qui étaient dans le secret – c'est-à-dire la presque unanimité, car le fameux secret de Jim Sandy était peu à peu devenu le secret de Polichinelle ! – ces invités donc feignaient l'ignorance la plus complète et s'abstenaient des compliments d'usage. De fort bonne grâce, chacun s'ingéniait à paraître ne s'intéresser qu'aux danses et aux jongleries annoncées.

Les artistes japonais ne s'intitulaient pas sans raison « illusionnistes » ; et devant les illusions qu'ils multipliaient, l'assistance, émerveillée, se frottait les yeux ou se pinçait à la dérobée, pour s'assurer que ce n'était point un rêve.

Un tour fut particulièrement goûté : il s'agissait de l'escamotage d'un homme.

Dans une antique chaise à porteurs, aux larges flancs, le sujet prit place et s'enferma, en ayant soin de tirer les rideaux des vitres, pour voiler le mystère qui allait s'accomplir. Tandis que tous les yeux surveillaient la chaise,

afin d'essayer de surprendre le « truc », un silence religieux s'établit.

Soudain, la voix du Japonais enfermé dans la chaise s'éleva. Il donna un ordre et quatre de ses camarades, soulevant la chaise, la promenèrent devant les spectateurs, tandis que le sujet scandait leur marche d'un chant bizarre.

À son signal, les porteurs s'arrêtèrent et reposèrent leur fardeau. Le sujet, toujours invisible, pria alors quelques spectateurs de venir s'assurer du poids de la chaise, ce à quoi consentirent aussitôt trois ou quatre jeunes gens, parmi lesquels figurait Jean d'Entrevaux. Non sans grimaces, ils soulevèrent le véhicule et constatèrent que ce simple exercice exigeait un certain effort musculaire.

Ensuite, les Japonais, entourant de nouveau la chaise, plongèrent leurs mains dans des ouvertures existant dans ses parois et annoncèrent qu'ils allaient escamoter leur camarade morceau par morceau. Effectivement, on les vit retirer, de l'intérieur, avec une rapidité extrême, des paquets qu'ils lançaient en l'air et qui semblaient s'y évanouir.

Tout le temps que dura ce jeu, l'homme chantait à l'intérieur de la chaise ; mais, chose bizarre, sa voix paraissait s'affaiblir à mesure que le nombre de paquets escamotés augmentait.

Au bout d'un moment, les escamoteurs s'interrompirent pour démontrer, en faisant de nouveau soulever la chaise, que le poids de celle-ci diminuait comme le volume de la voix. L'escamotage reprit ensuite jusqu'à ce que la voix se fût éteinte. Le chef de la troupe ayant alors ouvert la porte de la chaise, les spectateurs purent constater que celle-ci était vide.

L'homme enfermé à l'intérieur avait disparu.

Fortement impressionnés, tous se levèrent en tumulte pour examiner minutieusement la chaise magique ; mais il leur fallut bien reconnaître qu'aucun double fond n'expliquait la disparition et que l'épaisseur des parois ne permettait pas d'admettre l'hypothèse d'une cachette.

Le sujet était donc bien réellement escamoté.

Quand on eut bien discuté, sans trouver le mot de l'énigme, chacun reprit sa place et le chef des prestidigitateurs annonça qu'il allait faire reparaître son camarade. Cette seconde partie de l'expérience s'exécuta à peu près avec les mêmes cérémonies que la première, mais présentées dans un ordre inverse.

Ainsi, les Japonais replaçaient, maintenant, à l'intérieur de la chaise, les morceaux qu'ils paraissaient cueillir au vol dans l'espace ; et la voix, qui s'entendit de nouveau, augmentait d'intensité, tandis que la chaise s'alourdissait.

Après la nouvelle promenade et de nouveaux chants, la chaise à porteurs fut enfin immobilisée et le sujet reparut aux yeux de l'assistance confondue.

Les applaudissements éclatèrent ; puis on voulut obliger l'artiste à révéler le secret de son procédé.

— Mesdames et messieurs, déclara-t-il en saluant l'assemblée, il n'y a point de truc et l'homme est réellement escamoté par les esprits, en vertu d'incantations dont le secret me fut légué par mes ancêtres.

Naturellement, tout le monde se récria et des sourires moqueurs voltigèrent sur les lèvres.

L'escamoteur se piqua au jeu.

— Messieurs, insista-t-il, si l'un de vous a le courage d'entrer dans cette chaise et de se prêter à l'expérience, j'offre de le faire disparaître comme mon compagnon et j'affirme qu'il lui sera impossible d'expliquer le mystère.

Comme, en prononçant ces paroles, son regard s'était par hasard arrêté sur Jean d'Entrevaux, le jeune homme releva tout naturellement le défi.

— Escamotez-moi proposa-t-il en riant. Je suis tout disposé à me prêter à l'expérience.

Avec un sourire sceptique, il pénétra dans la chaise, salua comiquement les spectateurs et se laissa enfermer.

— À bientôt ! cria-t-il.

Puis, il y eut quelques instants de silence qui, sans doute, firent naître dans l'assistance une impression de gêne, car quelqu'un réclama :

— Il faut chanter ; c'est dans le programme. D'Entrevaux, chantez-nous quelque chose.

Et Suzanna ajouta vivement :

— C'est cela, Jean, chantez ou nous croirons que vous êtes déjà escamoté.

— Pas encore ! répondit, de l'intérieur de la chaise, la voix du jeune homme.

Mlle de Glandèves se sentit aussitôt soulagée et toute l'assistance redevint joyeuse. Des plaisanteries s'échangèrent, auxquelles le patient répondit avec sa verve habituelle.

— Sentez-vous quelque chose ? lui demandait-on.

À quoi il ripostait :

— Absolument rien.

— C'est que vous ne chantez pas !

— Parbleu ! je n'ai jamais su !

— Vous allez faire rater l'expérience.

— Je puis, pour remplacer, vous réciter des vers. Voulez-vous quelques extraits du poème de Confucius… en chinois ?

— Merci ! Nous préférons vos impressions.

— Je n'en ai pas ; j'attends.

— Nous aussi. Monsieur l'escamoteur, est-ce que l'expérience ne va pas bientôt commencer.

Le prestidigitateur sourit et fit un signe. Aussitôt les Japonais soulevèrent la chaise et la promenade, probablement rituelle, recommença.

Jean l'entremêlait de réflexions qui mettaient en joie l'assistance.

— Ce trimbalement qui vous intrigue, mesdames et messieurs, est sûrement destiné à préparer la dissociation des molécules constitutives de mon pauvre individu. Je sens déjà que mon cerveau vacille et que ma raison s'apprête à prendre ses cliques et ses claques. Mais, les esprits qui opèrent ce miracle s'appellent tout bonnement roulis et tangage.

Puis, au bout d'un moment, il ajouta :

— Stop ! s'il vous plaît ! Je suis en miettes. Vous pouvez attaquer le déblaiement.

Les porteurs s'arrêtèrent aussitôt pour recommencer à simuler l'escamotage des mystérieux paquets.

Les plaisanteries de Jean continuaient à accompagner cette opération.

— Mes bras ! annonçait-il.

— Mes jambes ! La dislocation commence…

— On détaille !… On détaille !… Me voyez-vous passer ?

En même temps, sa voix s'affaiblissait, à ce point que les auditeurs l'accusèrent de se prêter à la mystification.

— C'est vous qui vous moquez de moi ! riposta-t-il. Plaisanterie à part, je n'ai encore remarqué rien d'anormal.

À cet instant, sur un signe des porteurs, quelques jeunes gens constatèrent que la chaise s'allégeait.

— Ohé ! Jean d'Entrevaux ! crièrent-ils. Y êtes-vous toujours ?

— Toujours ! répondit la voix très affaiblie du fiancé.

— Mais on ne vous entend plus !

— Je m'entends parfaitement. Vous êtes probablement dupes d'un phénomène d'acoustique.

En réalité, sa voix n'était plus qu'un souffle.

Brusquement, elle s'éteignit et Jean cessa de répondre aux questionneurs.

Mais ceux-ci ne voulaient pas se rendre et Suzanna, tout à fait sceptique, cria :

— Il le fait exprès ! Ouvrez ! Je parie qu'il y est toujours.

Les porteurs avaient posé la chaise et s'écartaient sur un signe de leur chef.

— Vérifiez, dit celui-ci. Le sujet est escamoté.

Avec vivacité, Suzanna courut tourner la poignée de la portière. Déjà un cercle de curieux entourait la mystérieuse chaise. Des exclamations retentirent.

— Il n'y est plus !

— Par où a-t-il pu passer ?

— Jean !… Jean !… Où êtes-vous ? Répondez !

Pendant quelques minutes, le salon fut en rumeur. Tous les spectateurs s'étaient levés et se bousculaient pour constater de leurs propres yeux l'extraordinaire disparition.

— Assez ! crièrent enfin quelques voix. À présent, il faut le faire reparaître.

— Oui ! approuva Suzanna. C'est le plus simple. Il nous expliquera le mystère…

Mais, obtenir que chacun s'écartât et reprit sa place n'était pas une mince entreprise ; il fallut que le marquis et Jim Sandy s'y employassent.

— Maintenant, fit M. de Glandèves, lorsqu'il eut réussit à dégager la chaise, passons à la seconde partie de l'expérience…

Il s'interrompit et regarda avec étonnement autour de lui.

— Ah ça ! s'exclama-t-il. Où diantre sont passés nos prestidigitateurs ?

L'assistance se compta aussitôt ; mais sans découvrir le moindre Japonais.

Quelques rires timides tentèrent de dissiper le malaise qui saisit aussitôt les invités.

— Est-ce qu'ils se seraient escamotés eux-mêmes ? demanda-t-on.

Suzanna, subitement nerveuse, laissa paraître une légère anxiété.

— C'est une plaisanterie combinée par Jean, suggéra le marquis de Glandèves pour la rassurer. Je vais me renseigner.

Il sortit et revint peu d'instants plus tard, assez déconcerté.

— Je n'y comprends rien, avoua-t-il. Les prestidigitateurs ont dû profiter de l'inattention générale pour quitter le salon : les domestiques les ont vus sortir. Croyant que leurs exercices étaient terminés, ils ne leur ont pas posé la moindre question.

— Mais que devient Jean dans tout cela ? demanda Suzanna d'une voix troublée.

— Il faut examiner cette chaise diabolique, proposa Jim Sandy, dont le visage s'était rembruni.

Avec une activité un peu fébrile, on procéda à l'examen de la chaise, qui fut renversée, fouillée et sondée en tous sens.

Alors on découvrit que le fond s'ouvrait, au moyen d'un ressort placé extérieurement.

Cette découverte ne causa pas une grande émotion, parce qu'il fallait de toute évidence qu'un truc quelconque expliquât l'escamotage. Mais la chaise, sauf pendant la promenade, n'avait cessé d'adhérer au parquet du salon ; on n'avait donc pu faire sortir Jean par cette ouverture.

— À moins qu'il n'existe une trappe dans le parquet, observa quelqu'un.

— Comment aurait-il pu en être ainsi ? répliqua le marquis. En tout cas, les escamoteurs ne pouvaient connaître ce détail ; d'autre part, il aurait fallu, pour qu'un semblable travail pût être effectué à notre insu, qu'ils eussent des intelligences parmi notre personnel.

— Qui est japonais, interrompit Jim Sandy, japonais comme la maison !

Et il répéta plus nerveusement :

— Cherchons !

Ce fut une véritable perquisition, à laquelle s'employèrent tous les hommes, tandis que les femmes gardaient un silence angoissé. En un clin d'œil, les nattes qui garnissaient le paquet furent enlevées ; un minutieux examen des rainures fit alors découvrir une trappe quadrangulaire, approximativement située à l'endroit qu'avait occupé la chaise à porteurs, lorsque Jean d'Entrevaux y était entré.

— Une scie !… Une pince ! réclama Jim Sandy, de plus en plus agité.

Dix minutes de travail suffirent pour dégager une ouverture, par laquelle descendit un jeune homme entraîné aux exercices gymnastiques.

En dessous existait un sous-sol, ignoré des locataires de l'immeuble. Jean ne s'y trouvait point ; mais une chaise était placée contre un soupirail, assez large, ouvert au niveau du trottoir et dont le grillage avait été enlevé.

Sur cette chaise, une carte était épinglée.

Elle fut remise à Jim Sandy, et au marquis, qui pâlirent, en y lisant ces mots :

« Docteur Kasuga. P.P.C. »

CHAPITRE VI

LE DÉVOUEMENT DE GUILLEDOU

— Qu'est-il arrivé à Jean ? cria anxieusement Suzanna.

Dans les yeux de son père et de son grand-père, elle venait de voir passer le même reflet d'épouvante.

Le marquis fit un effort pour se dominer.

— Rien ! bégaya-t-il. C'est une plaisanterie… une simple plaisanterie.

Mais l'expression de sa physionomie démentait ses paroles et la jeune fille ne s'y trompa point. Un terrible danger menaçait son fiancé.

Elle éclata en sanglots et se laissa aller entre les bras de la marquise et de Mrs Sandy, qui l'emmenèrent, sur un signe de M. de Glandèves.

D'ailleurs, la débandade des invités commençait.

Déjà, dans le désarroi des dernières minutes, quelques-uns s'étaient discrètement éclipsés.

D'autres, maintenant, prenaient congé avec de brèves paroles de condoléances, d'encouragement et d'espoir. Et le marquis connaissait ce supplice, si atroce, de devoir, l'esprit préoccupé de la catastrophe, satisfaire aux obligations mondaines, serrer des mains, prononcer des paroles de remerciements et même des excuses.

Plus brutal, parce que né d'une race que n'avaient point assouplie plusieurs siècles de soumission aux lois de l'urbanité, Jim Sandy se contentait de saluer brièvement les partants d'un bonjour maussade.

Et il avait si parfaitement l'air de leur dire : « Allez donc au diable ! » que les formules de politesse s'en trouvaient coupées net.

Bientôt, il ne resta plus dans le salon que l'ambassadeur d'Europe et quelques amis intimes de Jean d'Entrevaux, prêts à seconder les efforts du marquis et du vieux Jim, afin de retrouver le disparu.

L'ambassadeur put alors, dans ce cercle discret et redevenu silencieux, solliciter une explication :

— Que craignez-vous ? demanda-t-il au marquis. Que pensez-vous que soit devenu votre futur gendre ?

— Il a été enlevé, répondit, sans une hésitation, M. de Glandèves.

— C'est un fait, appuya Jim Sandy. Il faut tout de suite examiner le résultat, avant d'envisager la vraisemblance des moyens. Or, le résultat, c'est la disparition du jeune homme, coïncidant avec ce tour de passe-passe.

— Mais, précisément, l'escamotage me semble invraisemblable, répondit l'ambassadeur.

— Partons du bout, insista l'Américain, et revenons sur nos pas. Le bout, c'est ce soupirail ouvert, avec cette chaise dessous et la carte, la signature de notre mystérieux ennemi.

— Quel ennemi ?

— S’il vous plaît, monsieur, laissez-moi finir ; nous en reparlerons tout à l’heure. Ce sous-sol communique par une trappe avec le salon ; cette trappe est d’un diamètre un peu supérieur à celui de l’ouverture percée dans le plancher de la chaise à porteurs ; mais elle pouvait être entièrement dissimulée, ainsi que la natte qui la recouvrait.

— Sans doute, approuva l’ambassadeur, mais…

— Rappelez vos souvenirs. Au commencement de l’expérience, la chaise est là sur cette trappe ; le jeune homme y entre ; on referme et on l’escamote.

— Il aurait crié, objecta le marquis.

— *Il n’a pas crié,* répondit froidement le vieux Jim. Il y a mille moyens de faire taire un homme. Ne les envisageons pas ; constatons simplement le fait. Il n’a pas crié.

— Permettez, objecta encore l’ambassadeur. Vous prétendez que c’est dès le commencement de la comédie que Jean d’Entrevaux s’est enfoncé dans la trappe. Mais ensuite la chaise a été déplacée et nous avons encore entendu sa voix…

— Ruse ! riposta sans sourciller Jim Sandy. On nous l’a fait entendre pour laisser croire qu’il s’y trouvait encore ; mais il n’y était plus.

— Alors, comment expliquez-vous… ?

— Je n’explique pas, je constate.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, intervint un jeune secrétaire de l’ambassade. J’entrevois une supposition qui pourrait être l’explication cherchée. Vous avez entendu parler des phénomènes de ventriloquie ? Qui nous dit que ce

prestidigitateur japonais n’était pas un parfait ventriloque, en même temps qu’un habile imitateur de voix ?

— En effet ! s’exclama le marquis, frappé. Cela expliquerait tout.

Les autres auditeurs admirent également la vraisemblance de l’hypothèse.

— Soit ! acquiesça à son tour l’ambassadeur. Mais, en ce cas, vous tenez pour démontrée la complice des escamoteurs ?

— Il n’y a aucun doute à ce sujet.

— Et tous nos domestiques étaient complices, assura Jim.

— Votre ennemi serait donc bien puissant ?

— Il l’est certainement, répondit le marquis. Et je crois que nous avons eu tort de ne pas le prendre suffisamment au sérieux.

Il regardait son beau-père ; mais celui-ci secoua la tête.

— Non ! fit-il avec un dédaigneux entêtement. Il prétend qu’il est fort ; mais je le suis davantage. Qu’importent un swing, deux swings, dix swings, si je les encaisse ? Ce qui comptera, c’est le knock-out final. Je le battrai.

M. de Glandèves ne parut point partager cette confiance. Il mit l’ambassadeur au courant des événements qui les avaient amenés au Japon, du rôle étrange joué par Kasuga et de sa candidature repoussée à la main de Suzanna.

— Tout ceci me semble fort inquiétant, déclara l’ambassadeur. Je veux sans tarder réclamer mon compa-

triote : son caractère indéniablement diplomatique va me permettre d'agir vigoureusement auprès du gouvernement. De votre côté, déposez une plainte contre ce Kasuga et ses complices.

Ce sage conseil fut approuvé, aussi bien par Jim Sandy que par le marquis ; et les démarches utiles furent aussitôt effectuées.

Comme il était à prévoir, elles demeurèrent vaines.

Non pas que les pouvoirs publics fissent preuve de mauvais vouloir. La police, au contraire, montra beaucoup de zèle ; et, sans tenter le moins du monde de mettre en doute la culpabilité de Kasuga, le gouvernement japonais décerna contre lui et ses complices un mandat d'arrêt.

En même temps, il présentait au chargé d'affaires de la république européenne les excuses et les regrets du Japon, avec l'assurance que les coupables seraient châtiés. Promesses diplomatiques !

Elles furent bientôt suivies d'un aveu de complète impuissance. Kasuga demeurait introuvable.

Les prestidigitateurs japonais s'étaient embarqués pour le cap de Bonne-Espérance, à moins qu'ils ne changeassent en cours de route d'avis et de destination. Quant à Jean d'Entrevaux, il avait bel et bien disparu.

Les jours passaient et le désespoir de Suzanna, à laquelle on n'avait pu cacher la vérité, ne s'apaisait pas ; la malheureuse jeune fille ne cessait de pleurer son fiancé et sa douleur était partagée par sa mère et sa grand-mère.

Quant à Jim Sandy, l'idée que son adversaire, après l'avoir aussi durement touché, avait su se mettre hors

d'atteinte de toute riposte et que, peut-être, il préparait dans l'ombre un nouveau coup, l'exaspérait tellement qu'on craignait pour sa santé.

Parmi les êtres qu'avait le plus abattus la catastrophe, il fallait citer le lamentable Guilledou.

Il l'attribuait naturellement à la néfaste influence de sa propre guigne et il se serait arraché les cheveux, si la douce Sada ne l'avait supplié de n'en rien faire. La jeune Japonaise jura à son amoureux qu'elle n'avait en aucune façon trempé dans le rapt ; et comme sa sincérité était évidente, le valet de chambre la crut.

— Mais, lui dit-il, avouez, mam'zelle Sada, que tout le monde ici n'a pas les mains blanches… Pardon ! je parle au figuré. Cela signifie que certains de vos compatriotes ont dû tremper dans ce qu'on mijotait contre mon pauvre maître.

La jolie Sada pâlit, rougit et ne cacha point son embarras.

Alors Guilledou changea ses batteries.

— M'aimez-vous ? demanda-t-il tragiquement.

— Bien sûr, monsieur Guilledou, puisque nous nous marierons !

— Alors prouvez-moi votre amour : parlez !

— Mais si je parle, monsieur Guilledou, on me tuera. Et alors je ne pourrai plus vous aimer !

Elle s'efforça de s'enfermer dans ce dilemme ; mais le valet de chambre était tenace ; il la pressa si bien qu'elle finit

par lui avouer que Miaya devait en savoir beaucoup plus long qu'elle.

— Moi, monsieur Guilledou, on ne me confie pas les grands secrets. Mais Miaya avait la clé du sous-sol et aussi celle de la porte de la rue, qu'elle ouvre pendant la nuit à qui elle veut. S'il y a eu des manigances dans le sous-sol, c'est elle qui s'y est prêtée.

Muni de cette indication, Guilledou décida de s'adresser directement à Miaya. C'était la seule chance qui lui apparaissait de retrouver les traces de son maître ; et, pour y parvenir, le brave garçon était décidé à tout. Il l'entendait dans le sens tragique et sa mine, lorsqu'il aborda la Japonaise, était bien de nature à jeter l'épouvante dans une âme coupable.

— Pourtant, Miaya, commença Guilledou, je sais que vous êtes au courant du sort de mon jeune maître.

— Peut-être ! répliqua imperturbablement la Japonaise, en lui décochant une œillade.

— En ce cas, il faut me dire où il est.

— Pourquoi vous dirais-je ça, monsieur Guilledou ? Vous n'avez jamais cherché à être aimable envers moi. Je n'ai donc aucune raison de l'être vis-à-vis de vous.

— Il ne faut pas rire, mademoiselle. Si j'étais sûr que vous soyez pour quelque chose dans la disparition de M. Jean…

— Qu'est-ce que vous me feriez ?

— Je vous étranglerais… tout simplement.

Miaya le fixait d'un air bizarre.

— Vous êtes dévoué à votre maître, monsieur Guilledou ?

— S'il ne fallait que risquer ma peau pour le faire reparaître, ce serait déjà fait. Et je ne sais pas seulement s'il est encore en vie ! Pauvre M. Jean !

Les yeux du brave garçon s'humectèrent.

— Il vit ! prononça Miaya sans le quitter des yeux.

Guilledou tressaillit.

— Il vit ?… Ah ! vous voyez bien que vous savez où il est ! Eh bien ! il faut me le dire !

La Japonaise secoua la tête.

— Ceci n'est pas en mon pouvoir, déclara-t-elle. Vous ne m'arracherez ni ce secret, ni le nom de celui qui a tout fait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il peut. Il y a des choses que je ne saurais révéler, même à vous. Je puis toutefois vous être utile dans une certaine mesure.

Elle réfléchit pendant quelques secondes. Guilledou attendait, haletant, n'osant risquer une nouvelle question, de crainte de faire évanouir d'aussi favorables dispositions.

— Que donneriez-vous pour revoir votre maître ? demanda enfin Miaya.

— Ma vie ! répondit sans hésiter le valet de chambre.

— Eh bien ! donnez-la-moi !

Et le regard de la Japonaise se posa sur Guilledou, avec une singulière expression.

— Que voulez-vous dire ? interrogea le brave garçon, légèrement interloqué.

— Épousez-moi ! Vous savez bien que vous me plaisez et que je vous ai fait des avances… auxquelles vous n'avez pas répondu.

La voix de la jeune femme tremblait un peu ; il était impossible de se méprendre à la nature du sentiment qui produisait un tel miracle.

Et pourtant Guilledou n'en revenait pas !

— Vous épouser ! balbutia-t-il, en reculant d'un pas.

— Pourquoi pas ? riposta Miaya avec colère. Je vaux bien Sada !

— Oh ! non ! pensa Guilledou, en évoquant l'image de la mignonne Japonaise.

Mais il garda pour lui cette appréciation désobligeante et écouta Miaya argumenter.

— En admettant que vous ne m'aimiez pas et que vous préfériez cette Sada, voilà l'occasion de prouver votre dévouement à votre maître. Sacrifiez Sada. Signez-moi une promesse de mariage et je vous fournirai le moyen de parvenir auprès de Jean d'Entrevaux. Acceptez-vous ?

Guilledou resta atterré. Renoncer à Sada ! S'engager à épouser Miaya !

— Ah ! ma guigne ! ma guigne ! gémit-il. Que mon pauvre maître n'est-il là ! Il ne songerait plus à en nier l'existence !

En présence d'une telle situation, le dévoué valet de chambre ne pouvait hésiter longtemps ; il l'avait dit ; il était prêt à tout sacrifier pour le salut de Jean d'Entrevaux, même son amour et sa liberté. Il se mit à questionner la trop sensible Japonaise.

— Le revoir n'est pas suffisant ! déclara-t-il. Pourrai-je tenter de le délivrer ?

— Ceci sera votre affaire, répondit Miaya. Vous verrez vous-même ce que vous pourrez faire. Je vous offre une chance : en échange, vous me promettez de m'épouser au retour. Vous ne paierez donc qu'après réussite. Vous voyez que je ne cherche pas à vous duper. Je joue cartes sur table. Faites-en autant.

Décidément, l'offre était sérieuse. Guilledou n'hésita pas.

— Topez ! dit-il en présentant sa large main. Je ne vous promets pas que le cœur y sera ; mais si vous tenez parole, je tiendrai la mienne. Vous serez Mme Guilledou !

Il était sincère, car sa loyauté n'admettait pas de restriction mentale.

— Ce soir même, vous partirez rejoindre Jean d'Entrevaux, déclara Miaya.

Ainsi le sacrifice devait être immédiat et le triste Guilledou aurait à peine le temps de faire ses adieux à la jolie Sada.

Oserait-il d'ailleurs lui avouer la vérité ? Aurait-il le courage de lui apprendre son héroïque trahison ?

« J'écrirai, pensa-t-il. Cela sera préférable. »

Vers le soir, un bizarre Chinois, qui n'était pas sans présenter quelque ressemblance avec l'infortuné Guilledou, se glissait dans la pièce où pleurait Mlle de Glandèves.

— Pour Sada ! murmura-t-il, en jetant une lettre sur les genoux de la jeune fille.

Stupéfaite, Suzanna releva la tête.

— Pour Sada ! répéta le Chinois.

Et il s'éclipsa.

Quelques instants plus tard, Sada, appelée, recevait la missive mystérieuse des mains de sa jeune maîtresse ; mais, comme elle ne savait pas lire le français, elle pria cette dernière de la lui déchiffrer.

Complaisante, Suzanna lut d'une voix qui se mit tout à coup à trembler.

« Pardonnez-moi, petite Sada. Si je vous abandonne, si je me montre infidèle, c'est pour sauver mon maître. Miaya m'a promis de me réunir à lui, à condition que je l'épouse.

« Pouvais-je repousser cette chance d'être utile à M. d'Entrevaux ? Je vous en fais juge.

« Celui qui vous aimera toujours en dépit de sa guigne.

« GUILLEDOU. »

Cette lecture à peine achevée, les deux jeunes filles, sans se communiquer leurs impressions, s'élancèrent en même temps hors de la pièce en appelant de toutes leurs forces :

— Guilledou !… Guilledou !…

Mais en vain, toute la famille, mise au courant de l'incident, se joignit à elles pour opérer dans toute la maison une perquisition en règle. Comme son maître, Guilledou avait disparu et Miaya avec lui.

CHAPITRE VII

LA VENGEANCE DE SADA

Après tout, les quelques lignes laissées en manière d'adieu par le valet de chambre de Jean n'en étaient pas moins de nature à faire luire un peu d'espoir.

Le fiancé de Suzanna vivait encore, puisqu'il était la base du marché proposé par la perfide Miaya. Et si Guilledou parvenait à le rejoindre, on pouvait tout attendre du dévouement et de l'ingéniosité du brave garçon.

Le chagrin qu'éprouvait la jolie Sada ne pouvait être diminué par de telles considérations. Aucun palliatif ne l'adoucissait ; aussi les larmes de la pauvre Japonaise continuaient-elles à couler, avec d'autant plus de violence qu'à sa déception s'ajoutait une profonde rancune contre sa rivale triomphante.

À cause de sa propre situation, Suzanna devait particulièrement compatir à ce chagrin ; elle ne ménagea pas à la jeune Japonaise les témoignages de compassion, en même temps qu'elle lui prodiguait les consolations suggérées par son bon cœur. Vivement touchée par cette sympathie qui l'emplissait de gratitude, Sada se laissait bercer par les paroles d'espoir. Toutefois, elle n'abandonnait pas ses griefs.

Et, un jour que Jim Sandy regrettait férocement que Miaya ne fût plus là pour être soumise aux tortures de la question, elle s'écria avec impétuosité :

— Il faudra bien qu'elle revienne !

— En ce cas, conclut l'Américain, puisqu'elle connaît la vérité, nous l'obligerons à nous dévoiler ce qu'on a fait du fiancé de ma petite-fille. Si elle refuse de parler, je lui tordrai le cou.

— Et moi, renchérit Sada, je lui arracherai les yeux !

Puis aussitôt elle se reprit et rectifia d'une voix posée :

— Non ! Je ferai mieux. Il y a une autre vengeance bien meilleure.

Elle regarda Suzanna avec une douceur tendre, puis le marquis et le vieux Jim. Enfin, après quelques minutes de réflexion, elle poursuivit :

— Écoutez, messieurs, puisque Miaya a trahi le maître pour m'enlever mon fiancé, je puis bien le trahir aussi pour me venger.

Vivement intéressés, Jim Sandy, Archibald de Glandèves et les trois femmes se rapprochèrent aussitôt de la Japonaise.

— Qui donc est le maître ? demanda l'Américain dont les yeux lancèrent des éclairs.

— Kasuga ! répondit la jeune fille en baissant la voix. Vous croyez être dans un palais offert par le gouvernement ; mais, en réalité, messieurs, c'est à lui qu'appartient cette villa et vous êtes les prisonniers du docteur Kasuga.

— Par Washington ! nous ne resterons pas ici une heure de plus ! rugit le vieux Jim.

— Du calme ! pria la Japonaise. La victoire appartient à qui sait feindre. Écoutez-moi, d'abord, jusqu'au bout.

— La petite a raison, approuva le marquis de Glandèves en calmant du geste son fougueux beau-père. Renseignons-nous d'abord ; nous déciderons ensuite. Et pour commencer, quel est ce Kasuga et que nous veut-il ?

— Qui il est ? répondit Sada. Un daïmio tout-puissant ; auprès de son pouvoir, celui des anciens mikados n'était rien. C'est lui le maître du secret.

— Du secret ? Quel secret ? s'exclama le vieux Jim. Voulez-vous parler du secret de l'île Yeso ? de celui que nous appelons le secret du Japon ?

— Oui, répondit en rougissant la jeune Japonaise. Mais de cela je ne puis parler. Personne n'en sait rien. Personne ! puisque ceux qui sont partis ne sont jamais revenus.

— Et que nous veut Kasuga ? continua le marquis, abandonnant ce point pour revenir à ce qui l'intéressait personnellement.

Mais la réponse de Sada le déçut encore.

— Je l'ignore aussi, assura la jeune fille. Miaya seule était la confidente du maître et c'était d'elle que je recevais les ordres, tout comme les six serviteurs obéissent aux miens. Je sais seulement que je ne dois pas perdre de vue miss Suzanna et que si cela devenait nécessaire, je devrais l'enlever.

— L'enlever ! s'exclamèrent à la fois la mère, la grand-mère, Jim Sandy et M. de Glandèves.

Suzanna ne dit rien, mais elle devint pâle.

— Oui, l’enlever ! répéta la Japonaise. J’en ai le pouvoir. Car il me suffirait d’un mot pour me valoir l’aide de la police.

— Elle est donc au service de ce Kasuga ? questionna le marquis anéanti.

— Tout est à son service ! affirma Sada. Nous sommes entre ses mains comme des fétus de paille et sa volonté peut briser nos vies, si nous résistions au moindre de ses ordres. De notre obéissance, de notre zèle, de notre fidélité, répond notre existence. Le maître ne pardonnerait ni une négligence, ni une maladresse ; je serais aussi sévèrement châtiée pour n’avoir pas su voir ou prévoir, ou même pour n’avoir pas été la plus forte dans une lutte, que pour avoir trahi. Si miss Suzanne s’échappait, aucune excuse ne serait admise : je mourrais… Mais Miaya mourrait aussi, car elle répond de moi sur sa vie, comme moi je réponds de vous sur la mienne.

— C’est Suzanna qui est visée, répéta lentement Jim Sandy, comme s’il voulait se bien pénétrer de cette révélation susceptible de lui entr’ouvrir tout un monde d’hypothèses.

Peut-être commençait-il à comprendre.

On sentait Archibald de Glandèves partagé entre l’inquiétude et la colère.

Ce que voulait Kasuga, M. de Glandèves, aussi bien que Jim Sandy, le devinait aisément.

Mais ni l’un ni l’autre n’avaient soupçonné à leur ennemi une pareille puissance ; et ni l’un ni l’autre ne s’étaient crus autant entre ses mains.

Ainsi, ils étaient prisonniers dans la propre demeure du Japonais et entourés d’espions à sa solde ! Leur liberté était

factice ; elle dépendait du bon plaisir du jaune qui d'un moment à l'autre, avait le pouvoir de leur arracher, avec la complicité de la police, leur chère Suzanna.

Même l'intervention de leurs compatriotes ne les aurait point sauvés.

Contre l'astuce, contre l'hypocrisie d'un dictateur occulte, décidé à ne tenir aucun compte du droit des gens, qu'auraient pu quelques douzaines de diplomates ? Pour Kasuga ce serait un jeu de les berner ; la façon dont il avait escamoté Jean d'Entrevaux prouvait son savoir-faire en la matière.

Donc, puisqu'ils ne pouvaient compter sur l'aide de leurs ambassades, les parents de Suzanna de Glandèves étaient seuls. Aucun allié ne leur restait.

Aucun ? Était-ce certain ?

Sada s'était mise à rire d'un joli rire, un peu féroce, et qui faisait presque peur.

— Oui ! répéta-t-elle avec une joie enfantine. Si vous vous échappiez, Miaya serait mise à mort et sans doute lui ferait-on subir d'effroyables tortures. Aussi je sais ce que je dois faire pour me venger.

Le plus tranquillement du monde, elle conclut par ces mots, qui firent tressaillir tous ses auditeurs :

— Je vous aiderai à fuir.

Archibald et le vieux Jim échangèrent un coup d'œil stupéfait. Avaient-ils bien entendu ?

— Vous nous aiderez, Sada ? s'écria M[lle] de Glandèves d'une voix tremblante. Est-ce bien cela que vous venez de dire ?

— Oui, répondit solennellement Sada.

Le beau-père et le gendre échangèrent un nouveau coup d'œil. Et ce regard signifiait :

— Qu'en dites-vous ? Devons-nous tenter la chance ?

— Tout plutôt que de demeurer entre les mains de Kasuga ! répondit Jim Sandy. Archibald, nous devons faire confiance à cette jeune fille et lui obéir en tout.

Il parcourut du regard le cercle des visages et les vit s'incliner en signe d'approbation.

Alors il s'adressa à Sada :

— Nous sommes décidés. Que devrons-nous faire !

— Rien ! Attendre, en conservant votre physionomie habituelle ; attendre, sans trahir votre impatience, sans questionner, même du regard, sans laisser deviner que vous attendez. Comprenez-vous ? Ce sera peut-être plus dur que vous ne pensez. Il faudra attendre et renfermer votre espoir, jusqu'au jour où je pourrai vous dire : « Venez ! Tout est prêt ! »

— Nous attendrons ! répondit fermement Jim Sandy.

Et sa voix s'engageait pour toute sa famille.

— Bien ! dit Sada. Nous réussirons.

— Mais, reprit le Yankee, il vous faudra de l'argent. Vous devrez sans doute acheter des complices ?

— Cela et d'autres choses ; il faudra une automobile, et puis un bateau avec son équipage et des provisions.

Le milliardaire tira son portefeuille.

— Dépensez sans compter, dit-il, et demandez-moi ce qui sera nécessaire.

— Ainsi ferai-je ! répondit Sada.

Jim Sandy était observateur et savait évaluer l'âme d'après l'examen du visage ; celui de la jeune Japonaise lui donna confiance.

Le marquis de Glandèves partageait cette impression.

— Miaya reviendra peut-être avant que nous soyons prêts, reprit Sada. Cela compliquera un peu l'affaire ; mais nous réussirons quand même. Le grand point est qu'elle ne soupçonne pas que vous savez son rôle. Il faut donc dissimuler et rester vis-à-vis d'elle tels que vous étiez auparavant.

— Nous ferons ainsi, promit Jim Sandy.

— Alors espérez ! Mon visage ne me trahira pas. Ne me questionnez plus jusqu'à ce que je vous parle la première. Envers moi aussi, il ne faut pas que vos manières semblent avoir changé. Surtout, patience !

Elle allait être mise à rude épreuve, cette patience tant recommandée, et promise de la meilleure foi du monde. Les rôles passifs ne sont pas toujours commodes. Il était particulièrement dur au bouillant Jim, ainsi qu'à l'impétueux Archibald de Glandèves, de feindre l'impassibilité, alors que la fièvre de l'anxiété dévorait leurs âmes.

Des semaines s'étaient écoulées depuis la mystérieuse conversation, de laquelle était né leur grand espoir et jamais Sada n'avait fait la moindre allusion aux projets ébauchés. Elle semblait d'ailleurs complètement inactive et il était impossible de supposer qu'elle s'occupait des préparatifs d'une fuite.

Jim Sandy, l'homme actif par excellence, ne pouvait supporter le spectacle de cette apparente inaction, à laquelle il finissait par croire.

L'absence de Miaya offrait à son sens une occasion unique, dont il fallait profiter.

Pourquoi attendre son retour ?

Hélas ! il s'en doutait, les confidences de Sada l'ayant éclairé sur les raisons qui avaient déterminé la jeune Japonaise à embrasser la cause des prisonniers. Sada poursuivait une vengeance : Jim n'ignorait pas laquelle et, dans ce but, elle attendait le retour de celle qu'elle voulait perdre.

— Elle veut jouer la difficulté ! grommelait le vieux Jim, qui enrageait.

Et il en arrivait à souhaiter le retour de Miaya.

Cet événement se produisit trois semaines environ après la disparition de Guilledou.

Les hôtes de la villa du boulevard Ginza revirent un beau matin le masque hypocrite de la nouvelle fiancée du valet de chambre. Elle ne donna aucune explication relative à son absence et on évita de lui poser la moindre question à ce sujet.

Toutefois, ce retour n'amena dans l'attitude de Sada aucune modification. Et ce fut une nouvelle déception pour la famille de Glandèves.

À peine Sada parut-elle un peu plus mélancolique qu'auparavant. Miaya, par contre, était manifestement triomphante, elle ricanait, lorsque sa rivale lui lançait des regards furibonds. Certainement une explication orageuse avait dû avoir lieu entre les deux Japonaises.

Cela sans doute rentrait dans la comédie que jouait Sada. Mais, derrière ce masque de douloureuse indifférence, la courageuse fille agissait.

Jim Sandy allait enfin en avoir la preuve.

Un soir, vers onze heures, tandis que la famille était réunie au salon et que le grand-père de Suzanna essayait de tromper son impatience en jouant au bridge contre sa femme et son gendre, avec sa fille comme partenaire, Sada entra doucement ; et sa vue interrompit net un magnifique sans atout.

— Venez ! fit-elle aux deux hommes, en posant un doigt sur ses lèvres.

Le cœur bondissant, le marquis et le vieux Jim se levèrent aussitôt et suivirent la Japonaise, laissant les trois femmes clouées sur leurs sièges par l'angoisse et l'émotion.

Sada se dirigea vers l'office, dans lequel se tenaient habituellement les six domestiques japonais.

Ils s'y trouvaient ainsi que Miaya.

Mais tous les sept avaient des poses si bizarres, que le marquis et son beau-père faillirent éclater de rire, en dépit de la gravité de l'heure.

Un sommeil foudroyant avait dû surprendre les Japonais, car chacun d'eux dormait manifestement.

Mais, en dormant, ils ébauchaient encore le geste que la surprise du sommeil ne leur avait pas permis d'achever.

Trois d'entre eux, effondrés sur la table dans des poses diverses, tenaient encore à la main la tasse qu'ils étaient en train de vider.

Miaya avait la moitié du corps enfouie dans une armoire.

Deux de ses compatriotes, accotés au mur, s'étayaient fraternellement l'un l'autre ; tous deux avaient la bouche ouverte et la face stupide.

Un dernier Japonais gisait au milieu de l'office sur un lit de vaisselle brisée.

D'un coup d'œil, le vieux Jim comprit la situation.

— Vous leur avez administré un narcotique ? demanda-t-il à Sada.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Bien joué ! Faut-il les garrotter ?

Et l'Américain s'avançait déjà vers les corps inertes, ne doutant pas de l'approbation de Sada.

Mais celle-ci l'arrêta.

— N'en faites rien, monsieur. Il faut seulement en enfermer trois dans la cave.

— Et que ferons-nous des trois autres, ainsi que de votre ennemie ?

— Prenez-leur d'abord leurs vêtements, décida Sada. Je vais vous aider.

Elle avait son plan ; il n'y avait qu'à lui obéir.

Jim et le marquis de Glandèves s'exécutèrent sans plus questionner. Ils comprenaient que les minutes étaient précieuses.

En un clin d'œil, trois des Japonais furent transportés dans le réduit indiqué par Sada ; puis Miaya et les trois autres furent dépouillés de leurs principaux vêtements. Sada avait surveillé l'exécution de ces différentes opérations. Elle expliqua son plan.

— À présent, messieurs, il faut que vous changiez de costumes avec les dormeurs.

Jim Sandy avait compris ; il pressa le marquis.

— Ne questionnez pas, Archibald. Il faut faire vite.

Sur les indications de Sada, ils appelèrent Mme de Glandèves et Mrs Sandy et les décidèrent à revêtir chacune un costume japonais.

Pendant ce temps, le gendre et le beau-père se livrèrent à la même transformation.

Quand tous furent ainsi travestis et que les dormeurs eurent été revêtus des costumes européens qui venaient d'être abandonnés, le marquis demanda à la jeune Japonaise :

— Et à présent, que faut-il faire ?

Elle montra les dormeurs.

— Liez-les et bâillonnez-les, commanda-t-elle. Nous allons les coucher dans vos lits.

— Ah ! ah ! Ils prennent notre place ?

— Précisément.

— Bravo ! Mais vis-à-vis de qui cette comédie ? Elle me semble inutile puisque nous voici maîtres de la villa.

Sada sourit.

— Il y a des gardes devant la porte, expliqua-t-elle. Il faut nous en débarrasser en les occupant.

Ni Jim Sandy, ni le marquis de Glandèves ne firent plus d'objection.

Tandis qu'on installait dans les lits ceux qui allaient remplacer la famille de Glandèves, Sada était allée écouter les bruits du dehors, du haut d'une fenêtre entr'ouverte.

Elle revint s'enquérir de l'heure.

— Il est minuit et demie, renseigna le marquis.

— Bien, répondit Sada. Dans un quart d'heure l'auto sera devant la porte. Tenons-nous prêts.

— Mais Suzanna ? interrogea Jim. Est-ce que vous l'oubliez ? Il n'y a pas de costume pour elle.

— Elle n'en a pas besoin, répliqua la Japonaise. Au contraire, elle doit rester telle qu'elle est. Vous allez seulement la bâillonner et lui lier les mains ; et vous et moi l'entourerons comme si nous l'enlevions. Avez-vous compris ?

— Admirable ! s'écria le marquis illuminé.

— Nous aurons l'air d'exécuter un ordre que j'ai reçu, précisa Sada.

Ainsi éclairée sur le rôle qu'elle allait avoir à jouer, Mlle de Glandèves se prêta de bonne grâce à la comédie.

— Vous y êtes ? Descendons dans le vestibule, commanda Sada, quand ses instructions eurent été ponctuellement suivies. Dès que j'entendrai l'auto, j'ouvrirai la porte. Sortez aussitôt et portez miss Suzanna dans la voiture ; il ne sera pas mauvais qu'elle paraisse opposer une certaine résistance. De votre côté, n'oubliez pas de jouer vos personnages ; vous représentez des Japonais ; faites-vous petits. Et ne vous occupez pas de ceux que vous apercevrez. Je m'en charge ; vous, vous n'ouvrirez la bouche sous aucun prétexte. Je parlerai. Heureusement l'obscurité nous favorise et les gardes ne pourront pas vous examiner.

Tous descendirent à la suite de la Japonaise, en s'efforçant de comprimer les battements de leurs cœurs.

Le quart d'heure passa.

Tout à coup, Sada ouvrit la porte. On entendait dans le lointain le bruit d'une automobile qui arrivait. Du seuil, Sada prononça quelques paroles en japonais et aussitôt des silhouettes de policiers se montrèrent.

Sur l'invitation de la Japonaise, ils entrèrent.

Pendant ce temps, l'automobile s'arrêtait devant la villa. Obéissant aux instructions de Sada, le marquis, Jim Sandy, sa femme et sa fille entraînèrent Suzana vers l'auto et s'installèrent avec elle dans la voiture. Sada reparut seule et monta vivement dans l'auto.

— En route ! murmura-t-elle en français, au chauffeur revêtu d’un costume japonais.

L’auto démarra rapide et silencieuse.

Alors Sada respira et laissa échapper un petit rire.

— Et les gardiens ? demanda Jim. Qu’en avez-vous fait ?

— Je les ai laissés là-haut ! répondit la jeune fille, en montrant les fenêtres éclairées de la villa.

— Et qu’y font-ils ?

— Ils montent la garde auprès de nos dormeurs pour les empêcher de nous suivre ! Ils se figurent, grâce aux précautions que j’avais prises, veiller sur votre sommeil, dont j’ai profité pour enlever miss Suzanna, conformément aux instructions du seigneur Kasuga.

Tous comprirent la ruse de la jeune fille.

— Mais ne craignez-vous pas qu’ils s’aperçoivent de la supercherie ? demanda-t-il. Ils peuvent s’aviser de s’assurer de l’identité de ceux qu’ils gardent.

— Non, car je leur ai recommandé de ne point les éveiller, et vous vous souvenez que j’ai eu la précaution de vous faire tourner les visages de vos remplaçants du côté du mur. Donc rien à craindre.

— Mais à quelle heure Miaya et ses compagnons se réveilleront-ils ?

— Oh ! ils en ont pour jusqu’au matin ! À ce moment-là, nous aurons de l’avance. Je compte bien que nous serons à bord du navire qui nous attend avant qu’on ait retrouvé nos traces.

Jim Sandy posa une dernière question :

— Où devons-nous nous embarquer ? Est-ce à Yokohama ?

— Non, certes ! se récria la rusée Sada. Vos ennemis auraient alors trop beau jeu de télégraphier, pour donner l'alarme et nous faire donner la chasse par des navires de guerre. Rappelez-vous que toutes les forces du Japon sont à la disposition du docteur Kasuga, le maître du secret. Il nous faut user de ruse. Aussi allons-nous embarquer en un point assez éloigné de la côte. Aux environs de Katsaou-Ourd. C'est le désert ; pas de témoins à craindre et, de plus, nous serons tout de suite en pleine mer sans avoir à franchir le détroit.

Le choix d'une plage sur le Pacifique reçut l'entière approbation de Jim Sandy.

— Combien de kilomètres avons-nous à franchir ? s'enquit-il encore.

— Cent cinquante environ, répondit le chauffeur. Si tout va bien, nous arriverons vers quatre heures du matin au lieu du rendez-vous.

— *All right !* Roulez !

Sur la route, uniquement éclairée par la lueur de ses phares, l'auto fila.

De temps à autre on traversait à toute allure des villages ou des villes aux petites maisonnettes bizarres, que les ténèbres rendaient fantastiques.

À l'heure prévue par le chauffeur, l'auto avait abandonné la route et, suivant de rudes chemins à peine tracés, elle des-

cendait. Jim et ses compagnons supposèrent que c'était vers le rivage qu'on n'apercevait pas encore. Se penchant et haussant la tête, ils cherchaient à percevoir le bruit des flots, qui leur eût annoncé avec certitude l'approche du but. Et ils commençaient à s'inquiéter de ne rien entendre, car le jour venait.

Sada devait partager cet étonnement et cette inquiétude. Tout à coup, elle demanda au chauffeur :

— Sommes-nous encore loin de la côte ?

— Nous devons y être, grommela celui-ci en fronçant les sourcils et en jetant autour de lui un regard soucieux.

En effet, l'auto roulait maintenant presque à plat sur un sol détrempé, qui devait être celui d'une plage. L'aube se précisait et on commençait à distinguer une sorte d'immense plaine, s'étendant à perte de vue sur la droite de l'automobile.

À l'horizon, elle se confondait avec la ligne grise du ciel. C'était de ce côté que le chauffeur regardait avec une obstination inquiète.

— C'est bizarre ! dit-il au bout de quelques minutes. Je m'étonne de ne pas apercevoir la mer : elle devrait être là, si je ne me suis pas trompé de chemin. Or, je ne crois pas m'être égaré : voici bien sur notre gauche le rocher qui devait marquer le lieu du rendez-vous.

— Peut-être arrivons-nous à marée basse, émit le marquis.

— À marée haute, au contraire. D'ailleurs, il serait impossible que la mer se soit retirée aussi loin. Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre.

À ce moment, Sada aperçut une silhouette qui se détachait à l'horizon et paraissait venir vers eux.

— Regardez donc là-bas, dit-elle. Je vois quelqu'un qui nous fait des signaux.

— C'est un de nos hommes, répondit le chauffeur, en stoppant. Il va nous remettre dans la bonne voie.

Il attendit, laissant s'approcher le matelot.

— Où donc est la mer ? demanda-t-il, lorsque ce dernier fut arrivé à porté de voix.

Le marin répondit par un geste exprimant un complet désarroi.

— Regardez là-bas ! fit-il, en étendant le bras vers l'horizon. Elle descend ! Elle descend sans s'arrêter et il a bien fallu que notre bateau la suive. C'est quelque chose de diabolique ! À cette heure, la marée devait être à son plein et le flot au contraire a déjà dépassé la limite des marées les plus basses. Du train dont il va, il faut nous dépêcher si nous voulons le rattraper ; car le diable sait où il s'arrêtera. Je n'ai jamais vu cela !

— Nous allons descendre et vous nous conduirez, proposa le marquis.

— Non pas ! répliqua le matelot. Laissez-moi au contraire monter dans votre voiture. Nous y serons plus vite. La mer descend avec la vitesse d'un cheval au galop. Voici plus d'une heure que je marche à votre rencontre et quand je m'y suis décidé je n'étais déjà pas tout près d'elle.

Sada et le chauffeur échangèrent un regard empreint de la plus grande perplexité.

— C'est que, objecta ce dernier, je devais laisser ici ces dames et ces messieurs. Il faut que je ramène l'auto à Tokio sans avoir été aperçu.

Jim Sandy intervint : il tenait toujours un excellent argument en réserve.

— Je vous indemniserai, promit-il. Faites ce que cette jeune fille vous conseille ! Vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Soit ! En avant !

Mais, sur ce sol humide, l'allure ne pouvait être rapide ; à plusieurs reprises on put craindre l'enlisement des roues. Il fallait au conducteur une réelle habileté pour évoluer sur un pareil terrain.

Une heure se passa ainsi.

L'anxiété commençait à étreindre les fugitifs.

— On doit nous poursuivre ! On nous rattrapera ! murmurait Sada, rembrunie.

— Nous ne nous laisserons pas reprendre, répliquait le marquis, en serrant le bras de Suzanna qui pâlissait.

Heureusement, il fut bientôt évident que la pente s'accentuait et l'auto put rouler plus facilement.

Une ligne plus sombre apparut à l'horizon.

— Voilà la mer ! annonça le matelot le bras tendu. Tonnerre ! Je commençais à croire qu'on l'avait escamotée !

Le murmure des vagues devint perceptible, croissant à mesure que l'auto s'en rapprochait.

— Elle descend toujours ! constata le marin au comble de la stupéfaction. Mais que se passe-t-il donc ?

Moins frappés par ce phénomène, qu'ils ne pouvaient apprécier, Jim et le marquis reportèrent leurs préoccupations vers un tout autre objet.

— Où donc est le bateau ? demandèrent-ils, en le cherchant des yeux.

Le regard perçant du marin parcourait déjà la ligne d'écume.

— Oh ! Oh ! grommela-t-il, nous avons dérivé ; le voilà là-bas qui court des bordées. Apercevez-vous ce point noir ? Courez droit dessus, chauffeur, et surtout ne lâchez pas le flot.

La course reprit, parallèle au rivage cette fois.

Mentalement, Sada faisait le compte du temps perdu et se troublait de plus en plus :

« Ceux de la cave ont sûrement appelé, pensait-elle. On nous poursuit et nous devrions être au large. Qui aurait pu prévoir pareil contretemps ? »

Debout sur le siège de l'auto, le matelot adressait les signaux au navire.

— Bon ! annonça-t-il. On nous a vus ; on met le canot à l'eau.

L'auto stoppa en face du navire et tout près de l'endroit vers lequel se dirigeait le canot. Tous les voyageurs descendirent et tandis que les hommes, enlevant leurs chaussures et retroussent leurs pantalons, se mettaient bravement à l'eau,

le marin portait les passagères à bord de l'embarcation. Bientôt tous furent réunis sur les bancs du canot dont les rameurs se dirigèrent aussitôt vers le navire. Mais toutes ces manœuvres avaient pris du temps, un temps qui paraissait interminable à Sada.

Son inquiétude était devenue si visible que Jim et le marquis ne tardèrent pas à la partager. Aussi ne cessaient-ils d'observer la plage.

Tout à coup ils tressaillirent.

— Voyez-vous ces points noirs, là-bas ? murmura M. de Glandèves en désignant de la main quelque chose qui se mouvait.

— Cela court, ajouta Sada avec un petit frisson. Serait-on déjà sur nos traces ?

— Trop tard ! riposta le vieux Jim. Dans un instant nous serons à bord et le navire prendra le large. Ceux qui accourent ne sont pas de taille à nous attaquer.

— Aussi n'est-ce point eux que je crains, soupira la jeune Japonaise. Mais s'ils nous reconnaissent, avant une heure tous les vaisseaux de la côte nous donneront la chasse.

Personne ne lui répondit. Le canot se rangeait contre le flanc du navire et par l'échelle lancée de la coupée, les passagers l'un après l'autre montaient à bord. Quand cet embarquement fut terminé, les matelots remontèrent le canot.

— Au large ! ordonna le vieux Jim, donnant le signal du départ. Nous ne sommes pas encore repris !

Le petit vapeur s'éloigna, battant les flots de ses hélices. Sur le rivage, l'auto abandonnée diminuait et ressemblait à un monstre échoué.

Les silhouettes qui avaient inquiété Sada accouraient vers elle et bientôt l'entourèrent.

— C'est Miaya ! Je la reconnais ! déclara Sada, qui observait la scène avec une jumelle marine.

Elle vit sa rivale et les policiers qui l'accompagnaient se concerter rapidement, puis monter dans l'auto et mettre celle-ci en marche.

— Ils renoncent ! Ils s'en vont ! Bravo ! s'exclama le marquis de Glandèves.

Mais Sada secoua la tête.

— Au contraire ! Ils vont donner l'alarme ! répliqua-t-elle.

— Allons ! fit flegmatiquement Jim Sandy, le sort en est jeté ! Nous voici devenu gibier ; il s'agit de montrer que nous avons des jambes.

C'était bien Miaya et ses Japonais qui retournaient vers le rivage dans l'auto délaissée par la famille de Glandèves.

Et l'intention de l'âme damnée du docteur Kasuga était en effet de signaler les fugitifs et de tout mettre en œuvre pour les faire reprendre.

Étant donnés les moyens dont elle disposait, il semblait que le navire pourchassé ne pouvait échapper aux mailles du filet qui allait l'entourer.

Dès que l'auto eut atteint la terre ferme, Miaya encouragea celui des jaunes qui tenait le volant.

— En avant ! À toute vitesse ! recommanda-t-elle.

Une épouvantable détonation lui coupa la parole ; un choc formidable secouait le sol, qui s'entr'ouvrit, et l'auto s'arrêta net, les roues prises dans une crevasse.

Ceux qui la montaient roulèrent pêle-mêle, les uns sur les autres.

Épouvantés, ils se relevèrent, prêts à fuir ce lieu dangereux qu'ébranlait un tremblement de terre.

Mais en quelques secondes, le cataclysme avait pris des proportions effroyables : autour des Japonais, les secousses et les détonations se multipliaient ; des fumées sortaient du sol et les hauteurs voisines s'empanachaient de flammes surgies tout à coup.

Vingt, cent volcans se réveillaient ou se révélaient, crachant vers le ciel des colonnes de lave incandescentes.

Ce fut une vision effrayante, un spectacle d'une horreur inexprimable, une agonie terrifiante de la terre, que de souterraines explosions faisaient craquer de toutes parts.

Était-ce la fin du monde ?

Aussi loin que les regards humains pouvaient s'étendre, l'horizon était pareillement en flammes ; partout s'apercevaient les mêmes entassements, le même chaos de montagnes s'écroulant et de sol s'entr'ouvrant.

Mais, quelle que fût la cause de ce terrifiant phénomène, ni Miaya, ni aucun des Japonais qui l'accompagnaient ne de-

vait l'ignorer ; car, projetés contre le sol, ils tremblaient d'épouvante.

Et, tournée vers la mer, Miaya cria, en proie à une terreur superstitieuse :

— C'est le châtiment ! Les Esprits se vengent !

CHAPITRE VIII

L'OCÉAN FANTASTIQUE

Du pont du bâtiment qui les emportait vers la haute mer, les fugitifs n'avaient pu suivre longtemps des yeux l'automobile. À cause de la déclivité de la plage qui les plaçait en contre-bas de la côte, ils l'avaient assez vite perdue de vue.

Ils entendirent seulement des détonations lointaines et virent s'élever dans le ciel des colonnes de fumée.

Ils étaient d'ailleurs trop préoccupés de leur propre situation pour songer à autre chose.

Lorgnette en main, Jim et Archibald ne cessaient d'interroger l'horizon, s'attendant à tout instant à voir surgir de menaçantes fumées, puis des silhouettes de bâtiments de guerre envoyés à leur poursuite. Ils ne se dissimulaient pas que si l'événement se produisait, ils seraient perdus, car leur petit bâtiment ne pouvait avoir la prétention de lutter de vitesse avec la flotte japonaise.

Pour l'instant, une seule tactique était possible : cingler droit vers la pleine mer, en s'éloignant de la côte, de façon à laisser derrière les navires, qui commenceraient vraisemblablement leurs recherches en longeant le littoral.

Mais le salut ou la perte des évadés de Tokio dépendait uniquement de la rapidité plus ou moins grande avec laquelle leurs ennemis se mettraient en chasse.

Un retard et ils étaient sauvés.

— Pour gagner notre point d'embarquement, nous avons fait un crochet, fit observer Jim Sandy, tandis que ces maudits Japonais courent en droite ligne vers la côte.

— Mais le sol monte, répliqua Archibald de Glandèves. Il leur faudra plus d'une heure pour regagner la terre ferme. Et de là ou iront-ils ?

— Au plus près, répondit Sada. Là où ils seront sûrs de trouver le télégraphe. Mais les navires qui nous poursuivront ne pourront partir que de Yokohama.

— Il leur faudra sortir de la baie et doubler la presqu'île, remarqua un matelot. Cela leur mangera plusieurs heures.

— Nous échapperons ! conclut joyeusement Sada en battant des mains.

Jim Sandy resta impassible ; il faisait la part de l'imprévu.

— Forcez la vitesse ! ordonna-t-il au capitaine. Quel que soit le temps qu'on nous laisse, il faut le mettre à profit.

Et soucieux, il se remit à observer ce qu'il croyait être la côte, c'est-à-dire la bande de sol asséché qu'on apercevait entre la mer et l'horizon.

Cette bande s'éloignait avec une rapidité déconcertante. Et en même temps, au-dessus d'elle sortant pour ainsi dire des nuages, le relief du Japon apparaissait ; le rivage déchiqueté, rongé de golfes et de baies avec les dents de ses caps dévoilait aux yeux des fugitifs, un spectacle apocalyptique et terrifiant.

La côte japonaise n'était plus qu'une ligne mince de vapeurs rougeoyantes, au-dessus de laquelle s'élançaient des jets de flammes, retombant en pluie de feu et des colonnes de fumée noirâtre, que déchiquetaient soudain des explosions, lançant vers le ciel d'énormes quartiers de roches. Tout l'horizon n'était plus qu'une chaîne de cratères béants, vomissant sans répit des tourbillons de laves.

Un effroyable incendie dévorait l'île Nippon ; une formidable éruption soulevait et crevait son sol volcanique. Et c'était à la fois grandiose et terrible.

Jamais pareil foyer ne s'était allumé à la surface de la terre !

Emporté par une force irrésistible, le vapeur était maintenant trop loin pour que les fugitifs pussent se rendre compte de toute l'ampleur du phénomène ; mais cette ligne de feu, qui brûlait à l'horizon, crachant à tout instant des gerbes de flammes et des quartiers de roche, suffisait à provoquer leur terreur.

— Que se passe-t-il ? balbutiait Sada.

Et tous, autour d'elle, répétaient, fascinés par le terrible spectacle.

— Que se passe-t-il ?

— Un tremblement de terre et sans doute une éruption volcanique, répondit le marquis. Au Japon cela n'a rien d'étonnant ; quoique celle-ci me paraisse d'une violence remarquable et que rien ne la fit prévoir.

— Rien… sauf, toutefois, cette inexplicable fuite de la mer, répliqua le capitaine.

— Que voulez-vous dire ? questionna Jim Sandy.

— Qu'il y a là un ensemble de phénomènes dont les causes ne doivent pas être indépendantes. Rappelez-vous à quelle distance anormale des côtes le flot s'est retiré. Et cette stupéfiante marée dure toujours. Voyez notre navire, il vole à la surface des eaux, entraîné par un vertigineux courant, dont il vous est facile d'apprécier la violence.

— En effet, approuva le marquis, remarquant soudain les sillons ininterrompus et parallèles qui semblaient courir le long des flancs du bateau, devant et derrière, l'entraînant dans leur irrésistible ruée.

— J'ai laissé tomber les feux, dit le capitaine, et nous marchons par la seule force du courant, à une vitesse que certainement aucun navire ne dépasserait.

Les fugitifs apprécièrent fort cette assurance.

— Voilà qui est merveilleux ! dit Jim Sandy. Aurions-nous donc eu la chance de rencontrer un courant favorable ? Il en existe, je crois, dans cette partie du Pacifique. Serait-ce le Kouro-Sivo ?

— Non pas, répliqua le capitaine. Je vous affirme que le gaillard qui nous emporte ne figure pas sur les cartes.

— Mais alors, à quoi attribuez-vous sa soudaine apparition ?

— Voici ce que je suppose : il faut qu'en un lieu quelconque du Pacifique, et vraisemblablement sur la côte américaine, se produise en ce moment quelque formidable raz de marée. Cela seul pourrait expliquer que les flots désertent le rivage du Japon, de l'extraordinaire façon que nous avons pu observer.

— Soit ! mais les causes ?

— Qui peut les dire ? Tempête sous-marine ; éruption volcanique, au fond de l'océan, liée peut-être aux mêmes phénomènes sismiques qui dévastent en ce moment l'île Nippon.

— En attendant, ce courant et ces phénomènes nous sont favorables ?

— Indéniablement. Je défie le plus rapide des coureurs d'océan de nous rattraper.

— Parfait ! conclut Jim Sandy. Nous ne demandons pas autre chose.

— Alors nous sommes sauvés ? demanda vivement la marquise.

Des larmes s'échappèrent des yeux de Suzanna.

— Nous sommes sauvés, répéta-t-elle. Mais que devient Jean dans tout cela ? Il est resté au Japon, lui ! sur ce sol qui brûle et qui explose !

Les cœurs se serrèrent. Fallait-il supposer que le tremblement de terre et l'éruption ajoutaient aux dangers menaçant le jeune Français ?

Le marquis tenta de rassurer sa fille.

— Rien ne prouve que Jean se trouve dans la partie menacée, répondit-il. Songe qu'il ne s'agit là que d'un bouleversement local. Je ne pense pas que Kasuga séquestre ton fiancé à Tokio ni dans ses environs. Il l'aura plutôt emmené au nord de Nippon, ou peut-être dans cette mystérieuse Yeso,

inaccessible aux étrangers. Songe aussi que le fidèle Guilledou est allé à son secours.

— Songez en outre, petite fille, ajouta Jim Sandy, en effleurant amicalement la joue de Mlle de Glandèves, qu'en tout intervient la question chance et que votre fiancé est un garçon énergique. Avec cela, on se tire des passes les plus périlleuses.

Suzanne s'efforça de sourire.

— J'ai confiance ! déclara-t-elle. Tous, nous arriverons au port !

Était-ce sûr ? N'y avait-il pas doute pour eux-mêmes ?

Où les entraînait le courant fantastique ?

Loin de s'apaiser, le phénomène s'aggravait et d'autres se manifestaient, qui ne pouvaient que déconcerter davantage les spectateurs.

Si, devant la fuite du bâtiment, l'horizon paraissait immuable, maintenant à la même distance, en une ligne imprécise, la jonction du ciel et de l'océan, par contre, à droite et à gauche, il semblait que la voûte céleste s'élevât, repoussée par deux montagnes d'eau qui paraissaient en tenter l'escalade.

Comme si la convexité du globe terrestre fût devenue tout à coup une concavité, la calotte océanique, au sommet de laquelle courait le navire, semblait subir une dépression et se creuser, à la façon d'un ballon qui se dégonfle.

La nuit tomba sur ce spectacle étrange, qui emplissait les esprits de l'angoisse de l'inexplicable.

Le sommeil, qui fait trêve aux pires inquiétudes, vint imposer aux passagers son apaisante inconscience. Mais, au jour, la terreur les reprit.

Indubitablement un double renflement soulevait, à leur droite et à leur gauche, le fond de l'océan.

Et ce renflement parallèle les emmurait dans un couloir de plusieurs lieues de large, mais que la hauteur des montagnes liquides, entre lesquelles il courait, faisait paraître étroit.

Plus proche d'un des versants du vallonnement, les passagers purent mieux observer le phénomène.

Tandis que les flots sur lesquels ils naviguaient suivaient une direction rectiligne, l'eau qui recouvrait le plan incliné ne dévalait point perpendiculairement vers eux, selon la loi de l'attraction et de la chute des corps ; mais elle glissait obliquement, suivant une direction qui formait un angle très aigu avec celle du courant.

— On dirait que deux forces attirent cette nappe d'eau, observa le capitaine : la pente, d'abord, qui normalement devrait la lancer vers nous et puis cette attraction mystérieuse, à laquelle nous obéissons nous-mêmes.

La journée se passa à observer le phénomène.

Le lendemain, il prit un aspect nouveau. Jusqu'alors, les navigateurs avaient supposé qu'une perturbation sous-marine soulevait ces masses liquides entre lesquelles ils voguaient, et qu'elles n'étaient en quelque sorte, que deux lames géantes d'un volume jusqu'alors inobservé.

Mais, quand l'aube reparut, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus devant les yeux qu'une mince nappe d'eau

glissant sur le flanc d'une montagne de vase, surgie du fond de l'abîme. Puis, soudain, les eaux cessèrent de couler et la gigantesque montagne, devenant une chaîne uniforme, de très faible pente et s'étendant à perte de vue, érigea définitivement au-dessous de l'océan sa crête asséchée.

Vers le nord, mais beaucoup plus éloignée, une silhouette identique se montra. Et par la bande de ciel que les deux chaînes enfermaient, les passagers purent juger de la formidable hauteur de ces sommets sous-marins. La lorgnette aux yeux, tous regardaient, pétrifiés et émerveillés.

— Cela a peut-être des milliers de mètres d'altitude, émit le capitaine. Et quelle longueur ! Ce sont deux véritables continents qui surgissent du Pacifique !

— Nous ne sommes plus sur l'Océan, murmura M. de Glandèves. Voyez ! Ne dirait-on pas un fleuve immense coulant entre des berges géantes ?

— Que se passe-t-il derrière ces murailles ? prononça le vieil Américain, en tendant le bras vers la chaîne la plus proche. Qu'est devenu le monde ? Songez aux masses d'eau que ce renflement du sol sous-marin a dû rejeter sur les continents ! Il y avait là de quoi submerger l'Asie et l'Amérique. Trouverons-nous une côte pour aborder, autre que ces nouveau-nés là ?

Les jours suivants, ils observèrent que le monstrueux enfantement continuait. Les nouveaux continents émergeaient. Ils avaient l'impression d'être au fond d'un gouffre.

Comme ils vivaient la tête constamment levée vers le ciel que les deux chaînes étranglaient de plus en plus, ils avaient cessé d'observer le courant qui les entraînait. Mais soudain un cri du capitaine les tira de leur contemplation.

— Voyez donc ces corps emportés à la dérive ! criait le marin.

Alors, ils virent passer le long de leur bateau des cachalots, des baleines, des squales morts ou épuisés par leur lutte contre le courant. C'était un défilé ininterrompu d'épaves, qui les dépassaient, emportées comme des fétus de paille sur un ruisseau grossi par l'orage. Il y avait aussi des algues, des plantes marines de toutes espèces, arrachées par la violence du courant et sans doute remontées à la surface.

Impressionnés par ce spectacle de débâcle, les passagers se penchèrent vers les eaux. Tout à coup un cri s'étrangla dans la gorge du marquis.

— Oh ! bégaya-t-il, en pointant du doigt les flots, qui semblaient avoir perdu leur opacité glauque. Le fond ! On voit le fond !

À cinq ou six mètres, en effet, on apercevait un lit de vase où, déjà, des animaux s'échouaient. Entre ce sol et la surface des eaux, des poissons bizarres nageaient encore. Le capitaine devint pâle.

— C'est impossible ! murmura-t-il. Nous sommes dans les parages de la fosse de Tuscarora. Nous devrions avoir près de cinq mille mètres d'eau au-dessous de nous.

— Voyez ! répéta M. de Glandèves.

Des lueurs phosphorescentes sillonnèrent soudain les eaux, éclairant le fond vaseux ; et des formes étranges, qui les projetaient, s'enfuirent.

— Les poissons des grands fonds ! bégaya le marin épouvanté.

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'étaient bien là des représentants de la faune abyssale.

Le marquis releva les yeux vers les masses sombres des montagnes.

— Mais alors, dit-il d'une voix tremblante, cela ne serait pas sorti des eaux ; ce serait…

— Les eaux qui baissent ? demanda le vieux Jim imperturbable.

Sans plus prononcer une parole, tous se regardèrent épouvantés. Et autour d'eux le niveau des eaux baissait de plus en plus. Maintenant on voyait distinctement le fond. Au loin, des monstres marins s'échouaient, abandonnés par le courant, devenu trop faible pour les porter.

Tout à coup, un craquement se fit entendre ; un choc renversa pêle-mêle les passagers.

Quand ils se relevèrent, péniblement, le bateau gisait sur son flanc et, devant lui, les eaux continuaient à fuir, le laissant sur le sol de l'étrange vallée. Puis, elles disparurent, découvrant une plaine de vase, parsemée de monstres immobiles.

L'océan était à sec.

CHAPITRE IX

L'ESCAMOTÉ

Lorsque Jean d'Entrevaux était entré en plaisantant dans la mystérieuse chaise à porteurs, il ne se doutait guère que la plus étrange des aventures commençait pour lui.

Machinalement, il s'était assis sur le velours usé des coussins. Le sourire moqueur qu'il avait en entrant errait encore sur ses lèvres. Une fumisterie, certainement, cette expérience ! En quoi le « truc » pouvait-il bien consister ? Il se renversa en arrière, contre le fond de la chaise. Brusquement, une draperie le frôla et s'abattit sur sa tête.

Ce fut foudroyant. Il sentit qu'une main le serrait à la gorge, tandis qu'une autre l'immobilisait par une torsion du poignet.

Presque aussitôt, il ressentit cette impression particulière de vertige et d'angoisse que produit la descente d'un ascenseur qui s'enfonce brusquement.

La chute n'eut qu'une durée inappréciable. Elle s'arrêta aussitôt et Jean se sentit attiré en avant. Son corps céda avant que sa volonté eût pu intervenir. Il fit trois pas et retrouva à la fois le souffle et la faculté de penser, parce que la pression sur sa pomme d'Adam cessa, en même temps que sa tête était dégagée de l'étoffe qui l'aveuglait.

Stupéfait, il se vit entouré de trois Japonais, dont deux emprisonnèrent ses bras, paralysant tout mouvement, tandis

que le troisième lui appliquait brusquement son pouce sous le menton et pressait fortement sa mâchoire supérieure avec ses autres doigts allongés.

— Pas crier ! murmura-t-il d'un air sévère.

Recommandation bien inutile, car Jean se sentait incapable d'ouvrir la bouche.

Comme un éclair, il vit encore un appareil bizarre, fait du siège qu'il venait de quitter, remonter vers un trou percé dans le plafond, y disparaître et l'obturer. Alors, l'explication la plus naturelle de l'aventure se présenta à l'esprit du jeune homme.

« C'est le « truc » ! se dit-il. Ce qu'ils vont être épatés là-haut ! »

Néanmoins, il était choqué de la façon brutale dont on s'était assuré son concours. On aurait pu opérer plus doucement. Et puis, pourquoi ne le lâchait-on pas ?

Celui qui serrait les mâchoires de Jean relâcha un peu l'étreinte de ses doigts.

— Ne craignez rien, murmura le jeune homme. Je ne veux pas faire rater votre tour.

Alors ses gardiens sourirent, le lâchèrent, en lui faisant signe de garder le silence.

— Escamotage ? demanda-t-il doucement.

Ils approuvèrent de la tête.

— Mais maintenant qu'allez-vous faire ?

Nouveaux sourires. Un des jaunes prit sur une chaise une robe étrange, évidemment un kimono national, et fit mine d'en vêtir Jean.

— C'est une véritable camisole de force, grommela le jeune homme. Quelle utilité cela peut-il avoir pour votre farce ?

Sans lui répondre, l'un des jaunes prit un masque, imitant fort bien un visage japonais ; un autre présenta une perruque noire, qui complétait le masque.

— Bon ! dit Jean. Je vois bien que vous voulez me déguiser. Mais pourquoi ?

Il se laissa docilement appliquer le masque et la perruque. Après quoi, ses habilleurs l'entraînèrent vers le soupirail qui était ouvert et sous lequel se trouvait une chaise.

— Nous allons filer par là ? demanda le fiancé de Suzanna. Vous voulez m'escamoter tout à fait ? C'est fort bien. Sans doute, vous comptez me faire rentrer par la grande porte et opérer sous ce costume une apparition sensationnelle ? Soit encore ! Mais n'oubliez pas qu'on me marie dans une heure et que ma présence est indispensable.

Les figures jaunes grimacèrent en signe d'assentiment et Jean fut hissé par le soupirail. À son grand étonnement, des mains japonaises se trouvèrent là pour le recevoir et l'installer, prestement, dans un pousse-pousse qui passait à propos le long du trottoir, conduit par un coureur nonchalant. Du coup, Jean d'Entrevaux trouva qu'on abusait de sa complaisance.

— Ah ! non ! protesta-t-il. Pas de promenade ! Cela nous entraînerait trop loin. Je vous ai dit que je ne voulais pas ris-

quer d'être en retard. Descendez-moi… entendez-vous, tas de magots ? Descendez-moi tout de suite, ou j'appelle et je divulgue votre truc.

Déférent, un des Japonais sortis du sous-sol s'approcha de lui comme pour satisfaire son désir.

Mais son intervention se borna à appuyer un doigt sur un des côtés du masque. Jean entendit le déclic d'un ressort et sentit subitement sa mâchoire prise comme dans un étau, tandis que son nez était atrocement pincé. Le masque se révélait articulé à la façon d'un piège et enserrait sa face, au point de lui rendre impossible l'émission du moindre son. Et comme le kimono qu'on lui avait fait revêtir l'immobilisait complètement, il n'était plus qu'un mannequin inerte, à la merci de ses persécuteurs.

Un de ceux-ci fit un geste et le coureur partit au galop, entraînant le pousse-pousse et suivi par d'autres, dans lesquels avaient pris place les quatre Japonais du sous-sol. La colère fut d'abord le seul sentiment qui s'empara du jeune homme.

Les pousse-pousse avaient parcouru plusieurs rues de Tokio, sans nullement intriguer les passants. Car rien ne trahissait le supplice infligé à la patience du jeune homme. Grâce à son masque et à son déguisement, il devait paraître, comme ses compagnons, un vieux Japonais entiché des coutumes anciennes.

Les pousse-pousse s'arrêtèrent devant la gare. Les quatre Japonais descendirent immédiatement de leur véhicule et, affectant d'entourer leur prisonnier des soins qu'on a pour un malade, le firent conduire sur le quai. Là, on le souleva avec d'apparentes précautions et on le déposa sur une

des banquettes d'un compartiment de première classe, dans lequel montèrent également les quatre Japonais. Après quelques minutes d'attente, la locomotive siffla et le train s'ébranla.

Assis en face de Jean, ses gardiens souriaient bizarrement et leurs petits yeux pétillaient d'une joie malicieuse. Le jeune homme s'alarma enfin. Il comprenait la puérilité des suppositions qu'il avait faites et la gravité d'une aventure que rien ne pouvait plus expliquer.

On l'enlevait : cela ne faisait aucun doute.

Mais pourquoi l'enlevait-on ?

Comme le train roulait toujours et que la nuit venait, il finit par s'endormir.

Son réveil fut désagréable.

C'était le matin et le train venait de s'arrêter.

Jean se retrouva entre les quatre Japonais aux rictus grimaçants. Il les considéra avec colère et, de nouveau, l'impuissance où il était de comprendre l'énerva et le désespéra. Ses ravisseurs le firent descendre du wagon et, l'ayant placé entre eux, l'entraînèrent hors de la gare.

Ainsi encadré, Jean ne put voir le nom de la ville où on l'amenait. D'ailleurs, du Japon, il connaissait tout juste Tokio et Yokohama. En dehors de cela, quelques noms de villes et d'îles, qu'il situait au petit bonheur, constituaient tout son bagage de connaissances géographiques. Ce qu'il put apercevoir, hors de la gare, n'éclaira point sa perplexité. Aux yeux d'un Européen fraîchement débarqué, toutes les villes japonaises se ressemblent.

Était-il à cinquante lieues de Tokio, ou à deux cents ? Son ignorance du réseau ferré de l'île Nippon l'empêcha de risquer à ce sujet la moindre hypothèse.

Il n'eut d'ailleurs pas le loisir de beaucoup observer. Une automobile attendait, dans laquelle ses persécuteurs le poussèrent. Il lui fallut de nouveau demeurer assis entre eux et aussi immobile qu'un mannequin.

Il songea à l'inquiétude qui, à cette heure, devait dévorer la famille de Glandèves. On ne pouvait plus douter qu'il n'eût été enlevé. S'était-on expliqué sa disparition ? Sûrement, la police avait été mise en branle. Saurait-elle retrouver ses traces ? Quelles chances avait-il d'être délivré ?

Ces réflexions l'amenèrent à se maudire lui-même.

Quel niais il avait été !

Il leur avait facilité la besogne en se prêtant à leurs combinaisons.

Regrets et dépit superflus ! Il était pris et bien pris. Il n'y avait plus qu'à se résigner, sans gaspiller sa force en révoltes inutiles, et à s'en remettre au hasard.

Résolu à ruser si besoin était, il se sentit plus calme. Aussi longtemps qu'on lui laisserait la vie, il pourrait conserver un espoir. Un homme énergique ne doit jamais se considérer comme perdu alors qu'il respire et que ses forces demeurent entières.

Le trajet que parcourut l'auto fut court.

Elle s'arrêta devant une maison isolée et Jean fut porté à l'intérieur, dans une salle meublée à l'européenne. Sur une table, un repas servi.

Cette vue lui rappela que son estomac commençait à protester contre un jeûne trop prolongé.

Mais comment manger, avec ce masque et l'entrave de cette robe ? Un des Japonais prit la parole.

— Si vous avez faim, il faut promettre de vous tenir tranquille. Nous vous débarrasserons du kimono et du masque.

Il appuya sur le ressort et Jean d'Entrevaux put parler. Le jeune homme hésita un peu avant de répondre. Traiter avec ses geôliers lui répugnait.

D'autre part, sa loyauté se refusait à un mensonge. Or, il ne voulait point renoncer à profiter d'une chance de fuite.

— Je veux bien promettre, dit-il, mais seulement pour la durée du repas. Ensuite je me laisserai remettre le kimono et le masque et je reprendrai la liberté d'agir comme bon me semblera.

— Ou comme vous pourrez, rectifia le Japonais. Soit ! Mais vous me donnez votre parole française ?

— Je donne ma parole française, acquiesça Jean, qui ne put s'empêcher de sourire.

Cette preuve, que fournissait le jaune de sa remarquable connaissance de la mentalité française, le flattait autant qu'un hommage.

On le délivra aussitôt de ses entraves et il put dévorer à l'aise le menu qu'on lui servit.

En même temps, mettant à profit la latitude qu'il avait d'utiliser sa langue, il questionna :

— Où suis-je ?

— À Foukousima[1].

Ce nom ne disait rien au jeune homme. Il n'avait jamais entendu parler de la province d'Ivasiro, au nord de laquelle se trouve cette ville.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-il encore, beaucoup plus par acquit de conscience que dans l'espoir d'être renseigné par un nom tout aussi inconnu.

— Vers le maître, répondit le Japonais.

— Le maître ?… Qui est le maître ?

— Vous le verrez. C'est à lui seul qu'il appartient de se nommer.

« C'est probablement un chef de bande, pensa Jean, à moins qu'il ne s'agisse du président de leur république, auquel cas mon affaire ne serait guère meilleure. »

Et il ajouta :

— Que me veut-il ?

— Il vous le dira.

— Vous savez que je suis diplomate français et que cette plaisanterie pourra coûter cher à votre pays ?

Les Japonais ricanèrent :

---

[1] Fukushima *(Note du relecteur – ELG.)*

— Nous le savons ; mais ce qu'on désire vous faire voir intéresse tout particulièrement un diplomate.

« Allons ! songea le jeune homme, en se remettant à manger. Il paraît qu'il y a de la diplomatie dans mon cas. Quel pays absurde ! N'aurait-on pas pu attendre que je sois marié ? »

Son repas achevé, il se laissa stoïquement remettre le kimono et le masque, dont toutefois ses geôliers s'abstinrent de faire jouer le mécanisme barbare.

Vers cinq heures, après avoir exigé de lui une nouvelle promesse de soumission, on le délivra de nouveau de ses entraves et on lui servit un second repas.

Puis, l'ayant rééquipé, on le réinstalla dans l'automobile qui le ramena à la gare, où il fut de nouveau hissé dans un wagon.

— Train spécial ! ricana un des gardiens. Vous pourrez dormir. Nous n'arriverons que demain matin.

— Où cela ?

— À Avomori.

Jean d'Entrevaux n'insista pas et feignit d'être suffisamment renseigné. Il lui déplaisait de s'avouer aussi piètre géographe.

Le lendemain, à la descente du wagon, il fut conduit dans une maisonnette et restauré comme la veille.

Il fut alors embarqué sur un navire de guerre, ce qui le confirma dans son idée qu'il était bel et bien prisonnier d'État.

La traversée, d'ailleurs, n'augmenta ni ne diminua la liberté très relative dont il jouissait, et il fut traité à peu près comme les jours précédents, à cette différence près.

Mais il n'en abusa pas, préférant demeurer sur le pont, pour tâcher de deviner vers quel littoral on le conduisait. Une côte apparut enfin à l'horizon, puis un port, dans lequel le navire jeta l'ancre.

— L'île Yeso ! annonça un des Japonais, non sans quelque solennité.

Jean tressaillit. Il allait donc mettre le pied sur ce sol mystérieux, que nul Européen n'avait foulé depuis près de trente ans !

Était-ce donc là le but de son enlèvement ?

Il se promit d'ouvrir les yeux.

À peine débarqué, il fut déçu. Rien ne semblait justifier le mystère. Il tombait en plein pays d'usines, sous un ciel enfumé que menaçaient d'innombrables cheminées.

« Cela ressemble au Creusot ! se dit-il, désappointé. Ou encore aux centres miniers du nord de la France ! »

Précisément, on le conduisit vers un groupe de bâtiments qui rappelaient les constructions entourant les puits de descente dans les mines.

Et c'en était bien un, au bord duquel il fut amené ; sa seule particularité remarquable était le grandiose de ses dimensions, ainsi que la puissance de l'éclairage électrique qui l'illuminait.

Une demi-douzaine d'ascenseurs fonctionnaient sans trêve, montant ou descendant, apparaissant ou disparaissant dans les profondeurs.

Jean d'Entrevaux fut poussé dans l'un d'eux.

— Ce que vous allez voir, expliqua un de ses gardiens en souriant, aucun homme de votre race ne l'a encore contemplé. Ouvrez vos yeux ! Le pays qui a entrepris une pareille œuvre peut à bon droit revendiquer la première place dans le monde ! Ce sera certainement votre avis.

CHAPITRE X

L'EMPIRE DES TAUPES

L'ascenseur, qui fonctionnait électriquement, s'enfonça dans le puits avec une vitesse vertigineuse. Jean s'en rendit compte parce qu'il ressentit cette impression désagréable qui, en pareil cas, prend aux entrailles.

Cette descente folle dura environ vingt minutes.

À la sortie de l'ascenseur, le jeune diplomate se trouva sur une sorte de place haut voûtée, que l'électricité éclairait avec autant de puissance que le plein jour. Elle était occupée militairement et un grand nombre de soldats en armes gardait les abords de l'ascenseur, ainsi que l'entrée d'un souterrain colossal qui y aboutissait. Un tumulte assourdissant emplissait ce lieu : sifflets de locomotives, bruits de moteurs, halètements de pistons, chocs de marteaux, mêlés à mille clameurs diverses.

Jean d'Entrevaux ne put retenir un cri de stupeur.

De véritables trains – trains de voyageurs et wagons pour le transport des matériaux – débouchaient du souterrain et s'arrêtaient au milieu de la place, aménagée comme une gare. La plupart des plateaux de ces trains étaient chargés de montagnes de terre, ou d'un amoncellement de quartiers de roc.

Des grues gigantesques aidaient aussitôt à les déverser dans d'énormes bennes, dont un chapelet ininterrompu mon-

tait ou descendait sans cesse le long des parois d'un second puits faisant face à celui qui servait pour la descente des hommes.

Toute la mécanique moderne semblait avoir été mise en œuvre pour faire fonctionner ce chantier souterrain. Une véritable fourmilière humaine y donnait le spectacle d'une activité fébrile.

C'était la cohue affairée des ports et des grandes gares. Mais cela ressemblait aussi à un bagne peuplé d'esclaves, travaillant sous le fouet de la chiourme. Car les centaines de Chinois qui peinaient autour des ascenseurs et des bennes avaient cet air craintif et désespéré des opprimés, réduits à force de coups à une aveugle soumission. Il n'y avait, en effet, dans ces souterrains, que des Asiatiques. Mais les Japonais, tous armés, y jouaient uniquement le rôle de gardiens, tandis que les malheureux ouvriers appartenaient aux différentes races peuplant l'Asie.

Un des Japonais qui avaient amené Jean d'Entrevaux lui frappa sur l'épaule.

— Vous êtes étonné ? demanda-t-il ironiquement.

— Émerveillé ! avoua le jeune homme. Je ne sais encore à quoi tend ce colossal effort ; mais je demeure confondu devant le formidable outillage qu'ont dû nécessiter le forage de ces puits et le percement de cette galerie.

— Ce n'est rien ! répliqua le jaune. À peine la porte d'un monde que je vais vous faire visiter.

Aidé de ses compagnons, il débarrassa le jeune Français de son masque et du kimono.

— D'ici, sourit-il, on ne peut s'enfuir. Reprenez donc la liberté de vos mouvements. Vous plaît-il de me suivre de plein gré ? Je suffirai à vous guider. Vous pouvez constater que ce lieu n'est pas précisément désert et que le renfort ne me manquerait pas, s'il vous prenait fantaisie de faire le méchant.

Il parlait avec un léger accent railleur que Jean dédaigna de relever. Captivé par le spectacle inattendu, le jeune Français ne songeait pas à discuter le choix de ce guide qui s'imposait.

C'était un petit homme vif, au regard rusé, habillé à l'européenne, et paraissant fort instruit. D'un cicérone on ne pouvait exiger d'autres qualités et peu importait qu'il fût ou non sympathique.

— Nous allons prendre le train, annonça-t-il en se dirigeant vers un wagon découvert mais muni de banquettes, attelé derrière une longue file de plateaux prêts à repartir à vide.

— Prendre le train ! s'exclama Jean d'Entrevaux, en grimpant sur l'invitation de son compagnon. Prendre le train à plusieurs centaines de mètres sous terre !

— Oh ! fit le Japonais, la profondeur, en cet endroit, est insignifiante par rapport à celle que nous atteindrons. Je vous amènerai à six mille mètres au-dessous du niveau du sol japonais.

— À six mille mètres ! se récria le jeune homme, impressionné. Peut-on vivre à de semblables profondeurs ?

— Il faut croire, répondit railleusement son guide. Ah ! dame ! il fait un peu chaud ! Mais nous prenons quelques précautions hygiéniques ; regardez.

Le train s'était ébranlé et avait pénétré dans le souterrain, boyau colossal dont la voûte avait certainement plus de trente mètres de haut. Jean remarqua que d'énormes tuyaux de fonte, retenus par des attaches de fer, couraient le long des parois ; leur diamètre atteignait la taille d'un homme ordinaire.

— Ces tuyaux, expliqua le Japonais, conduisent vers notre usine d'aération d'énormes masses d'air comprimé. Nous avons de puissants ventilateurs et un vaste système de canalisation nous permet de refouler jusqu'aux parties les plus profondes et les plus éloignées de notre empire souterrain des renforts d'air respirable. Nous refroidissons, par le même procédé, les galeries dans lesquelles la chaleur est trop élevée. Tenez, nous arrivons au groupement central des usines.

Le train pénétrait, en effet, dans un vaste rond-point, encombré de constructions. Là encore, c'était un concert de trépidations, de grondements et de sifflets. L'intensité de l'éclairage égalait celle que Jean n'avait cessé d'admirer depuis son entrée dans la mine. Il voyait rassemblées là toutes les ressources de la mécanique. De puissants accumulateurs s'apercevaient sous des hangars. Dans l'air, c'était un enchevêtrement de fils, de câbles et de courroies, filant à toute vitesse. Des réservoirs colossaux, analogues pour la forme à ceux des usines à gaz mais cubant infiniment davantage, occupaient le centre du rond-point.

Cinq galeries en étoile partaient de ce carrefour.

Chacune, comme celle que venait de traverser Jean, était munie de deux voies ferrées. Un système complexe d'aiguillage permettait de lancer vers la place des ascenseurs les trains qui en sortaient.

Jean s'étonna de ne point voir au-dessus des usines les habituelles cheminées.

— Nous n'usons guère que de la houille blanche, répondit le guide. Vous pourrez voir que tout fonctionne à l'électricité.

— Vous avez donc trouvé des chutes d'eau ? questionna le jeune homme.

Le Japonais sourit.

— Nous en avons créé ; et d'intarissables… ou presque. Je vous montrerai cela. Quant aux fumées des rares foyers indispensables, nous ne pouvions songer à les laisser se répandre librement dans l'atmosphère de nos souterrains. L'air y est déjà suffisamment vicié. Nous les canalisons donc dans des tuyaux, branchés sur les retours d'air. Et tout cela est refoulé vers une cheminée spéciale, qui leur permet de s'échapper à l'air libre. Notre train repart ; voulez-vous le reprendre ? Visiter en détail cette cité des machines ne vous intéresserait guère. Il vaut mieux que la locomotive nous emporte dans la direction d'un de nos grands chantiers. Là, je pourrai enfin vous expliquer quel but nous poursuivons.

Ils reprirent leurs places et, de nouveau, des kilomètres de galeries défilèrent interminablement devant les yeux de Jean. À chaque instant, leur train croisait d'autres trains qui remontaient, chargés de déblais. Et le jeune homme songea aux monstrueuses masses de débris qu'il avait fallu sortir des entrailles du sol, fouillé par ces étranges taupes.

— Et tout cela s'en va là-haut ? demanda-t-il, en montrant la voûte et les kilomètres d'écorce terrestre qui les séparaient de la surface.

— Tout est remonté et jeté dans l'océan, répondit le guide. Depuis que nous travaillons, de cette mine et des autres, les débris ainsi extraits ont fait reculer les flots. La superficie de Yeso a doublé.

À ce moment ils croisèrent d'autres wagons, qui n'étaient pas chargés de terre mais de colis lugubres, alignés les uns sur les autres.

Jean d'Entrevaux distingua des faces jaunes et livides, des traits tirés, des membres rigides, des corps roidis, recouverts de blouses terreuses.

— Des cadavres ! annonça froidement le Japonais. On meurt beaucoup, sous la terre. Vous devinez qu'en dépit de nos précautions le séjour n'y est pas très sain. Parmi les ouvriers de nos chantiers extrêmes, notamment, la mortalité est effroyable. Ce n'est pas qu'à coups de millions que nous avons pu réaliser notre œuvre. Comme Moloch, elle a exigé des vies humaines, beaucoup de vies humaines !

— Des milliers sont morts ainsi ? demanda Jean, qui frissonna.

— Dites des millions. Il y a trente ans que l'hécatombe dure. Et, surtout pendant les premiers travaux, un homme ne faisait pas long feu. Chaque jour, le moindre chantier en dévorait plusieurs centaines. Et je ne tiens pas compte de ceux qui périrent victimes des éboulements et autres accidents inévitables. Ne vous êtes-vous jamais demandé où étaient passées ces multitudes qui, jadis pullulaient dans les campagnes chinoises ou sur les rives du Gange ? Voilà la cause

de ce dépeuplement. Nous avions besoin d'ouvriers : nous les avons utilisés. Saluez, Français ! C'est le péril jaune qui passe et il est défunt !

Jean, hébété, regardait fuir le train funèbre…

Et, soudain, il songea aux milliards évanouis, aux masses humaines disparues. Nul n'avait deviné quel gouffre engloutissait ces trésors et ces vies. Lui, était le premier à l'apprendre.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?… balbutia-t-il.

— Vous le saurez. Quel peuple aura plus fait que le Japon pour le bien-être universel ? On était trop, là-haut ; nous avons fait de la place.

Il sourit bizarrement.

— Et nous en ferons davantage ! conclut-il.

— Tous ces cadavres ! Tant de cadavres ! murmura Jean, écœuré. Qu'en avez-vous fait ? N'était-ce pas un danger ?

— On les brûle ! répondit brutalement le Japonais. Vous êtes passé, tout à l'heure, devant le four crématoire. Il est électrique, naturellement, et ses dimensions permettent de « consommer » plusieurs milliers de corps par vingt-quatre heures. Il fonctionne jour et nuit.

— Horrible ! soupira le jeune homme.

— Cœur sensible ! Quelle est l'œuvre qui n'a pas sacrifié d'existences ? Le nombre ne multiplie pas la cruauté du fait. Le crime, si crime il y a, existe totalement pour chaque être qui disparaît. Dès lors qu'on consent à en condamner un, il

n'est pas plus barbare d'en supprimer des millions. La nature fait constamment de la vie avec la mort. Nous l'imitons.

Jean garda le silence. Le cynisme de ces révélations l'emplissait d'horreur et d'épouvante, non moins que la vue du lugubre convoi. Et même la disparition de ce dernier ne le libéra pas du cauchemar.

Les heures fuyaient, comme la double ligne d'acier des rails derrière le train. Le Japonais abandonnait son compagnon à sa mélancolique méditation. Le silence, maintenant, emplissait l'interminable souterrain, interrompu seulement de temps à autre par la rafale des trains croisés.

Soudain, de vagues rumeurs s'entendirent, venant de l'horizon minuscule, vers lequel courait le convoi ; elles augmentèrent peu à peu et devinrent ce bruit inanalysable et complexe qui est comme la respiration des agglomérations. Des constructions apparurent, échelonnées le long des voies ; puis le souterrain s'élargit et le nombre des constructions augmenta ; elles se groupaient par pâtés, formant entre elles des rues, le long desquelles passait le train.

— Une ville ! Une ville souterraine ! s'exclama Jean, repris par l'émerveillement.

Le train s'arrêta sur une place et le guide fit descendre le jeune Français.

— Nous nous restaurerons et nous coucherons ici, dit-il. Là-haut, il fait nuit, bien que vous ne vous en aperceviez pas. Et notre voyage durera quelques jours encore.

Ils avancèrent par les rues étranges. Privé de cette brise factice que créait la rapidité de leur course, Jean respirait avec peine. Le Japonais le remarqua.

— Vous vous sentirez plus à l'aise à l'intérieur de notre hôtel, promit-il. Les hauts fonctionnaires (il en faut, pour diriger ces multitudes !) ont des demeures fort confortables, abondamment pourvues d'oxygène et à l'intérieur desquelles la température est maintenue à un chiffre de degrés raisonnable. L'une d'elles va nous hospitaliser.

Celle dans laquelle ils pénétrèrent, et où Jean trouva en effet tous les agréments annoncés, lui parut un séjour de délices, après la géhenne des souterrains. Un court repos le remit d'aplomb et, sa curiosité réveillée, il voulut visiter la ville.

À peine dehors, il fut frappé par la mine cadavéreuse et l'aspect squelettique des malheureux qu'il croisait. Seuls, les soldats japonais conservaient un air de force et de santé. Les autres, minés par les souffrances et les mauvais traitements, dépérissaient et faisaient pitié.

— On dirait des damnés ! murmura involontairement le jeune diplomate.

— Ce ne sont que des condamnés, riposta son guide en souriant. De tous ces hommes, un nombre infime, à peine, reverra la lumière du jour. Les autres trouveront ici le trépas, d'une manière ou d'une autre. La nécessité de garder nos travaux secrets nous a obligés à une inflexible règle.

— Et ils ne se révoltent pas ?

Avant que le Japonais eût pu répondre, un tumulte éclata à l'extrémité de la rue. Jean vit soudain accourir une horde vociférante, à laquelle les soldats japonais opposèrent en un clin d'œil une infranchissable barrière. On entendit un commandement, des fusils s'abaissèrent et des feux de salve crépitèrent. Fauchés par les balles, les premiers rangs des

révoltés s'abattirent et la foule recula. Alors, les Japonais se précipitèrent sur elle à coups de crosse et s'emparèrent d'un certain nombre de fuyards.

— L'événement s'est chargé de ma réponse, dit le guide en ricanant. Cela arrive quelquefois et se termine toujours ainsi. On va maintenant torturer les prisonniers et cela procurera au reste quelques semaines de sagesse.

— Ne sont-ils pas assez punis par leur esclavage dans cet abominable souterrain ? murmura Jean, frémissant d'indignation. Rentrons ; j'en ai déjà trop vu.

Après une nuit de repos, le voyage reprit, rapidement monotone. L'interminable souterrain oppressait le jeune homme et la traversée des villes infernales le révoltait.

Il lui fallait faire appel à toute sa force de volonté pour ne pas hurler d'épouvante, au fond de ce tombeau, ou ne pas s'enfuir au hasard, le long de l'interminable galerie, en appelant l'air et le soleil.

Le huitième jour, enfin, le train s'arrêta au bord d'un gouffre, qui semblait s'enfoncer à perte de vue dans les entrailles de la terre. Au-dessus, la voûte s'entaillait d'une sorte de dôme quadrangulaire, une formidable cage, de près d'un kilomètre de côté et d'une hauteur de plus de cent mètres.

Les parois de cette carrière aérienne, percées d'une infinité de logettes et d'amorces de galeries, se hérissaient de gigantesques échafaudages, sur lesquels travaillaient des milliers d'hommes ; et des machines perforatrices, installées sur des ponts de planches, suspendus au-dessus du gouffre, attaquaient inlassablement son plafond. Le guide montra le gouffre.

— Cet abîme, dit-il, vous conduirait jusqu'au feu central, si vous aviez le courage d'en tenter l'exploration. C'est une des nombreuses fissures qu'a laissées, dans l'épaisseur de notre globe, le refroidissement de la masse ignée. Celle-ci est de taille, comme vous pouvez en juger. Des milliers d'êtres humains s'y sont risqués et plus des neuf dixièmes de ces hardis sondeurs y ont trouvé la mort. Mais les survivants ont rapporté de précieuses indications, précieuses surtout pour l'orientation de notre œuvre.

— Qui est ? demanda Jean d'Entrevaux.

— Qui est un secret, le secret du Japon. Mais, pour vous, il peut sans inconvénient cesser d'en être un. Apprenez donc quel but poursuivent ces hommes, que vous voyez creuser, dans le roc de cette voûte, de gigantesques fourneaux de mine. Remarquez, auparavant, que cette formidable entaille, cette calotte de près d'un kilomètre carré, coïncide avec ce gouffre qui, vraisemblablement, atteint le centre de la terre. Et sachez aussi que nous nous trouvons en ce moment à moins de cinq cents mètres sous la fosse de Tuscarora, profonde, comme vous le savez, de plus de six mille mètres. Ne devinez-vous pas, maintenant, ce que font ces hommes ?

Jean fixa sur son interlocuteur des yeux hallucinés d'épouvante. L'étrange guide sourit.

— Eh bien ! dit-il froidement, ils sont en train de préparer la brèche par laquelle le Pacifique se videra dans les entrailles de la terre. *Ils veulent mettre l'océan à sec !*

CHAPITRE XI

LE SECRET DU JAPON

Vider l'océan !

D'abord, Jean était resté pétrifié.

Il ferma les yeux, comme pris de vertige devant le gouffre ouvert sous ses pas. Mais, dès que le voile de ses paupières se fut interposé entre lui et le chantier colossal, il cessa de subir l'influence du spectacle.

L'énormité de l'entreprise était telle qu'elle lui parut insensée. Il n'y vit plus que le rêve d'un cerveau malade et un scepticisme soudain le rasséréna.

— Impossible ! railla-t-il, en rouvrant les yeux.

Et il sourit. Crever cette voûte épaisse qu'il apercevait au-dessus de sa tête et contre laquelle les destructeurs semblaient de microscopiques insectes, peut-être, à la rigueur, y réussiraient-ils. Une brèche de quelques mètres carrés s'y ouvrirait peut-être. Les explosifs pourraient faire cela.

Même, Jean admettait que la ruée des eaux l'agrandît. En mettant les choses au pis, quelques millions de mètres cubes se précipiteraient dans le gouffre, qui serait vite comblé. Il n'en pouvait aller autrement. Et que serait-ce, auprès des milliards de mètres cubes que contient la cuvette océanique ? Le Pacifique ne se ressentirait même pas de cette saignée.

Le petit Japonais l'observait et souriait aussi.

— Vous êtes incrédule ? dit-il. Venez un peu voir l'homme qui a conçu cela. Il vous fournira des chiffres, lui, et peut-être vous fera-t-il comprendre que rien n'est impossible au génie humain.

Au bout de la double chaîne d'une grue géante, une benne vide se balançait au-dessus d'un wagon de déblai. Le Japonais fit signe aux manœuvres de l'immobiliser.

— Nous allons prendre place là dedans proposa-t-il. C'est un ascenseur peu confortable, mais assez pratique, qui nous enlèvera jusqu'aux échafaudages du chantier.

Ils s'assirent au fond de la benne, qui s'éleva dans les airs, tandis que chaînes et poulies grinçaient au-dessus de leurs têtes. Sous eux, le gouffre béant ouvrait mieux sa gueule terrifiante, et Jean, frappé de nouveau par les titaniques dimensions du chantier, eut l'impression d'être seulement une chose frêle aux mains de forces inconnues, qu'il était téméraire à lui de prétendre apprécier. Alors, le doute terrible s'empara de son esprit et il trembla.

Cependant, comme un long bras métallique, la grue promenait la benne dans l'espace ; elle l'approcha d'un des échafaudages courant le long des parois de la carrière. Des ouvriers la saisirent et la maintinrent, tandis que Jean et son guide en sortaient.

Ils avancèrent prudemment sur la plate-forme de planches, évitant de regarder du côté de l'effroyable vide.

À quelque distance, creusée dans le roc, s'ouvrait une logette assez spacieuse. Éclairés par des ampoules électriques, des hommes consultaient des épures étalées sur des

tables. Entre elles, au milieu d'un groupe de Japonais déférents, un grand homme sec, vêtu d'un costume de sport, gesticulait. Il portait en bandoulière un revolver dans son étui et présentait le plus pur type yankee. Son menton s'allongeait d'une rude barbiche en pointe et, dans son visage maigre et rasé, aux pommettes saillantes, deux yeux fiévreux ne cessaient de fulgurer.

— Voici l'un des bureaux de nos contremaîtres et précisément le directeur technique de notre entreprise s'y trouve, en train de donner des ordres, annonça le guide.

— Est-ce celui que vous appelez le maître ? demanda Jean.

Le Japonais sourit d'un air moqueur.

— Non. Mais prenez patience ; le maître ne tardera pas à se révéler à vous. Quant à cet Américain, le seul blanc qui se trouve ici à part vous, c'est le promoteur de notre œuvre, un génie découvert par hasard et que le Japon, comme vous voyez, a su utiliser.

Il s'avança vers le Yankee.

— Une visite, master Big ! annonça-t-il. Ce jeune Français dont je vous avais parlé.

Et, se tournant vers Jean, il présenta :

— Mr. Big, notre ingénieur, qui depuis trente ans s'est dévoué à son œuvre et n'a pas revu le soleil.

— L'électricité me suffit, répondit le bizarre personnage. Enchanté, monsieur… C'est une formule, vous savez, et il ne faudrait pas trop la prendre au pied de la lettre. Si le cœur vous en dit, échangeons une poignée de main.

— Ravi de vous connaître, prononça Jean avec politesse.

— Ainsi, vous voilà dans le guêpier, monsieur ? La jeunesse est imprudente.

Le Japonais grimaça un sourire.

— Mr. Big aime à plaisanter, intervint-il. M. d'Entrevaux ne regrette certainement pas d'avoir vu ce qu'il a vu. Il trouve notre monde réellement curieux.

— Et je l'admirerai encore plus sincèrement lorsque je serai dehors, riposta le jeune diplomate.

— Ah ! voilà ! ricana le Yankee. Comme vous le dites, le principal serait de sortir d'ici. Au fond, c'est une illusion. Vous ne pourriez être mieux nulle part.

— N'est-ce pas ? s'écria le Japonais. Mr. Big est un fanatique de cet empire qu'il a créé. Et M. d'Entrevaux est incrédule, master Big. Il nie que vous puissiez épuiser l'océan.

L'ingénieur sourit.

— À première vue, répliqua-t-il, cela semble une rude tâche. Mais, en l'examinant, ce n'est pas la mer à boire !

Il rit à gorge déployée de sa plaisanterie ; puis, subitement redevint calme.

— Raisonnons, reprit-il froidement. Voici des chiffres. Approximativement, j'évalue la surface totale du fond des océans à trois cent soixante-quinze millions de kilomètres carrés. En prenant comme moyenne une profondeur de quatre mille mètres, ce serait donc une masse de quinze cents milliards de mètres cubes à loger à l'intérieur du globe.

— Mais la terre n’est pas creuse ! s’exclama Jean, déjà ahuri par cet énoncé de chiffres fantastiques.

— Du calme ! recommanda Mr. Big. Théoriquement, elle ne l’est pas. C’est un noyau de terre et de roche, enfermant une pilule incandescente. Mais l’épaisseur du noyau ne cesse d’augmenter, tandis que la masse ignée diminue en se refroidissant. C’est précisément avec les contractions dues au refroidissement qu’il faut compter. Les matières refroidies occupent nécessairement moins de place que les matières en fusion. On peut donc conclure logiquement qu’il existe, dans les entrailles de la terre, un certain nombre de poches et de fissures, dont quelques-unes atteignent probablement – disons même certainement, puisque l’existence des volcans en est la preuve – la marmite centrale.

— Vous en avez vu une, interrompit le Japonais.

— Ces poches et ces fissures, continua Mr. Big, constituent déjà d’assez jolis logements disponibles pour une masse liquide dont le volume, par rapport à celui du globe terrestre, équivaut à peu près à celui de la pelure par rapport à la mandarine. Or, il ne serait pas nécessaire d’enlever un grand nombre de quartiers d’une mandarine pour y loger sa peau, aussi comprimée que l’est la masse des eaux de mer.

— Encore, faudrait-il que toutes les fissures communiquent, objecta Jean.

— D’accord ! Et réellement ce serait un travail que d’aller toutes les chercher pour les mettre en communication avec le fond des mers. Heureusement, nous n’avons pas besoin de cela. Supposons qu’un excédant d’eau salée ne puisse trouver place dans les chambres dont nous dispose-

rons ; il suffira d'y adjoindre une bonne petite fissure rejoignant le fourneau central.

— Mais l'eau qui s'y engagera ?

— N'y parviendra que sous forme de vapeur.

— Mais cette vapeur ?

— Cela regarde les volcans, répondit Mr. Big en ricanant.

Et ses yeux lancèrent un bizarre éclair.

— Ah ! dame ! reprit-il, cette perspective leur promet une jolie période d'activité. Mais ils doivent y être habitués. Les éruptions n'ont probablement pas d'autre cause que des infiltrations d'eau de mer. Celle-là sera de taille et voilà tout.

Les yeux étincelants de l'ingénieur semblaient fasciner le Japonais, qui riait, plein de confiance.

Pourtant, Jean d'Entrevaux croyait bien discerner dans ces yeux étranges une sorte de menace.

— Revenons à notre problème, poursuivit Mr. Big. En somme, pour le résoudre théoriquement, il suffirait d'ouvrir un puits dans le sol sous-marin. Pratiquement, à cause des profondeurs différentes, il en faudrait un sous chaque fosse. Cela aurait nécessité bien des chantiers ; nous y avons renoncé. Nous n'assécherons pas tous les océans ; nous nous contenterons d'en épuiser les deux tiers environ. Reste à escamoter un million de trillions de mètres cubes : un simple jeu ! Nous avons foré dans le sous-sol de l'île de Yeso quatorze puits de descente, comme celui que vous avez vu. Ces quatorze puits ont permis de creuser chacun cinq galeries, aboutissant à des chantiers analogues à celui-ci. Mes calculs

sont solides et nous avançons avec une précision mathématique. Le jour où le travail sera suffisamment avancé partout, je presserai divers boutons et j'ouvrirai dans le sous-sol du Pacifique soixante-dix trappes, par lesquelles il s'engouffrera, bientôt suivi par la majeure partie des eaux de ses congénères. Ce chantier-ci, dans lequel j'ai établi mon quartier général, est l'un des plus profonds, puisqu'il mine la fosse de Tuscarora, à un endroit où les abysses atteignent plus de cinq mille cinq cents mètres de fond. Évidemment, la fosse entière ne sera pas asséchée, puisqu'elle descend jusqu'à huit mille mètres ; mais cela nous fera un petit lac de réserve. Il faut bien garder un peu d'eau pour les poissons !

Et, de nouveau, l'étrange ingénieur éclata de rire.

Puis, comme Jean demeurait silencieux, il reprit :

— Et savez-vous, monsieur, combien de temps je réclamerai pour ma petite opération ? Vingt-trois jours ! Pas davantage ! Vingt-trois jours, à partir de l'heure à laquelle j'aurai ouvert mes écluses. C'est, du moins, la théorie qui le dit. Selon mes calculs, je disposerai de soixante-dix conduits d'un demi-kilomètre carré, d'ouverture, qui engloutiront chacun en moyenne six cent trente-deux milliard de mètres cubes par jour. Faites le compte et vous verrez qu'à eux tous ils feront exactement vingt-trois bouchées de mon million de trillions. Naturellement, il reste certains aléas qui pourront démentir mes prévisions. Je n'ai calculé qu'approximativement la quantité d'eau qui subsistera dans les « cuvettes » isolées. D'autre part, certains de mes conduits pourront être obstrués en partie par les éboulis des terrains entraînés ; le débit s'en trouvera diminué dans des proportions que je ne puis prévoir. Il se peut aussi que les eaux rongent les bords de mes puits et les élargissent, ce qui acti-

verait l'écoulement. Mais, plus ou moins vite, elles y passeront et il faudra bien que l'océan montre le fond de son sac !

— Supposons-le, dit Jean qui vacillait sous ces cataractes marines. Voici donc l'océan à sec. À quoi cela vous servira-t-il ?

— La parole est à Monsieur, riposta le Yankee d'un ton moqueur, en désignant le Japonais.

Celui-ci sourit.

— N'avez-vous pas deviné le but ? répliqua-t-il. Je vous ai dit que là-haut les hommes manquaient d'espace. À d'autres, que j'ai convaincus, j'ai rappelé cette cruelle loi de conquête, plus inéluctable que jamais en notre siècle de surproduction intense, où le travail se fait mécaniquement. Il y a trop de chômeurs et trop de gens qui meurent de faim. Il faut donc de nouveaux espaces à défricher et à coloniser pour y dégorger le trop-plein des terres surpeuplées. Il faut cela, non seulement pour éviter des révolutions en occupant les bras et en jetant de nouveaux espoirs en pâture aux misérables ; mais il le faut aussi pour que la fortune mondiale ne demeure pas stationnaire. Stagnante, elle commencerait à dépérir. Croître sans cesse est la loi impérieuse qui engendre les guerres entre peuples cherchant de nouveaux débouchés. Or, sans effusion de sang – mais des millions de vies ont déjà payé l'holocauste ! – nous allons offrir au monde d'infinis espaces neufs : le sol des océans. Bientôt, les peuples alliés, le Japon et l'Amérique, prévenus, s'y précipiteront les premiers et découvriront les immenses plateaux, les plaines sans fin, les vallées gigantesques encore recouvertes du mystérieux limon, duquel s'élançaient jadis les premières manifestations de la vie, née au sein des eaux. Que de ferments actifs, que d'existences en puissance, que de germes prêts à s'adapter

l'océan, en se retirant, n'y aura-t-il pas laissés ? Et sous ce sol, que de mines nouvelles ! que de trésors ! Imaginez ces espaces fertilisés et colonisés ; imaginez l'essor de vie qui va les couvrir, alors que les hommes, fuyant l'entassement des continents étroits, viendront y respirer et y épanouir librement leurs ardeurs. Sur la terre, enfin, il y aura place pour tous !

La figure du jaune resplendissait ; ses yeux brillaient d'un enthousiasme extraordinaire. On sentait que, pour avoir trop longtemps caressé cette chimère, il l'avait faite sienne, au point d'en vivre totalement et exclusivement.

Du moins, Jean d'Entrevaux le crut et il admira un instant l'intensité de cette foi, en même temps qu'il se sentait séduit par le caractère grandiose de l'entreprise.

Il ignorait que l'âme de ce jaune était à multiples compartiments – comme, hélas ! tant d'âmes humaines ? – et que le sublime y frôlait l'infâme. Sous ce crâne, de nobles pensées volaient, impatientes de trouver une issue ; mais de vils désirs et d'abominables desseins y rampaient aussi, transformant en cloaque la cage cérébrale qui contenait un peu de ciel. L'exaltation du jeune Français dura peu ; ce ne fut qu'une flamme d'enthousiasme, vite éteinte. Il revit aussitôt les masses sacrifiées et tous les pauvres êtres qui attendaient encore la mort, dans l'horreur de la géhenne étincelante.

— Tous ne verront pas cela ! soupira-t-il.

Le regard du jaune jeta une lueur féroce.

— Non ! ricana-t-il. Beaucoup seront la rançon de la vie nouvelle ; il y aura des martyrs volontaires et involontaires. Si la croûte amincie ne crève pas inopinément sous le poids des eaux, il faudra des hommes pour provoquer l'explosion

finale. Et ceux qui seront restés jusqu'à cette minute n'auront pas le temps de fuir. Avant que les trains aient pu les ramener vers le puits qui remonte au jour, l'océan emplira ce monde que nous avons creusé. Ce sera la revanche des eaux arrachées de leur lit millénaire. La mort de ceux qui verront cela ne sera-t-elle pas épouvantable ?

— Elle sera atroce ! murmura le jeune homme.

— Certains pourtant l'attendront sans sourciller. Ceux-là ont dévoué leur vie ; ce sont des Japonais. Mais d'autres, gardés par eux, devront demeurer angoissés par l'approche de cette mort horrible. Que sera le supplice de ceux-là, quand ils compteront les minutes, les secondes avant l'explosion ? quand ils auront par avance les oreilles emplies du fracas des eaux crevant la voûte ?

— Infligerez-vous pareille torture à des êtres humains ? s'exclama Jean indigné.

— Cela sera ! affirma le Japonais. Certains, qui sont désignés, ne doivent plus sortir d'ici. Et parmi ceux-là il en est qui ont laissé là-haut, sous le ciel d'azur, au soleil qui dore la vie des êtres et celles des choses, des amis, des parents, de la tendresse et du bonheur ; il en est qu'attend une fiancée, Jean d'Entrevaux !

Le jeune homme tressaillit.

— Une fiancée ! répéta-t-il, pétrifié par l'horreur.

Il songeait à Suzanna.

Mais pourquoi le Japonais évoquait-il cette atrocité ? Ce ne pouvait être pour cela qu'on l'avait enlevé et amené dans cet enfer ! Il n'était point au nombre de ces misérables con-

damnés ! Implacables, les paroles terribles tombèrent des lèvres du jaune.

— Que de larmes verseraient les beaux yeux de Suzanna de Glandèves, si elle connaissait votre destinée ! prononça-t-il.

— Ma destinée ? cria Jean, éperdu et les yeux hagards.

— Vous ne sortirez jamais du monde souterrain, Jean d'Entrevaux.

Un éblouissement fit chanceler le jeune homme ; ses mains pressèrent désespérément ses tempes.

— Qui a dit cela ?

— Le maître !

— Mais qui est ce maître barbare ? Pourquoi est-il mon ennemi ? Que lui ai-je fait ?

— Ce que tu lui as fait ! ricana férocement le Japonais. Tu vas tout comprendre. Il suffit que je te dise son nom.

— Son nom ?

— Kasuga !

L'homme qui voulait Suzanna !

Jean rugit de fureur.

— Où est-il ?

Les yeux du Japonais jetèrent une double flamme ; il fixa le jeune Français, qu'il semblait défier de toute son attitude.

— C’est moi !

— Toi !

Jean avait bondi, les mains ouvertes pour étrangler le monstre. Une douleur aiguë brisa son élan.

Kasuga venait de l’immobiliser par une prise de jiu-jitsu. Aussitôt, sur un ordre bref qu’il cria, six Japonais se précipitèrent sur le jeune homme et le terrassèrent.

Alors Kasuga recula d’un pas et jetant une dernière fois à son rival la bravade de ses yeux, il déclara :

— Tu sais bien qu’on ne sort pas de la mine et ma volonté est que tu ne quittes pas ce chantier. Sous cette réserve, tu seras libre d’y errer en attendant la mort. Songes-y jour et nuit, Jean d’Entrevaux. Elle est là, au-dessus de ta tête, et tu ne pourras y échapper. Adieu ! je retourne à la surface du sol contempler le soleil et épouser ta fiancée !

Jean poussa un hurlement de fureur et ses membres se convulsèrent effroyablement ; mais les Japonais le maintenaient solidement.

Impuissant, il suivit des yeux son cruel rival, qui s’éloignait en ricanant.

Quand Kasuga eut disparu, les Japonais lâchèrent Jean, qui resta sur place, prostré, incapable d’un effort, tout son être vidé d’espoir et d’énergie.

Alors, Mr. Big, qui avait contemplé cette scène d’un œil impassible, s’approcha de lui.

— *By God*, dit-il. Ce Kasuga est un méprisable coquin ! Je lui aurais bien logé une balle dans la tête ; mais à quoi bon ? Il n'échappera pas au sort commun.

Puis, saisissant la main de Jean, qui relevait vers lui ses yeux mornes :

— Courage, garçon ! s'écria-t-il cordialement. Tout cela n'a pas d'importance, puisque toute la terre sautera !

CHAPITRE XII

VOUÉS À LA MORT

C'était un homme étrange que Mr. Big. Il y avait dans son regard un peu de cet inquiétant reflet qui se remarque dans les yeux des déments.

Pourtant, sa science et ses raisonnements si serrés dénotaient une parfaite lucidité d'esprit et même une intelligence supérieure. Jean, qui l'observait avec une sorte d'effroi, se rappelait que certaines facultés intellectuelles ne sont pas l'apanage exclusif des hommes raisonnables et qu'on a vu des fous n'être tels que sur un seul point.

En somme, l'attitude du Yankee, son extraordinaire insensibilité, le flegme avec lequel il avait écouté sans marquer la moindre indignation les cruelles paroles de Kasuga, tout cela ne semblait pas annoncer un individu normal. Et il était naturel qu'un séjour de trente années dans les entrailles de la terre eût altéré sa raison.

Mais que signifiait sa bizarre affirmation ? Était-ce le fou qui avait parlé ou le savant génial ?

— La terre sautera ! répéta Mr. Big avec exaltation.

Frappé par cette phrase, Jean retrouva la force de se relever et d'interroger.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Qu'il importe peu d'être dessus ou dessous, le jour où nous aurons percé le fond de l'océan ! ricana l'Américain. Jeune naïf ! Vous imaginez-vous qu'il existe assez de volcans pour permettre aux vapeurs de ces masses d'eau, brusquement volatilisées, de s'échapper ? C'est bon pour le jaune de croire cela ! La chaudière sautera, mon cher garçon ! Elle sautera parce que ses parois, fussent-elles cent fois plus épaisses, ne sauraient résister à une semblable pression. L'océan au centre de la terre, au sein de la masse ignée, agira comme une torche tombant dans une poudrière : voilà ce que j'affirme.

— Mais vous avez dit à ce Kasuga…

— Je lui ai dit ce que je lui répète depuis trente ans, qu'il poursuit une œuvre remarquable, une tentative géniale, un projet merveilleux, bien digne d'être sorti d'une caboche japonaise. Mais la vérité, c'est moi qu'il a volé, moi qu'il exploite, moi qu'il tuerait froidement si je prétendais sortir d'ici, je lui fais, sans qu'il s'en doute, réaliser mon propre rêve. Et celui-là dépasse le sien : le monde pulvérisé ! la terre volant en éclats ! Tous ces êtres stupides, humains ou animaux, définitivement anéantis, sans espoir de reproduction ! Voilà vraiment quelque chose qui vaut la peine d'être tenté. Admirez-moi, camarade. Pour réaliser cela, j'ai su, grâce à l'ambition crédule du diable jaune, obtenir du Japon les milliards de dollars et les millions de vies, dont j'avais besoin. Et ils se figurent que je travaille pour eux ! Les niais ! Les niais !

Un feu sombre jaillissait des prunelles de Mr. Big. Il ricanait effroyablement et son visage présentait une expression démente. C'était le fou qui parlait – mais un fou capable d'exécuter ce qu'il ânonnait. Sur ce point, Jean sentait que le doute était impossible.

Cette horrible confidence, l'Américain la lui faisait évidemment dans le but d'adoucir son désespoir et ses regrets, ce qui découlait d'un bon sentiment ; il avait sans doute jugé que ce condamné à mort éprouverait – sentiment bien humain – une sorte de joie à apprendre qu'aucune créature ne lui survivrait.

Mais, en jugeant le jeune Français susceptible de ce monstrueux égoïsme, l'Américain se trompait. Il n'avait pas deviné l'âme généreuse de Jean d'Entrevaux. À la pensée de la catastrophe qui menaçait la terre, oubliant même que son bourreau serait au nombre des victimes et ne pourrait triompher, le jeune homme négligea ses propres angoisses. Il frémit pour Suzanna ; il trembla pour l'humanité tout entière.

— Oh ! supplia-t-il, vous ne ferez pas cela ! Vous ne pouvez vouloir cette abomination !

— Je le ferai ! répondit implacablement l'Américain.

On sentait sa décision inébranlable. Une joie atroce faisait flamboyer ses yeux, à l'évocation du crime qu'il méditait. Jean se sentait impuissant.

Que pouvait-il pour sauver ses semblables ? Révéler à Kasuga la confidence du Yankee ? Mais devait-il revoir le Japonais ? C'était au moins douteux.

Il était d'autre part probable que, s'il faisait solliciter de son ennemi une entrevue, ce dernier s'empresserait de la refuser, tant il avait lieu de craindre du désespoir de Jean d'Entrevaux une tentative de vengeance qui eût été un acte de justice.

Enfin, en admettant même que son prisonnier pût lui faire tenir un message exposant la communication qu'il sou-

haitait faire, toutes les probabilités étaient pour que le docteur Kasuga accueillît la révélation avec un parfait scepticisme. L'excès d'orgueil rend aveugle et toute la source de l'orgueil de Kasuga était dans ce plan d'assèchement des mers, d'où il avait tiré sa raison d'être, en même temps que la raison de son extraordinaire fortune.

Avouer qu'il avait été dupe, douter de son œuvre, c'eût été se précipiter lui-même à bas du piédestal où il s'était juché.

En vérité, il était bien inutile de s'adresser à Kasuga. Et vis-à-vis de Mr. Big, Jean était pareillement impuissant. La mort même de l'ingénieur dément n'eût point entravé l'achèvement de l'œuvre gigantesque ; au point où en étaient les travaux, l'impulsion directrice du cerveau qui en avait conçu le plan n'était plus indispensable. La main de la Fatalité courba irrésistiblement le jeune diplomate.

— Pourquoi ? gémit-il. Pourquoi ce projet effroyable ?

— Parce que je hais les hommes, répondit férocement Mr. Big. Parce que je trouve la vie laide et bête et que je crois accomplir une bonne œuvre en y mettant un terme. Et je voudrais pouvoir anéantir l'univers, ce système incohérent constitué de mouvements vains et de souffrances inutiles, et qui depuis le commencement des mondes n'a même pas su trouver un but.

Un fou ! Mais un fou terrible et tout-puissant !

Jean le regarda avec épouvante et ne tenta point de rien répliquer. Alors, Mr. Big s'éloigna en ricanant, laissant le malheureux jeune homme affaissé contre le rocher et regardant alternativement, les pupilles dilatées par l'horreur, la

voûte harcelée par les machines perforatrices et le gouffre béant.

Il vécut des jours misérables au sein d'un incessant cauchemar, à peine coupé par des prostrations quand la fatigue devenait trop forte. Les heures passaient ; il les ignorait.

Était-ce le jour ? Était-ce la nuit, là-haut, à la surface ? Sous cette perpétuelle clarté des globes électriques, il ne savait plus évaluer le temps. Les repas eux-mêmes ne lui étaient pas une indication. Quand il souffrait de la faim, il se traînait dans une des galeries qui trouaient les parois de la carrière ; au fond de ces alvéoles, il trouvait des hommes qui distribuaient des vivres et de la boisson. Puis il repartait, errant lamentablement le long de ces boyaux qui, du moins, lui épargnaient la vue du gouffre ; et il errait ainsi jusqu'à ce qu'il tombât harassé, délivré de son supplice par le bienfaisant sommeil.

D'abord, il s'était révolté, avait rêvé de fuir et même souhaité d'être massacré pour échapper à l'intolérable torture. Mais il s'était bien vite rendu compte de son impuissance totale.

Les Japonais, suivant probablement une consigne donnée par Kasuga, ne le perdaient pas de vue et s'opposaient à ce qu'aucune benne le ramenât sur le sol de la mine. Il ne devait pas quitter les hauteurs de la carrière : tel était l'ordre.

Il lui fallut demeurer accroché à ces parois, juché sur le plancher des échafaudages, ou bien se réfugier dans les trous des galeries, où s'entassaient, pour manger et dormir, les misérables forçats qui étaient ses compagnons.

Un seul de ces boyaux était sombre et vide. C'était celui au fond duquel se trouvait le campement de Mr. Big. Là, il

était possible de fuir le perpétuel éclat des lampes électriques et de trouver un peu de silence et d'oubli. L'ingénieur, qui témoignait à Jean une sympathie rude, bizarre comme lui-même, l'avait cordialement autorisé à séjourner dans ce couloir.

— Promenez-vous là dedans, garçon. Je ne crains pas que vous m'enleviez mes petites affaires. Ces damnés Japonais vous ont rogné les ailes, *poor boy !*… Patience ! ils jouissent de leur reste !

Pour remplacer les ouvriers qui, quotidiennement, tombaient comme des mouches, de fréquents convois de recrues nouvelles étaient amenés par les trains, que Jean voyait de son aire s'arrêter au bord du gouffre. Alors, les bennes remontaient des chapelets de Chinois, de Kalmouks aux faces huileuses, d'Hindous terrifiés. Les surveillants japonais répartissaient les arrivants le long des échafaudages et le travail continuait.

Un jour que Jean, adossé à la paroi de roche et abîmé, selon son habitude, dans une douloureuse rêverie, assistait, l'œil morne, à l'un de ces arrivages, il vit soudain un gigantesque Chinois se détacher du groupe et accourir vers lui, en criant :

— Monsieur !… Voilà Monsieur !

Des surveillants japonais voulurent s'interposer ; mais un de ceux qui amenaient le convoi leur dit quelques mots et ils cessèrent de s'occuper du Chinois. Cependant, celui-ci, arrivé près de Jean, clamait d'une voix qui tout à la fois larmoyait et frémissait de joie.

— Monsieur !… Monsieur ne me reconnaît pas ? Je suis bien content d'avoir retrouvé Monsieur… mais bien peiné aussi de le rencontrer dans ce vilain trou.

D'abord, le jeune diplomate avait contemplé avec une stupeur effarée cette face grimaçante, recouverte d'un enduit jaunâtre et qui, alternativement, exprimait l'enthousiasme et le désespoir.

Mais quelle que fût la perfection de la métamorphose, il était impossible de méconnaître longtemps cette physionomie grotesque et sympathique.

— Guilledou ! cria Jean, en tendant les bras d'un mouvement instinctif.

— Oui, monsieur, Guilledou ! Votre infortuné Guilledou ! sanglota le long valet de chambre. C'est bien sûr moi qui ai passé ma guigne à Monsieur, pour qu'une pareille aventure lui soit arrivée. Je l'avais bien dit ! Ah ! si Monsieur avait voulu m'écouter !

Mais Jean d'Entrevaux coupa court à ces lamentations.

— Comment es-tu parvenu jusqu'ici ? Que viens-tu faire ? Que pense de ma disparition Mlle de Glandèves ? Saitelle où je suis ? A-t-on retrouvé mes traces ? Donne-moi des nouvelles de tout le monde.

— Ah ! monsieur ! pour ce qui est de la santé, j'ai laissé la société en assez bon état… Mais le moral ! Si Monsieur voyait ça ! On n'entend plus que des gémissements. Ah ! Monsieur est bien regretté ! Au moins, je suis heureux de pouvoir apporter à Monsieur cette consolation : il a été bien pleuré.

— Savent-ils où je suis ? insista Jean d'Entrevaux, arraché à sa torpeur coutumière par cette apparition inespérée. Cherche-t-on à me délivrer ?

Soudain, les espoirs les plus fous lui semblaient permis. Se pouvait-il concevoir une chose plus extraordinaire que l'arrivée du brave Guilledou ? Son déguisement même contribuait à leurrer le pauvre Jean et à lui faire croire à la réalisation d'un plan de délivrance, dont la première partie, tout au moins, paraissait avoir réussi. Si Guilledou avait, avec son dévouement ordinaire, bravé tant de périls pour parvenir jusqu'à lui, ce ne pouvait être que dans le but de le délivrer. Mais la mine lugubre du valet de chambre le détrompa vite.

— On a tout essayé, soupira ce dernier. Mais bernique ! Pour tout le monde, Monsieur est introuvable. Si je l'ai déniché, les yeux fermés je puis dire, c'est au prix de… d'un petit sacrifice… qui… qui m'a coûté… Je l'avoue humblement à Monsieur…

Et l'amoureux infortuné, non sans verser quelques larmes, raconta à Jean les événements survenus depuis sa disparition. Il lui expliqua ensuite comment Miaya l'avait, au nom du maître, fait admettre dans une équipe d'ouvriers, avec ordre de le laisser approcher du jeune Français.

— De sorte que te voilà fiancé à celle que tu n'aimes pas, constata Jean en souriant malgré lui.

Une recrudescence de soupirs salua cette phrase : c'était là une denrée dont le mélancolique valet de chambre possédait une inépuisable réserve.

— J'ai signé une promesse de mariage ! gémit-il. Mais Monsieur ne se figure pas quel genre de femme est cette Miaya. Avant de me quitter, elle m'a tenu un petit discours

qui m'a fait froid dans le dos : « Il n'est pas certain que nous nous revoyions jamais, qu'elle m'a dit. D'où vous allez on revient rarement. Mais je suis heureuse : si vous revenez, vous m'épouserez ; si vous ne revenez pas, Sada ne vous aura pas plus que moi. » En entendant cela, je faisais une drôle de bille, comme Monsieur doit bien penser. Alors elle m'a regardé, comme on regarde les bêtes qu'on veut acheter aux foires de chez nous, et elle a ajouté :

« Mais j'ai confiance ; vous êtes débrouillard ; vous reviendrez ! »

— Ah ! mon pauvre Guilledou ! soupira Jean. Si débrouillard qu'on soit, on ne sort pas d'ici !

— C'est bien ce que j'ai compris quand on m'a fait arpenter cette satanée mine ! répondit stoïquement le valet de chambre. Je me suis dit : « Mon petit Guilledou ! pas la peine de semer des cailloux. Jamais tu ne retrouveras ton chemin là dedans. Tu y es entré, il faudra y rester. » C'est bien ma veine ! Mais tout de même, si je n'ai pas la satisfaction d'aider Monsieur à se tirer d'ici, j'aurai du moins celle de le servir et de lui être utile jusqu'au dernier moment.

— Le dernier moment ! murmura Jean avec mélancolie. Pauvre garçon ! tu n'imagines pas ce que sera ce moment-là !

Il mit le valet de chambre au courant des menaces de Kasuga et lui expliqua le sort qui les attendait.

Guilledou pâlit un peu, mais ne s'abandonna pas au désespoir. Comme beaucoup de ses pareils, ce pessimiste invétéré était en réalité un optimiste qui s'ignorait.

— Que voulez-vous, monsieur ! dit-il philosophiquement. Quand on a la guigne, il faut s'attendre à tout. Si je re-

grette quelque chose, c'est de ne pas avoir, le jour où vous m'avez fait courir après lui, tordu le cou à ce singe jaune qui vous a enfermé ici.

Jean écoutait avec une sorte de plaisir le bavardage du valet de chambre. C'était comme un écho du monde des vivants qui lui parvenait.

Et de réentendre une de ces voix, dont il s'était cru séparé à jamais, il se sentait au cœur presque un espoir inavoué. Avec le monde où vivait sa bien-aimée, la communication était rétablie ; la présence de Guilledou l'y rattachait.

— Mon brave Guilledou ! soupira-t-il. Suis-je assez égoïste ! Voici que je me réjouis de ta venue. Et pourtant, combien ne devrais-je pas déplorer ton sacrifice inutile ! Tu te condamnes sans me sauver et à la plus affreuse des morts !

— Bah ! monsieur ! D'une façon ou de l'autre, il aurait fallu sauter le pas. Et pour ce qui est du choix du système, je n'ai jamais eu de préférence… Et puis, je dirai comme la guenon jaune qui m'a extirpé une promesse de conjungo : si je meurs, je n'épouserai pas Miaya !

Jean, trop ému pour répondre, serra silencieusement la main du dévoué Breton.

À ce moment, Mr. Big passa près d'eux et jeta sur Guilledou un regard inquisiteur.

— Mon valet de chambre, présenta le jeune Français, saisissant cette occasion d'obtenir l'autorisation de conserver Guilledou près de lui. Le brave garçon a tenu à venir me rejoindre.

— Réellement ? s'étonna l'ingénieur.

Il examina Guilledou.

— Chinois ? Non ! c'est un déguisement.

— Guilledou est Français, expliqua Jean. Mais pour obtenir la faveur de pénétrer dans ce tombeau il s'est grimé.

— Incroyable ! Et il sait le sort qui l'attend ?

— Il savait qu'il risquait sa vie et il n'a point hésité.

Mr. Big paraissait surpris au plus haut point et il tourmentait sa barbiche grise avec une nervosité qui trahissait sa perplexité.

— Le dévouement existe donc ! railla-t-il. La race humaine serait-elle meilleure que je ne crois ? Sottise ! Ce garçon est une exception… et l'exception confirme la règle.

Et il poursuivit son chemin en grommelant :

— L'humanité ne vaut rien ! réellement rien ! Il faut allumer la mèche et que tout saute !

Quelques jours encore passèrent, bien pareils aux précédents, entre le gouffre et la voûte minée.

Pourtant Jean, distrait par le bavardage de Guilledou, était moins affaissé. S'il n'avait pas recouvré l'espoir, du moins possédait-il le réconfort de pouvoir vivre de souvenirs et causer intarissablement de Suzanna. Mais l'obsession de l'instant fatal allait bientôt s'imposer irrésistiblement à son esprit. Il devenait visible que les travaux touchaient à leur fin.

Peu à peu, les milliers d'esclaves qui peinaient accrochés aux parois de la carrière étaient descendus au bord du gouffre et avaient été emmenés par les trains.

Un jour, ceux-ci ne revinrent plus et le bruit des machines cessa. Il ne restait plus avec Jean et Guilledou que Mr. Big et quelques Japonais dans le chantier où régnait un effrayant silence.

Debout à l'entrée de sa galerie, l'ingénieur appela les deux Français. Il avait une physionomie épanouie et se frottait énergiquement les mains.

— Hello ! garçons ! c'est pour aujourd'hui, dit-il.

— Vous allez faire sauter la voûte ? questionna-t-il.

— Il n'est que temps ! Si nous tardions, l'océan s'en chargerait. Réjouissez-vous, monsieur. D'ici vous serez aux premières loges pour jouir du coup d'œil… Eh ! eh ! j'espère que nous aurons le temps de contempler la cataracte avant que la bombe éclate. Réellement ce sera un spectacle unique !

— C'est impossible ! murmura le jeune Français en se passant la main sur le front. Je ne vais pas mourir ici, au fond de ce trou !

— Du ressort, garçon ! conseilla Mr. Big d'un ton compatissant. Soyez digne de votre chance et n'enviez pas les frères de là-haut, qui vont finir comme vous ; mais stupidement, sans savoir !

Mais Jean ne l'écoutait pas.

— Je ne veux pas ! cria-t-il d'un air égaré. Je ne puis attendre ainsi sans rien tenter ! Viens ! Guilledou ! Fuyons !

Il s'élança vers l'entrée de la galerie suivi de son fidèle serviteur.

Mr Big demeura sur place ; il ricanait.

Arrivé au bord du gouffre, Jean d'Entrevaux poussa un cri de détresse. L'abîme béait ; les Japonais y avaient précipité les planches des échafaudages.

Désormais, il était impossible à ceux qui restaient de gagner le sol et de se donner l'illusion de fuir devant la mort, pour échapper à l'angoisse des dernières minutes.

Elles commençaient déjà atroces, pesant sur leurs crânes, courbant leurs épaules. Les yeux hagards des deux Français ne pouvaient se détourner de cette voûte qui, en s'ouvrant, allait livrer passage à la mort. Cette voûte, ils la voyaient parsemée de quelques petites taches, des Japonais stoïques accrochés à des cordes et vérifiant les fils électriques en vue de l'explosion.

Derrière Jean, Mr. Big prononça indulgemment :

— Ne vous laissez pas aller, garçon ! Mourir n'est pas si terrible. Songez plutôt à admirer mon feu d'artifice.

Jean regarda le fou ; il résista mal à l'envie de se jeter sur lui et de l'étrangler.

— Plus que trente secondes ! dit froidement l'ingénieur, en tirant sa montre.

Appuyé contre le roc à dix pas de l'ouverture, le fiancé de Suzanna détournait les yeux, pour ne point voir ; une terreur enfantine l'avait saisi ; son cœur battait à se rompre. Soudain, il sentit qu'une main cherchait la sienne.

— Adieu, monsieur ! murmura le fidèle Guilledou.

Des larmes jaillirent des yeux de Jean ; il pressa à la broyer cette main amie.

— Pardonne-moi, Guilledou ! Je te parais lâche ; mais je pense à elle… à ma jolie Suzanna, que cette mort hideuse menace. Et je pense aussi que je ne la reverrai plus… plus jamais !… plus jamais !

La voix impassible de Mr. Big retentit sous la voûte :

— Est-on prêt là-haut ? criait-il.

Dix sons grêles unis, sortant des gosiers des Japonais accrochés à la voûte, lui portèrent la réponse.

— Nous sommes prêts !

— Allez !

Une seconde d'attente, émouvante et atroce.

Puis, une lueur jaillit ; un formidable coup de tonnerre retentit au milieu du silence lugubre et, brusquement, la voûte craqua, creva en cent endroits, se disloqua et s'abattit dans le gouffre. En même temps, une colossale trombe d'eau, faite de millions de mètres cubes, s'engloutissait dans la brèche ouverte.

Près de Mr. Big, Jean et Guilledou s'étaient dressés, jetant convulsivement leurs bras en avant, comme pour repousser la mort. Radieux, la bouche démesurément ouverte, l'Américain lançait vers l'explosion la clameur de son triomphe, couverte par l'effroyable grondement des eaux.

Au même instant, un souffle de bourrasque, une irrésistible poussée d'air se rua dans le couloir, renversant bruta-

lement et plaquant contre le sol le fou néfaste et ses deux compagnons.

CHAPITRE XIII

PERDUS AU FOND DE L'OCÉAN

Pêle-mêle avec ses passagers, le capitaine avait roulé contre le bordage du bateau échoué.

Il se releva le premier et promena autour de lui ses regards hébétés.

— *By God !* cria-t-il. Est-ce que je rêve ?

Non moins stupéfaits et quelque peu contusionnés, le marquis de Glandèves et Jim Sandy se redressèrent à leur tour et aidèrent leurs compagnes à se remettre sur pied.

La position du bateau, couché sur bâbord, rendait cette tentative particulièrement pénible. Tant bien que mal, tous se casèrent, s'accotant au pont qui, à demi incliné, formait derrière eux une muraille presque verticale. La paroi extérieure du bordage leur servait maintenant de plancher.

Ils regardèrent l'étrange spectacle qui les entourait : une immense vallée s'étendant à perte de vue, la masse énorme de la montagne sous-marine toute proche, dont le versant visible remontait en pente douce vers le ciel ; et le sol lisse, uniforme et diversement coloré, qu'avait déserté l'eau.

Une vase molle et très fine le recouvrait ; on n'apercevait ni pierres ni plantes ; çà et là seulement quelques débris épars. C'était un paysage d'une monotonie

désolée et morne, que ses proportions gigantesques paraient d'horreur.

— Messieurs ! cria le capitaine, dont une indicible émotion empourprait le visage, nous sommes au fond de l'océan !

— Vraiment ? fit Jim Sandy avec un intérêt flegmatique.

— Au fond de l'océan ! se lamenta la marquise de Glandèves, qui dut soutenir sa mère presque évanouie.

Suzanna et Sada accueillirent l'étrange nouvelle avec une apathie indifférente.

Être au fond de l'océan, ou bien ailleurs, leur importait peu, du moment que ceux qu'elles aimaient ne s'y trouvaient point.

— Palsambleu ! plaisanta Archibald de Glandèves, s'efforçant par amour-propre d'égaler le calme de son beau-père. Voilà un incident de voyage qui sort de la banalité courante ! Mais quelle peut être la cause d'un tel phénomène ?

Le capitaine répondit par un geste d'ignorance.

— Cela ne saurait s'expliquer, dit-il. C'est un fait : voilà tout. L'eau est partie.

— Un trou ? Une crevasse brusquement ouverte à la suite d'un tremblement de terre sous-marin ? risqua le marquis de Glandèves.

De pitié pour cette piètre hypothèse, le capitaine haussa les épaules.

— Une crevasse ! Il aurait fallu qu'elle fût de taille ! sourit-il. On a vu des lacs et des rivières qui disparaissent tout

d'un coup, bus par un gouffre invisible. Mais le Pacifique ! Tant d'eau ! C'est inconcevable !

Le marin promena de nouveau ses regards sur la mystérieuse vallée, paraissant y chercher le flot disparu.

— En tout cas, conclut-il en hochant la tête, il n'y a pas de doute : nous sommes au fond. Et une question se pose : qu'allons-nous devenir ?

— Qu'allons-nous devenir ? répéta lentement Jim Sandy, en regardant le marin, comme s'il en attendait une réponse.

Ce dernier poursuivit :

— Peut-être ne vous rendez-vous pas bien compte de la gravité de notre situation. Je ne dois point vous cacher qu'elle est pire que si nous avions été jetés sur une île déserte. On y pourrait espérer le passage d'un navire. Mais ici et à cette heure, tous les collègues qui naviguaient dans ces parages sont, comme nous, privés de jambes et logés à la même enseigne.

— En fait de jambes, il nous reste cependant les nôtres, répondit fermement Jim Sandy. N'est-il donc point possible de gagner une côte à pied ?

— En barbotant dans cette vase ? riposta le marin, en faisant entendre un petit rire sceptique. Nous nous enliserons, monsieur. Il faudra d'abord attendre que le soleil ait formé une croûte suffisamment solide. Là n'est pas l'embarras : nous avons des vivres ; et, tout couché qu'il est, le bateau peut encore nous abriter.

— Mais après ? demanda le marquis, nous ne pouvons demeurer éternellement ici.

Le capitaine laissa paraître que l'avenir l'inquiétait fort et l'embarrassait pour le moins autant.

— Pour ce qui est d'attendre les passants, le mieux est de n'y point compter, reprit-il. Nous aurions le temps de nous faire des cheveux blancs. Comme le disait M. Sandy, il n'y aura donc qu'à se mettre en route dès qu'on le pourra.

— Pour aller où ? demanda le milliardaire.

— Voilà le point délicat. Nous marcherons, parce que rester immobile serait nous condamner à attendre la mort. Mais quant à vous promettre que nous arriverons quelque part – j'entends en terre habitée et civilisée – je ne saurais m'engager à ce point. Nous sommes par cinq ou six mille mètres de fond et à quelques milliers de nœuds de la côte la plus proche. En langage terrien, cela ferait encore trop de kilomètres pour les jambes des « ladies ». Telle est la situation.

— Perdus ! murmura d'un air sombre Archibald de Glandèves.

La situation des malheureux, laissés à sec sur le sol des abysses, était épouvantable.

Pendant des jours et des jours ils auraient beau marcher, jamais ils n'arriveraient à sortir de cette fosse immense ; et dussent-ils parvenir à en remonter les pentes, jamais il ne leur resterait assez de forces pour regagner les terres hospitalières que peuple la race humaine.

— Jean ! gémit Suzanna, moins que jamais, il m'est permis d'espérer vous revoir !

La petite figure de Sada affectait le stoïcisme cher à la race japonaise ; mais, tout au fond de son cœur, une infinie mélancolie l'envahissait.

Depuis quelques instants, Jim Sandy paraissait plongé dans un abîme de réflexions, presque aussi profond que la vallée au fond de laquelle ils venaient d'échouer.

Tout à coup, il releva la tête.

— En résumé, capitaine, questionna-t-il, estimez-vous que nous n'avons pas trop dévié de la route ordinairement suivie entre le Japon et l'Amérique ?

— Si déviation il y eût, elle fut légère, répondit le marin. J'ai fait mon point hier, nous étions entraînés légèrement vers le nord, mais en suivant la fosse de Tuscarora, dont voici le bord méridional.

— Entre Yokohama et San Francisco le trafic est important ; c'est une route assez fréquentée.

— Certes !

— Il y aurait donc des chances, en la suivant, de rencontrer d'autres navires, échoués comme nous ?

— La route est large, mister Sandy ! Nous ne sommes pas sur terre. Il y a certainement des coquilles de noix semées sur cette plaine de vase ; mais pour avoir quelque chance de les rencontrer, il faudrait que le hasard nous conduisît par la main.

— N'importe ! La chance existe : il faut la tenter.

C'était bien l'avis du capitaine ; pourtant, il fit une nouvelle objection.

— À supposer que nous réussissions, les compatriotes que nous rencontrerons ne seront guère en mesure de nous

venir en aide : le fait est qu'ils se trouveront exactement dans la même position que nous.

— Ils nous ravitailleront, répliqua Jim Sandy. De plus, ils constitueront des sortes de relais où nous pourrons nous reposer. L'important est d'agir… et d'avancer.

Tout chanceux qu'il fût, le projet du grand-père de Suzanna de Glandèves était encore préférable à l'inaction. Il fut donc adopté.

— De quel côté nous dirigerons-nous ? demanda le capitaine. Nous dirigerons-nous vers l'est ou vers l'ouest ?

— Vers l'est ! s'écria le marquis. Regagnons l'Amérique. Nous ne voulons pas retourner au Japon.

Il n'y avait plus qu'à attendre l'œuvre du soleil. Pompant l'eau qu'il imprégnait, ses rayons réussirent vite à durcir la couche supérieure du sol vaseux et à le transformer en une croûte assez résistante pour qu'on pût s'y aventurer.

Les vivres furent alors répartis entre les hommes de l'équipage et la caravane se forma.

La décision prise, l'accablement avait disparu. Maintenant, les esprits étaient assez libres pour que la curiosité s'y fît jour. Les voyageurs ne pouvaient songer, sans une sorte d'enthousiasme et d'admiration craintive, qu'ils étaient les premiers à explorer ces abîmes, qu'avant eux nul œil humain n'avait pu sonder.

D'instant en instant, les regards rencontraient des formes échouées : requins des grands fonds, chimères, céphalopodes, crustacés abyssaux, formidablement armés, aux carapaces recouvertes d'épines, aux pattes démesurées.

Des crabes lourds et trapus, dont certains avaient plus de soixante-dix centimètres d'envergure, gisaient çà et là près des étoiles de mer, des galathodes ressemblant à des langoustines et des polychèles, que la marquise de Glandèves prenait pour des écrevisses.

Mais déjà la vie avait déserté tous ces corps. Sur le fond asséché, la faune des abysses était morte.

— Quelle pêche on aurait pu faire ! regrettait Archibald en s'arrêtant pour examiner les étranges poissons tombés dans la vase.

Macruridæ aux grands yeux implantés dans la tête, grosse et pointue, en forme de museau, le coup de fouet d'une longue queue grêle terminant le tronc court ; *Sacchopharyndidæ* difformes, dont la monstrueuse poche buccale, avec sa double herse de dents aiguës, recourbées en arrière, contraste avec le maigre corps d'anguille, poissons bronzés, bruns, noirs ou d'un bleu noirâtre, aucun n'offrait aux yeux les gaies colorations, les teintes vives des nageurs de la surface. Sous les rayons du soleil leurs cadavres gisaient sombres et sans zébrures.

S'écartant de leurs dépouilles et dédaignant les oursins ou les holothuries, enfouis dans la vase, Suzanna et Sada, en dépit de leur tristesse, ne pouvaient se lasser d'admirer les éponges abyssales.

La corne d'abondance des *Euplectella* superbes et surtout la coupe des *Pheronema* avec son support en filaments irisés les ravissaient.

Mais quelle extase légitimait la dentelle des spicules dont était formé le squelette des éponges ! On les eût dits en verre filé et leur fragilité rendait plus étonnant encore le

merveilleux travail de la nature, qui avait tissé de ces fils opalins et transparents les dessins élégants de ces bijoux sous-marins. La taille de certaines dépassait un mètre. De loin ce n'était que des boules, hérissées de longues racines chevelues ou de gigantesques chapeaux haute-forme. De près, cela devenait des chefs-d'œuvre de patience et de goût, d'une extrême légèreté, à la fois souples et solides.

Pendant des heures, les explorateurs marchèrent à travers ces étendues jonchées de merveilles.

Vers le soir, une masse sombre apparut à l'horizon.

— Un navire ! cria le capitaine.

— Parfait ! répondit Jim Sandy. Ce sera notre auberge pour cette nuit.

Tous se hâtèrent vers l'épave.

Épave était le mot. Car, en s'approchant, ils reconnurent que ce n'était qu'une carcasse de navire éventrée, aux trois quarts brisée et couverte de coquillages ! Depuis combien de temps gisait-elle sur le fond de cet océan ? Il y avait plus que des années, des siècles peut-être, que ce vaisseau, de forme archaïque, rappelant les galères espagnoles du seizième ou du dix-septième siècle, avait sombré au cours de quelque tempête et lentement était tombé dans l'abîme.

Les voyageurs en firent le tour.

— Ce sera quand même un abri pour la nuit, déclara philosophiquement Jim Sandy.

Mais, détournés de la carcasse, les marins, la main en abat-jour devant les yeux, fixaient l'horizon, où grossissait

un point noir. C'était comme un gigantesque oiseau qui, très haut dans le ciel, suivait la vallée.

Jim et le marquis échangèrent avec le capitaine un regard perplexe.

— On dirait… commença le marin.

— Un aéroplane ! acheva Jim Sandy.

— C'en est un, monsieur. Il pique droit sur nous. Entendez-vous le moteur ?

— Alors nous sommes sauvés ! s'écria Archibald avec allégresse.

L'aéroplane était parvenu au-dessus de l'épave et s'abaissait en planant et en décrivant de grands cercles. Bientôt, les deux hommes qui le montaient devinrent visibles. Ils étaient vêtus de ces combinaisons chères aux hommes-oiseaux. L'un d'eux, une jumelle aux yeux, observait curieusement les voyageurs.

Ceux-ci se mirent à pousser de grands cris, en faisant des gestes de détresse.

Ils s'attendaient à voir l'aéroplane atterrir. Mais, brusquement, l'appareil s'éleva et s'éloigna.

Il disparut dans la nuit tombante.

Les abandonnés se regardèrent atterrés.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclama le capitaine. Ils se sont cependant rendu compte que nous les appelions !

— Cela signifie qu'ils se soucient de nous comme d'une guigne ! riposta le marquis indigné.

— Dans les airs aussi bien que sur terre, il peut se rencontrer des êtres qui, en présence d'une infortune, détournent la tête et continuent leur chemin, remarqua Mrs Sandy. Ces gens-là étaient pressés, voilà tout.

— L'épave nous reste ! conclut le milliardaire. Voyons si nous pourrons nous en accommoder.

Ils y pénétrèrent, par une des brèches qui trouaient le flanc du vieux vaisseau. L'industrie de milliers d'êtres en avait tapissé les parois ; dans l'eau, qui emplissait certains compartiments, dont les cloisons de bois pourri avaient été remplacées par des maçonneries de coquillages, des poissons étaient demeurés prisonniers.

Amenée par le courant qui l'y avait abandonnée, une gigantesque méduse, de plus de deux mètres de diamètre, emplissait un des compartiments de lueurs vert pâle, émise par une chevelure géante de tentacules filamenteux. À la surface d'un autre compartiment flottait une multitude de globes lumineux, de la grosseur d'une orange.

C'était des *Pelagia nocticula*, petites méduses photogènes dont les navigateurs ont rencontré parfois d'immenses troupeaux, qui paraissaient incendier la surface des mers. Mais les voyageurs avaient le cœur trop serré pour admirer. Seule Suzanna parut captivée par ce spectacle.

La visite de l'épave démontra que ses flancs, percés comme une écumoire ne pouvaient offrir de gîte confortable. Mais, accrochée à ce qui avait été la proue de la nef et étayé par un amas de débris, une portion du pont supérieur subsistait et constituait une sorte de plate-forme, sur laquelle les voyageurs pourraient s'étendre et dormir en toute sécurité.

Ce n'était pas que l'abîme déserté par les eaux dût receler quelque danger. Ses monstres marins étaient morts et l'apparition de ceux qui rendent dangereuses les nuits terrestres des citadins n'était pas à craindre dans cette vallée, si loin des continents et des hommes.

Mais l'étendue, que déjà voilaient les ténèbres du soir, n'en étaient pas moins pleine d'inconnu pour ces voyageurs égarés dans la vallée marine. Impressionnés par l'ombre et le silence des solitudes océaniques, ils souhaitaient l'illusion d'une barrière qui les en séparât. Ces planches encore humides, mais dominant de quelques mètres le fond de l'océan, leur semblaient un gîte préférable.

Pour y atteindre, il fallut que l'ingéniosité des hommes de l'équipage construisît une sorte d'échelle avec des débris de mâts et de planches.

Le seul luminaire dont disposât la caravane se composait de trois petites lampes électriques de poche, propriété de Mrs Sandy, de Jim et du marquis. Comme il importait de les ménager, une seule éclaira le repas de conserves que partagèrent les hôtes de l'épave. Après quoi, la lampe fut éteinte ; chacun s'étendit sur le pont, roulé dans des couvertures et s'endormit.

On avait négligé de désigner des veilleurs, à quoi bon ? Quel ennemi aurait-on pu craindre ?

Pourtant, vers le milieu de la nuit, l'oreille inquiète du vieux Jim qui, après l'inconscience du premier sommeil, connaissait la demi-insomnie des vieillards, perçut des bruits vagues, d'indistincts frôlements, des craquements imperceptibles.

Il se dressa à demi et écouta.

Soudain, un cri déchira le silence de la nuit, sans interrompre les respirations lourdes des marins fatigués.

Mais comme Jim, Mrs Sandy et la marquise l'avaient entendu.

— Suzanna ! cria la mère angoissée.

— Elle était près de moi… Puis elle s'est levée pour aller voir les bêtes lumineuses… Le sommeil m'a prise et je ne la vois plus, répondit la voix effrayée de Sada.

Réveillé aussitôt, le marquis bondit sur ses pieds et courut à l'endroit où le pont rompu laissait apercevoir l'intérieur de la carcasse. L'obscurité était profonde mais une sorte de buée lumineuse s'élevait des compartiments pleins d'eau et projetait tout autour une lumière changeante, dont les feux étaient tantôt rouge rubis, tantôt d'un blanc de neige qui, subitement, se muait en bleu de ciel.

Il crut distinguer des ombres s'agitant près des lueurs.

— Suzanna ! appela-t-il d'une voix forte.

Un cri lui répondit et les ombres disparurent.

— Alerte ! cria Jim Sandy, en secouant les marins.

Déjà Archibald de Glandèves cherchait l'échelle ; mais ses mains tâtonnantes ne rencontraient que le bois pourri des planches rompues. L'échelle n'était plus là.

Tous maintenant étaient debout et se bousculaient dans les ténèbres, cherchant vainement à descendre de cette plate-forme sur laquelle les avait isolés une main mystérieuse.

— Elle était allée voir les lumières ! répétait Sada tremblante, en fouillant l'obscurité de ses yeux pleins de larmes.

En effet, le spectacle féerique avait attiré la jeune fille, qui ne parvenait pas à s'endormir. D'abord, elle s'était contentée d'admirer du haut du pont le jeu de ces gemmes aux feux changeants. Et c'était alors que Sada avait aperçu sa silhouette.

Puis sans bruit, pour ne pas réveiller ses compagnons, confiante en cette nuit calme et en cette solitude qu'elle croyait exempte de pièges, elle avait descendu l'échelle, pour voir de plus près.

Captivée, elle s'oubliait dans la contemplation des merveilleux poissons, éteignant et rallumant leurs appareils photogènes ou bien en changeant la coloration, quand soudain une main se crispa sur son épaule. Sursautant, elle se retourna et aperçut une face moqueuse avec deux petits yeux ironiques, que coloraient bizarrement les lueurs.

Où donc avait-elle vu ce visage jaune ?

Et soudain, elle se rappela. Celui qui surgissait ainsi, c'était le docteur Kasuga.

CHAPITRE XIV

LE DÉMON JAUNE

À la sortie de la mine, au fond de laquelle il laissait le pauvre Jean d'Entrevaux, voué aux tortures de la pire agonie, le Japonais s'était embarqué pour l'Amérique.

Déjà, dans tous les ports du littoral, le gouvernement rassemblait les futurs émigrants, le matériel de campement, tout ce qui devait servir à ravitailler les colons.

Avant tout, il allait falloir occuper les espaces libérés et organiser leur mise en valeur. Des villes s'élèveraient d'abord, recevant tout de la métropole, qui s'assurerait ainsi des créances, recouvrables sur les futurs bénéfices ; en même temps se débarrasserait-on des stocks en surproduction.

Des armées d'ingénieurs techniques attendaient, prêtes à rayonner sur le sol vierge, pour étudier, signaler les mines, les lacs propices aux pêcheries, les plaines qu'il serait possible d'ensemencer.

Or, pour parcourir cette immensité abandonnée par les eaux, précisément tous les moyens de communications allaient manquer.

Le soir même de l'arrivée du jaune, le ministre de la Marine ordonnait la mobilisation de la flotte et quelques jours après, cuirassés, croiseurs et torpilleurs quittaient leurs différents ports d'attache pour des destinations inconnues.

Chaque commandant emportait avec lui un pli cacheté, qu'il ne devait ouvrir qu'en pleine mer. Alors, seulement, il connaîtrait le point exact où il devait conduire son bâtiment.

Depuis des années, la prévoyance de l'Amirauté japonaise avait envisagé l'événement et imaginé le système suivant :

Il fallait disséminer à la surface du Pacifique les flottes japonaises et américaines, de telle sorte qu'au moment où la disparition des eaux les laisserait à sec, les vaisseaux, échoués à faible distance les uns des autres, formassent entre le continent américain et les îles japonaises une triple chaîne de relais.

On devait de la sorte réaliser une prise de possession rapide du plus vaste des océans asséchés, en même temps qu'on assurerait la continuité des communications entre l'Amérique et le Japon d'une part et d'autre part entre l'Europe et l'Amérique par la Sibérie et la Russie.

Quelques navires détachés des deux flottes devaient pareillement occuper la mer du Japon, les mers Jaune et Orientale et les zones de l'Atlantique que l'Amérique entendait revendiquer.

Tel était le plan japonais que le gouvernement américain avait adopté d'enthousiasme.

Mais le mystérieux départ d'une aussi formidable armada – les navires de commerce, les paquebots et les transatlantiques avaient eux-mêmes été réquisitionnés – était de nature à affoler l'opinion publique.

Selon la version la plus communément acceptée, cela ne pouvait présager qu'une guerre menaçant l'Europe.

En prévision d'un coup de main, les Européens alarmés réclamèrent le rappel de leurs navires et la mise en état de défense de tout le littoral.

Pour ne pas se trouver pris dans le conflit, les navires africains et océaniens demeurèrent à l'abri dans leurs ports et le monde entier attendit avec angoisse les événements.

Et brusquement, le coup de théâtre se produisit, affolant l'humanité. En l'espace de trois semaines, l'immense nappe d'eau qui recouvrait les deux tiers du globe, disparut comme par enchantement. Pourtant d'immenses lacs et de véritables mers subsistaient dans les fosses.

Déjà la colonisation commençait. La foule des émigrants américains, enthousiasmés par l'audace de cette colossale entreprise, s'était ruée vers les espaces libérés, sous la conduite de ses chefs.

Les relais établis facilitaient le ravitaillement et les vaisseaux échoués, jalonnant l'espace, traçaient la route de l'immigration.

D'ailleurs, ces relais eux-mêmes étaient reliés entre eux par un double service d'automobiles et d'aéroplanes, qui maintenaient un contact constant avec le continent américain.

Kasuga pouvait être fier de son œuvre.

Mais l'ivresse de son triomphe était empoisonnée par une inquiétude. Seul de toutes les nations, le Japon demeurait sourd à l'appel de la T.S.F.

Et ce silence était d'autant plus inquiétant qu'en tous les points du globe on signalait un formidable réveil de l'activité volcanique. Les cratères éteints depuis des siècles s'étaient

réveillés ; des bouches nouvelles s'étaient ouvertes et crachaient leurs laves, avec une furie qu'expliquaient aisément les savants, partisans de la théorie du feu central.

Connaissant la constitution du sol japonais, Kasuga pouvait craindre que là plus qu'ailleurs, le cataclysme n'eût multiplié ses ravages.

Il lui tardait d'être rassuré et aussi de revoir Suzanna de Glandèves.

Il décida donc de partir et de rallier Tokio.

Un aéroplane monté par le Japonais et un de ses compatriotes entreprit de franchir le Pacifique, entre San Francisco et Yokohama.

Et cette traversée s'annonçait sans incident, lorsque Kasuga aperçut l'épave qu'entouraient les fugitifs de Tokio.

Tout d'abord, il la prit pour un des navires relais ; mais un simple coup d'œil sur la carte dont il était muni le détrompa. Il pensa alors que ce pouvait être un bâtiment de commerce ou de pêche. Pour s'en assurer et reconnaître la situation de ces naufragés d'un nouveau genre, le Japonais descendit en vol plané.

Grandes furent sa surprise et sa colère quand il reconnut Jim Sandy et ses compagnons.

— Ils se sont donc échappés ? grogna-t-il.

Aussitôt il ricana.

Est-ce qu'on s'évadait ainsi de son étreinte ? Il saurait bien les reprendre et leur prouver qu'il n'était pas d'endroit

au monde où l'on pût se dire à l'abri du pouvoir et de la volonté du docteur Kasuga.

Puis la vue de Suzanna vint modifier ses projets. Il songea qu'en l'isolant de ses compagnons, il couperait court aux velléités de résistance que son plan pourrait rencontrer.

Il remonta donc dans le ciel et feignit de s'éloigner.

La nuit venait, favorable à l'accomplissement de son plan. Grâce à ses voiles, il atterrit à peu de distance de l'épave, laissa l'aéroplane sous la garde du pilote et s'avança.

Déjà sur les débris du pont les naufragés dormaient. Seule, Suzanna, attirée par les poissons lumineux comme la phalène par la flamme, était descendue vers la féerie des lueurs.

Kasuga en profita aussitôt. Sournoisement, sans bruit, il retira l'échelle improvisée par les marins, s'assura qu'à son défaut la descente serait impossible et qu'il tenait bien à sa merci celle dont il rêvait de faire son épouse et, brusquement, sortant de l'ombre, il surgit devant elle.

— Miss Suzanna, murmura-t-il avec un hideux sourire, je vous présente mes hommages.

La jeune fille jeta un cri d'épouvante.

— Pourquoi cette frayeur ? demanda Kasuga, feignant d'être douloureusement affecté par l'attitude de Mlle de Glandèves. Ne suis-je pas le plus respectueux de vos admirateurs ?

— Que me voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Suzanna d'une voix mal assurée.

L'ironie pétilla dans les yeux du Japonais.

— Par hasard ! riposta-t-il. Tout à fait par hasard, je l'affirme ! Mais je proclame que c'est un heureux hasard ! Ah ! miss ce n'est pas gentil d'avoir profité de mon absence pour prendre la clef des champs.

— Étions-nous donc vos prisonniers ? lança superbement la jeune fille, dont les yeux étincelèrent.

Kasuga n'était pas homme à se démonter ; il ne demandait d'ailleurs qu'à jeter le masque et à se montrer tel qu'il était, implacable et tout-puissant ; un maître bien plus qu'un amoureux.

— Pas tout à fait ! répliqua-t-il. Pas tout à fait, jolie miss, quoiqu'il y ait entre nous des liens que vous ignorez encore.

— Quels liens ?

— Ce sont des liens de soie, de simples rubans roses qui deviendront bientôt les chaînes légères et fleuries de l'hymen. Souvenez-vous, miss, que j'ai sollicité la joie de vous épouser.

— Je m'en souviens… Et mon père et mon grand-père vous ont éconduit, répliqua Suzanna. Dois-je vous apprendre que je suis fiancée à Jean d'Entrevaux… et que je l'aime ?

— Dites que vous l'aimiez, miss, Jean d'Entrevaux est mort.

La jeune fille poussa un cri de désespoir.

— Misérable ! clama-t-elle. Vous l'avez tué !

— Je ne puis nier que je sois pour quelque chose dans son trépas. Mais consolez-vous, miss Suzanna. Ma tendresse et mon admiration vous feront oublier cette perte.

— Infâme ! interrompit Mlle de Glandèves avec indignation. Pouvez-vous espérer m'inspirer d'autre sentiment que le mépris et la haine.

— Soit ! menaça le Japonais, grinçant des dents. Mais vous serez ma femme bon gré mal gré !

— Jamais !

— Vous êtes une otage ; votre pays vous a livré au mien.

— Nous nous sommes échappés ; vous ne me tenez plus.

— Je vous retrouve : je vous reprends.

— Au secours !…

Trop tard et en vain ; les bras de son persécuteur l'emprisonnaient.

— Il faut me suivre ! gronda le Japonais.

Et en dépit des efforts et des cris de la jeune fille qui se débattait, il l'emporta comme une proie à travers la nuit.

— Père !… Grand-père !… À moi ! criait-elle, folle de terreur.

Toujours courant, le ravisseur ricanait.

Mais soudain, il s'immobilisa, prêtant l'oreille.

Derrière lui, retentissait un bruit de course précipitée.

— Ce n'est pas possible ! gronda-t-il. Ils n'ont pas pu sauter !

Pressentant qu'il allait être rejoint, il voulut déposer son fardeau et se mettre en défense.

Mais avant qu'il en eût le temps, trois silhouettes surgirent des ténèbres et un poing furieux s'abattit sur son visage.

Il roula à terre, tandis que son agresseur se penchait sur lui.

Une lueur jaillit, celle d'une lampe électrique qui éclaira deux visages contractés par la fureur, celui de Kasuga et un autre, dont l'apparition fit pâlir le petit jaune.

CHAPITRE XV

TROIS SEMAINES D'AGONIE

Le souffle qui avait balayé la galerie et renversé les trois spectateurs de la formidable explosion n'était pas encore le souffle de la mort. Guilledou, le premier, reprit connaissance. Son évanouissement n'avait dû avoir qu'une durée fort courte.

— Je ne suis pas mort du coup ; mais je n'en vaux guère mieux ! pensa-t-il. Cela ne fait que commencer.

Il se tâta ; ses membres étaient douloureux ; son front surtout le faisait souffrir ; il avait dû heurter le roc, ce qui avait produit le bref étourdissement.

Le fracas des eaux n'avait point cessé ; un bruit assourdissant, qui semblait tout proche, emplissait la galerie. Seulement, il était uniformisé et les oreilles de Guilledou s'y habituaient au point qu'il lui parut possible de percevoir simultanément d'autres bruits.

Pour s'en assurer, il parla à haute voix.

— Ça se tasse ! prononça-t-il d'un ton lugubre.

Et il ajouta plus mélancoliquement encore :

— Ce sera bien ma guigne !… Au moins, M. Jean n'a pas souffert… Le vieux maboul non plus… Je ne les entends pas.

Au même moment et comme pour lui infliger un démenti, il entendit tout près de lui un gémissement.

— Est-ce vous, monsieur ? cria-t-il, d'une voix suraiguë, pour dominer le fracas de la cataracte.

Une voix que le bruit faisait paraître grêle, lui parvint.

— Guilledou !… nous vivons encore ?

— Il paraît, monsieur… Mais ça n'en est pas plus drôle !

— Et Mr. Big ?

— Je le cherche, monsieur.

Les deux Français avançant sur les genoux, balayèrent le sol de leurs mains hésitantes ; à quelques pas de l'endroit où ils étaient tombés, ils découvrirent le corps, encore inerte, de l'ingénieur.

Sans doute avait-il été projeté plus violemment que ses compagnons, car il fallut plusieurs minutes de soins pour le ranimer.

Enfin il poussa une faible plainte et se redressa.

— Hello ! garçons, que se passe-t-il ? s'exclama-t-il. La chose n'a donc pas fonctionné ?

— La brèche est faite, répondit Jean. N'entendez-vous pas le bruit des eaux ?

— Mais alors le globe n'a pas fait explosion ? Nous n'avons pas sauté ? s'inquiéta la voix du détraqué.

— Jusqu'à présent il n'y paraît pas, riposta le jeune Français dont les ténèbres dissimulèrent le fugitif sourire.

La déception de l'ingénieur, en dépit de la gravité des circonstances, lui semblait presque comique.

Mr. Big garda tout d'abord un silence écrasé ; sans doute avait-il peine à admettre que le projet insensé, si longtemps caressé, aboutit à un échec.

— Peut-être la masse des eaux n'a-t-elle pas encore atteint le feu central, émit-il au bout de quelques instants. Nous sauterons tout à l'heure.

— Charmante perspective ! murmura Guilledou.

Impressionné par la conviction que révélait l'accent de Mr. Big, Jean d'Entrevaux garda le silence. De nouveau l'attente atroce le torturait. Pourquoi s'était-il réveillé ? N'eût-il pas mieux valu en finir de suite ? Il allait maintenant sentir son cœur battre les secondes horribles de l'agonie, avec devant les yeux l'hallucinante vision de la fin menaçant Suzanna.

Oh ! savoir qu'un être chéri va périr et demeurer impuissant, séparé de cet être par des milliers de lieues ! Savoir ! Et ne pouvoir l'avertir ! Ne pouvoir même pas l'enlacer pour le protéger contre le choc mortel, ou connaître la douceur de périr ensemble !

— Cette incertitude est le pire des supplices ! cria-t-il nerveusement.

— Je pense comme vous, répondit Mr. Big.

Lui-même semblait agité, crispé. Ses compagnons le sentaient trépidant.

Tout à coup il bondit sur se pieds, et s'éloigna dans la galerie, vers le fond où s'épanouissait l'espèce de grotte qui

lui servait à la fois de gîte, et de bureau et où Jean d'Entrevaux avait déjà remarqué un curieux entassement de machines, d'appareils, d'instruments divers, ainsi que de lourdes caisses pleines de provisions.

Peu après, une lueur jaillit, mettant au milieu des ténèbres un point lumineux. Tenant une lampe électrique, Mr. Big repassa devant ses compagnons et marcha vers l'entrée de la galerie.

Atteint par la clarté, un mur d'eau s'illumina tout à coup et ce fut, devant les yeux émerveillés des Français, comme un ruissellement féerique.

La silhouette de Mr. Big se détachait sur cette nappe lumineuse, dont la chute verticale murait l'entrée. Il vacillait sous la violence des remous d'air que provoquait la cataracte.

Jean et Guilledou le virent alors se courber, puis s'avancer à quatre pattes vers le mur d'eau, en poussant devant lui quelque chose.

La faible clarté de la lampe que masquait d'ailleurs Mr. Big ne leur permettait pas de suivre le travail auquel il se livrait. Mais tout à coup leur oreille, déjà habituée au fracas des eaux, distingua un nouveau bruit qui s'ajoutait au tumulte ; une sorte de ronflement lui répondit à l'autre extrémité de la galerie. L'ingénieur se releva en poussant une exclamation triomphante et courut vers la grotte. Presque aussitôt la galerie s'illumina et Jean constata avec stupeur qu'un fil courant le long des parois portait de distance en distance des ampoules électriques.

Guilledou poussa un cri de joie.

— Ah ! monsieur, quelle chance ! Au moins on y verra clair pour mourir !

Jean sourit tristement. Pourtant, lui aussi se sentait réconforté, presque rassuré par cette clarté. Ne révélait-elle pas la puissance du génie clairvoyant de l'Américain ?

Justement, Mr. Big revenait vers les deux hommes en se frottant les mains d'un air satisfait.

— J'avais pris mes précautions, annonça-t-il. L'événement dément mes prévisions puisque l'explosion se fait attendre. Je ne croyais pas que cela se passerait ainsi. Mais à tout hasard je m'étais arrangé pour durer autant que la terre. Notre loge est solide et nous ne perdrons rien du spectacle.

— Mais cet éclairage ? demanda Jean.

— Un jeu d'enfant ! ricana l'ingénieur. Nous avons une chute, je l'utilise. Tout était préparé d'avance et mon usine d'électricité était prête à fonctionner. Il paraît que l'océan s'amuse en route, ou que le feu central est plus loin que je ne pensais. Quelle que soit la cause du répit qu'il nous laisse, profitons-en, messieurs. Voulez-vous venir voir notre « home » ? C'est assez confortable.

Ranimés par l'extraordinaire sang-froid du singulier personnage, Jean d'Entrevaux et le fidèle Guilledou le suivirent.

Pour la première fois, la caverne du Dr. Big ne leur apparaissait plus sous l'aspect d'un antre ténébreux. Elle était brillamment illuminée et ils pouvaient en admirer l'aménagement.

Comme l'avait dit l'Américain, c'était une usine en pleine activité ; des courses de courroies traversaient l'air et

les roues des machines ronflaient. Mais il y avait aussi, dans un autre coin, après l'entassement des caisses et des récipients divers, trois couchettes, une table et jusqu'à de confortables fauteuils. Au mur étaient suspendus des ustensiles de ménage et une planchette supportait de la vaisselle.

Guilledou considéra ces objets avec un intérêt évident.

— Si on meurt, soupira-t-il, je suppose que ce ne sera ni de faim, ni de soif.

— Nous avons trois mois de vivres, répondit l'Américain. Et les liquides n'ont pas été oubliés ; je ne suis pas partisan de ce régime sec dont souffrirent tant mes arrière-grands-parents, au temps où il sévissait dans notre libre Amérique. Voyons, compagnons, vous plairait-il de vous réconforter avec quelques coktails ! Je les réussis comme pas un.

Guilledou ayant accepté pour deux, il s'absorba dans la confection des boissons annoncées, sans prêter attention à l'évidente prostration de Jean d'Entrevaux.

— Ce n'est pas tout de se restaurer et de pouvoir dormir, reprit Mr. Big. J'ai songé à d'autres aises. Nous respirerons une atmosphère convenablement purifiée. Nous avons des provisions d'oxygène, et cette machine que j'ai disposée se chargera d'absorber l'excès d'acide carbonique. Nous pourrons tenir jusqu'au bout, mes joyeux garçons !

Fébrile, il consulta son chronomètre et se rembrunit.

— Il faut que je fasse quelques chiffres pour voir jusqu'où cela peut nous mener, grommela-t-il. L'eau devrait être tombée dans la chaudière !

— Est-il absolument certain que cela se produise ? questionna machinalement le fiancé de Suzanna.

— Allez au diable ! Cela doit se produire ! grogna l'Américain avec entêtement.

Il n'en était plus aussi sûr. L'inquiétude et l'énervement qui s'emparaient de lui en étaient la preuve. Jean le pressentit et se reprit à espérer.

— Supposons que cela soit, dit-il d'un ton conciliant. Vous n'êtes pas l'ennemi des hypothèses Mr. Big, puisque vous déclarez que toutes doivent être envisagées.

— Supposons cela ! ricana l'ingénieur. En serez-vous plus avancé ? Il resterait quelques jolies façons de trépasser, vieux camarade. D'abord, quand l'océan sera vide, le goulot de notre trou se videra lui aussi ; le niveau, en baissant, atteindra celui de notre porte. À ce moment, il est probable que le conduit sera un peu encombré ; les eaux y seront comme étranglées et la descente sera moins rapide parce que la pression du dessus n'existera plus. Alors, ma foi, étant moins pressées, il se pourrait qu'en passant chez nous les eaux soient tentées d'y entrer pour nous faire une petite visite.

— Nous péririons noyés ? s'exclama Jean.

Guilledou reposa mélancoliquement le verre qu'il venait d'achever de vider. Cette perspective lui coupait la soif.

— J'énumère les chances, répliqua froidement Mr. Big. Laissons passer les eaux, si vous y tenez. Mais le pis, voyez-vous, est qu'en se retirant elles nous laisseront dans le noir. Plus de chute, plus de lumière. Voyez-vous la joyeuse existence que nous mènerions alors au fond de notre cave ?

— Nous irions voir le ciel, répondit le jeune Français. De notre seuil, une fois l'eau partie, il sera possible de l'apercevoir.

— Mais pas de nous envoler vers lui ! riposta l'Américain. Je vous accorde un peu plus de deux mois pour regarder par la fenêtre. Après quoi il faudra nous résigner à mourir de faim. Aussi, j'espère bien que nous sauterons !

— Allons ! fit Jean d'Entrevaux découragé. Je crois bien que c'est en effet ce qu'il pourrait nous arriver de mieux.

— Non pas, monsieur ! protesta doucement Guilledou. Il faut souhaiter que le toqué se trompe et que la chaudière n'éclate pas.

— Tu recules devant la mort ? questionna amèrement le jeune homme. À quoi cela t'avancera-t-il de gagner quelques jours ?

— Nous mourrons, nous ! Mais, là-haut, « elles » ne mourront pas, répliqua le valet de chambre.

Il n'avait pu s'empêcher de réunir dans son souvenir Suzanna et Sada.

— De penser qu'elles seront sauvées, cela nous consolera, conclut-il.

Jean rougit.

Il eût soudain honte de son égoïsme.

— Que cet espoir nous réconforte ! déclara-t-il d'un ton ferme. Je consens que mes trois mois d'agonie paient le salut de Mlle de Glandèves et de tous les humains.

La vie dans la galerie n'était pas trop pénible ; elle ressemblait à de la détention dans une prison assez vaste et non dépourvue de confortable.

Mais l'Américain ne décolérait pas. De jour en jour il devenait plus nerveux et plus sombre.

— C'est fini ! vociféra-t-il enfin, en donnant un violent coup de poing sur la table. Nous ne sauterons pas ; et il y aura encore après nous de grotesques bipèdes, qui se promèneront à la surface du globe ! Ce Kasuga est un coquin.

Jean et son domestique ne pouvaient que faire chorus à cette dernière phrase.

— Si jamais je sors d'ici, je sais bien ce que je ferai, déclara Guilledou d'un ton menaçant.

— Je recommencerai, trancha Mr. Big. Oui, je trouverai autre chose. Il doit nécessairement exister un moyen d'envoyer cette stupide planète aux quatre vents de l'espace.

Ce qu'avait prévu l'ingénieur s'était produit. Dans le conduit trop étroit et vraisemblablement engorgé par les roches entraînées, l'eau ne tombait plus que lentement, le grand bruit avait cessé. Mais ce passage des eaux silencieuses n'était pas moins terrifiant à contempler.

Un matin, en se réveillant, les trois hommes trouvèrent la galerie envahie par les eaux.

— Est-ce la fin ? demanda Jean.

Il se répondit lui-même, en constatant :

— On dirait cependant que le niveau ne monte pas.

— J’avais envisagé cela, répondit laconiquement Mr. Big. La galerie remonte vers notre grotte et sa pente est assez forte. L’eau n’ira pas plus loin parce qu’elle a refoulé l’air devant elle. Nous sommes dans une cloche à plongeur.

— Mais quand le niveau baissera encore, libérant la partie supérieure de l’entrée et livrant de nouveau passage à l’air extérieur, que se produira-t-il ?

— Un remous d’eau tout au plus.

L’événement ne tarda pas à justifier ces pronostics. Même le fond de la grotte et les provisions échappèrent à l’inondation. Mais, selon ce qu’avait prévu l’ingénieur, les lampes électriques s’éteignirent.

— Plus de courant ! dit mélancoliquement Mr. Big. La misère commence.

— Allons voir le ciel ! s’écria impétueusement Jean.

Tous trois, suivant pas à pas la retraite des eaux, s’avancèrent jusqu’à l’entrée de la galerie.

Jean d’Entrevaux et son fidèle serviteur poussèrent alors des cris d’enthousiasme.

Ils revoyaient la voûte azurée : non pas minuscule échappée de bleu, un simple rond aperçu par l’orifice d’un puits gigantesque, mais une vaste calotte circulaire, supérieure en étendue à celles qui dominent les plus grands cirques pyrénéens. Vers cet azur ils tendirent des bras frénétiques, en aspirant à pleins poumons cet air libre, encore saturé d’iode et de sel marin.

Pourtant leur situation n'avait pas changé ; ils demeuraient prisonniers, avec seulement plus d'espace au-dessus d'eux.

À leurs pieds, un vaste lac d'eau bourbeuse était animé de ce mouvement giratoire qui seul trahissait l'incessante descente des eaux au fond du gouffre.

En même temps, le passage de tant de millions de mètres cubes d'eau avait usé la pierre, au point de transformer les parois, jadis verticales, de la carrière en plan incliné, sillonné de rigoles, entaillé de trous béants, alvéoles des blocs arrachés. Cela formait comme une immense cuvette, à la base de laquelle se trouvait l'ouverture de la galerie.

En remontant vers le ciel, les bords de cette cuvette s'évasaient de plus en plus, de sorte que, une fois franchie la dizaine de mètres de muraille verticale que formait le rocher, au sein duquel avait été percée la galerie, il devenait possible d'escalader la pente et de regagner le sol de l'océan.

Le regard de Jean, brillant d'espoir, ne cessait de fixer ces dix mètres de roche, suprême obstacle que lui opposait le destin. Et, pareillement, Guilledou, se penchant hors de l'entrée au risque de tomber dans le gouffre, se disloquait le cou pour mieux examiner la muraille, au-dessus de leurs têtes.

— On pourrait… murmura Jean.

— … Essayer d'escalader, acheva Guilledou.

Certes, il fallait être, comme eux, condamnés à une mort certaine pour envisager cette périlleuse tentative d'évasion.

Quel gymnaste, ou plutôt quel acrobate aurait sans pâlir accepté d'en tenter l'escalade ?

À peine, de loin en loin, existait-il quelque saillie, pour y accrocher les mains, ou quelque trou où le pied pût s'appuyer.

Et tout autour, au-dessous, le vide horrible donnait le vertige, le gouffre béant empli d'eau tournoyante semblait attendre, sournois, l'inévitable chute.

— N'avons-nous pas un pic ? demanda Guilledou, surexcité. Il suffirait de dégager notre entrée à sa partie supérieure et d'amorcer un embryon d'escalier.

Mr. Big fit entendre un ricanement ironique.

— Où vous mènerait-il ? demanda-t-il.

— Là-haut ! riposta ardemment Jean, en montrant le rebord supérieur de la cuvette, que dorait un joyeux soleil.

— Là-haut, c'est-à-dire vers d'infinis espaces stériles, déserts sans eau, sans rien de ce qui assure la vie, objecta l'Américain en haussant les épaules avec un flegme méprisant. Vous y périrez de faim et de soif, comme ici. Pourquoi prendre tant de peine ?

Le jeune Français secoua la tête.

— S'il existe une chance de salut, je veux la tenter, riposta-t-il fermement. D'ailleurs j'aime mieux mourir au grand jour qu'au fond d'un trou.

— Que risquons-nous ? renchérit Guilledou. Si nous réussissons, chacun y trouve son compte : M. Jean épouse mam'zelle Suzanna et moi j'épouse…

Il s'interrompit et fit une affreuse grimace. S'il survivait, Miaya reprenait ses droits.

— Ne pensons pas aux choses désagréables, continua-t-il en poussant un grand soupir. Je sais bien que je suis guignard ; mais ça ne m'empêcherait pas de démolir le citoyen Kasuga, responsable de toutes nos misères. Et quant à vous, monsieur le mineur, vous pourriez aller recreuser un autre trou pour y replacer vos pétards.

Cet argument illumina les yeux de l'Américain.

Guilledou venait de toucher la corde sensible.

— Par Washington ! vous êtes deux Français énergiques ! s'écria Mr. Big. Je ferai comme vous, garçons ! En avant ! j'ai mieux qu'un pic à vous donner.

Ce furent pourtant tout d'abord trois de ces instruments qu'il alla chercher au fond de la grotte ; mais il rapporta également des cartouches de dynamite.

— Il faut opérer avec méthode, déclara-t-il. Nous avons le temps et il ne servirait de rien de nous échiner pour finir par un plongeon. Je vais vous montrer ce que peut un ingénieur yankee. Si vous avez du cœur à l'ouvrage, nous taillerons dans le roc un petit escalier confortable, par lequel nous pourrons au moins remonter quelques provisions.

Du cœur à l'ouvrage ! les deux Français ne pouvaient en manquer, en présence d'une pareille perspective. Saisissant chacun un pic, ils se mirent à attaquer le rocher avec ardeur, tout en écoutant les conseils que Mr. Big leur prodiguait, touchant l'art de creuser un trou de mine.

Tout le jour ils travaillèrent, ainsi qu'une grande partie de la nuit, grâce à un éclairage de fortune que l'ingénieur Mr. Big installa au moyen de débris de planches humecté de whisky. Après chaque explosion, ouvrant dans la roche un

nouveau palier, ils déblayaient et parachevaient à coups de pic, l'œuvre de la dynamite. Le lendemain ils avaient réussi à étager une dizaine de paliers, formant d'énormes marches d'un mètre de haut, qui permettaient une escalade non point absolument aisée, mais du moins exempte de danger.

Alors, chargés chacun d'un ballot de vivres, ils remontèrent péniblement les pentes de l'évasement et se trouvèrent enfin à la surface du sol de la plaine océanique. C'était le soir et déjà ils délibéraient, pour décider s'il ne convenait pas de prendre un repos immédiat avant de se mettre en route, guidés par le seul hasard, quand ils aperçurent à l'horizon un point noir, planant au-dessus d'une masse sombre, puis s'en éloignant brusquement.

— J'ai déjà vu cela tantôt, avant que nous ne vous mettions en route, observa Guilledou. Vous étiez allés au fond de la grotte chercher les ballots quand j'ai remarqué cette chose qui planait très haut dans le ciel au-dessus de notre trou. J'ai pris cela pour un oiseau et, ma foi ! je n'y ai guère prêté d'attention. D'ailleurs cela a disparu presque aussitôt.

— Hum ! répliqua Mr. Big en examinant le point suspect avec attention. Cet oiseau pourrait bien être un aéroplane.

— Un aéroplane au-dessus de ces plaines désertes ! s'exclama Jean d'un ton parfaitement incrédule.

— Mais oui, monsieur ! persista l'Américain. Si ces damnés jaunes ont voulu vider l'océan, ce ne doit pas être sans motif, comme vous l'a expliqué votre ennemi. Il est naturel qu'ils explorent leur conquête et l'aéroplane est le moyen le plus pratique.

— En ce cas, nous aurions laissé échapper le salut ! Pourquoi Guilledou n'a-t-il pas crié ? Nous pouvions faire des signaux de détresse.

— Oui ! Pourquoi n'ai-je pas crié ? se lamenta le valet de chambre, en faisant mine de s'arracher les cheveux. Hélas ! Monsieur sait bien que j'ai la…

— Attendez ! interrompit Mr. Big. Ne regrettez rien. Si l'oiseau de là-bas est monté par des Japonais, ils ne seraient probablement pas venus à notre aide. Songez que le petit Kasuga vous a condamnés à mort et qu'il ne doit pas tenir à ce que je reparaisse.

— C'est-à-dire qu'on nous aurait plutôt replongés dans notre trou ! s'écria Guilledou. Hourra ! J'ai bien fait d'avaler ma langue !

— Soyons donc prudents, approuva Jean, mais peut-être pourrions-nous nous rapprocher de ce point au-dessus duquel l'aéroplane a volé. Cela ressemble beaucoup à un navire échoué. Je ne vois plus l'aéroplane et il fait presque nuit. Peut-être aurons-nous demain la chance de voir à qui nous avons affaire. Nous agirons en conséquence.

— Soit ! concéda à son tour Mr. Big. D'ailleurs peu importe la direction ; pour nous, toutes se valent.

Ils s'avancèrent lentement vers la masse sombre, qui n'était autre que l'épave abritant Jim Sandy et ses compagnons. Comme ils s'en approchaient, ils entendirent des cris.

— Je rêve ! balbutia Jean en tressaillant soudain. Ou bien c'est une hallucination ! Il m'a semblé reconnaître la voix de Suzanna.

Au même moment, une silhouette passa devant lui en courant ; l'homme qui fuyait portait dans ses bras une forme qui se débattait.

— Courons ! s'écria impulsivement le jeune Français. J'en aurai le cœur net.

Les cris continuaient. Jean s'élança, suivi de Guilledou et de Mr. Big.

L'instant d'après, son poing s'abattait sur la face du ravisseur et la lueur de sa lampe électrique éclairait le visage grimaçant de Kasuga, en même temps que la figure pâle de Suzanna de Glandèves.

CHAPITRE XVI

DU SECOURS !

En reconnaissant Jean d'Entrevaux, Kasuga n'éprouva qu'une seconde de terreur. L'instinct de ruse et de lutte reprit aussitôt le dessus ; avant même d'avoir réfléchi au miracle que devait être à ses yeux cette apparition d'un homme surgi des abîmes souterrains, il songea à lui échapper.

Se dégageant d'un effort surhumain, il se releva d'un bond et disparut au milieu des ténèbres.

— Cours, Guilledou ! cria le jeune Français.

Ordre inutile. Le brave serviteur était déjà sur les traces du jaune et Mr. Big lui-même prenait part à la chasse.

Jean d'Entrevaux hésita la durée d'une seconde.

Mais pouvait-il abandonner Suzanna, qui gisait à deux pas de lui et qui lui tendait les bras ?

Suzanna, miraculeusement retrouvée, alors qu'il s'en croyait séparé par des milliers de lieues ! Allait-il retarder l'instant de la presser sur son cœur ?

— Suzanna ! Chère Suzanna !

— Jean ! Est-il possible que ce soit vous ?

La voix de Mlle de Glandèves tremblait encore. En la relevant le jeune homme sentit son cœur battre follement.

— Calmez-vous, mon amie, dit-il. Le Japonais n'est plus à craindre. Guilledou et notre compagnon le poursuivent. En tout cas, il est en fuite et c'est moi qui, désormais, veillerai sur vous.

— Oh ! Jean ! cet homme est un démon. Songez à tout ce qu'il a réussi contre vous et contre nous !

— Parce que nous n'étions pas sur nos gardes, ma Suzanna. Mieux vaut un ennemi déclaré qu'un danger inconnu. À présent, nous savons de quel côté peuvent venir les coups.

— Vous êtes là, vivant, bien vivant !… Oh ! Jean ! je ne puis y croire ! Vous voir apparaître et me sauver, à cette minute où je me croyais si loin de vous, si loin de tous les humains !

— Mais vous-même, Suzanna, comment vous trouvez-vous ici ? Savez-vous où vous êtes ? Au fond du Pacifique !

— Il n'y a plus d'océan, Jean !

— Je le sais. Ce mystère cessera d'en être un pour vous, lorsque je vous aurai raconté mes aventures.

— Les nôtres ne doivent guère être moins surprenantes. Mais n'avez-vous pas trop souffert, pauvre Jean ? J'ai tellement tremblé pour vous ! tellement pleuré !

Un bruit de pas l'interrompit. Des voix essoufflées jetaient des jurons. Les silhouettes de Guilledou et de Mr. Big surgirent de l'ombre.

— Damné coquin ! rugit l'Américain. Sans son aéroplane, nous le tenions !

— Vous a-t-il échappé ? demanda Jean rembruni.

— Hélas ! monsieur ! répondit Guilledou, ce ne fut pas faute de courir. Quelle poursuite ! Il faut que le petit démon ait des jambes d'acier. Tout de même, j'ai plus de souffle que lui et j'aurais fini par l'avoir, sans cette satanée machine qui l'attendait. Au moment où j'allais mettre la main dessus, je me suis heurté à quelque chose de noir, qui m'a semblé sortir brusquement de la nuit et mon Japonais m'a glissé entre les doigts. Pan !… pan !… Deux détonations, deux balles qui me sifflent aux oreilles… en me ratant… Et aussitôt un ronflement… le moteur, que me crie Mr. Big… et nous apercevons une grande machine qui démarre devant nous et qui roule… qui roule… Allez donc suivre ça ! S'il avait fait jour…

— S'il avait fait jour, interrompit l'Américain, ils ne nous auraient pas manqué et leur oiseau y aurait vu clair pour s'envoler. Au moins, avec cette obscurité, nous conservons l'espoir qu'ils se casseront les ailes quelque part.

— C'est problématique, soupira Jean. Il va nous falloir demeurer sur le qui-vive.

— Nous serons en nombre, répondit bravement Suzanna. Mon père et mon grand-père sont là avec des marins. Ce que je ne m'explique pas, c'est que personne ne soit venu à mon secours.

En arrivant à l'épave, ils eurent l'explication de cette énigme. Les quelques minutes qu'avait duré la tentative d'enlèvement avaient paru autant de siècles à l'angoisse du marquis de Glandèves et de sa famille. Tout contribuait à les affoler, immobilisés sur le tronçon de pont, au milieu des cris et de la confusion des marins, cherchant à descendre. Au sentiment de leur impuissance s'ajoutait l'énervement de ne rien pouvoir deviner du drame qui se déroulait au bas de l'épave.

Enfin, la voix de Suzanna les rassura, en même temps que ce qu'annonçait la jeune fille les frappait de stupeur.

— Jean est là ! criait-elle. Il m'a sauvée !

L'échelle relevée et replacée, libérant les prisonniers de l'épave, ce fut, au milieu de l'obscurité, un tumulte extraordinaire de cris de joie, des exclamations sans fin, des interrogations. Mme de Glandèves et Mrs Sandy, le vieux Jim et le marquis s'arrachaient tout à tour Jean et Suzanna pour les presser sur leur cœur. Fêtés et cajolés, Guilledou et Mr. Big ne pouvaient suffire aux poignées de main qui sollicitaient leurs phalanges, ni répondre aux questions qui pleuvaient sur eux.

D'abord harcelé de toutes parts, Jean ne put satisfaire la curiosité de ses auditeurs qu'au moyen de phrases hachées par de nouvelles questions.

Mais quand il arriva au récit de son séjour dans le monde souterrain, quand il dépeignit l'étrange spectacle des foules misérables, vouées aux gigantesques travaux, les merveilles de ces villes édifiées dans les entrailles de la terre et le spectacle effroyable de la carrière dont le plafond, en s'ouvrant, devait livrer passage à la mort, le silence s'établit et tous les auditeurs furent suspendus à ses lèvres.

Près de lui, tenant entre les siennes une des mains du jeune homme, Suzanna pleurait doucement, en écoutant cette évocation des souffrances morales de son fiancé. En même temps, ses regards reconnaissants cherchaient le brave Guilledou, dont le dévouement avait su rejoindre son maître dans les profondeurs de cet enfer.

La perfidie et la cruauté du docteur Kasuga avaient soulevé l'indignation générale. Parmi les braves gens qui écou-

taient cet émouvant récit, il n'en était pas un qui n'eût voulu tenir le Japonais, pour lui infliger un châtiment mérité. Il fallut même que le marquis intervînt pour empêcher les marins de s'élancer immédiatement à la recherche du jaune.

— L'obscurité nous arrêterait, répliqua M. de Glandèves. Le misérable et son compagnon sont armés ; je ne veux pas qu'aucun des nôtres risque sa vie dans une chasse à l'aveuglette. Tôt ou tard l'heure du châtiment sonnera. Notre cher Jean appartient au corps diplomatique.

Jim Sandy, en entendant cette phrase, éclata d'un rire fort irrévérencieux.

— Ne comptez pas plus sur l'Europe que sur l'Amérique pour épouser notre cause, répliqua-t-il. Ce damné Japon a réussi un coup de maître. Je devine maintenant de quel prix il a payé l'alliance de mon pays.

— Et quel était ce prix demanda le marquis, en ouvrant de grands yeux.

— Son secret… et probablement une part du gâteau. Si vous ne comprenez pas, mon cher garçon, c'est que vous êtes un homme du vieux monde, n'entendant rien aux affaires. Je vous dis que c'est une entreprise colossale !

Le milliardaire parlait avec une animation extraordinaire. La révélation du secret du Japon, le rêve de colonisation des espaces sous-marins, rapporté par Jean d'Entrevaux, d'après les confidences de Kasuga, l'enthousiasmaient au plus haut point.

— Vider l'Océan ! s'écria-t-il. Qui aurait songé à cela ? Ce Kasuga est un rude homme !

À ce compliment, pour le moins inattendu dans la bouche du grand-père de Suzanna de Glandèves, Mr. Big sursauta et regarda de travers son compatriote. Puis il se mit à ricaner et il allait prendre la parole, quand le marquis le devança.

— C'est une canaille ! clama M. de Glandèves avec véhémence. Et je ne vois aucune considération qui puisse empêcher l'Europe de châtier son impudence.

— Vous ne voyez pas ? répéta Jim Sandy, avec une commisération moqueuse, naturellement, vous ne songez pas à cela ; mais l'océan vide, mon cher garçon, c'est l'Europe privée de ses jambes, c'est-à-dire de ses flottes. Chacun chez soi et pour longtemps ! Voilà la situation actuelle. Entre les continents il y a des déserts et quand ils seront franchis et que la civilisation les aura conquis, le Japon sera assez puissant pour se moquer de vos réclamations.

Cette logique atterra tous les auditeurs.

— Que ferons-nous alors ? demanda piteusement le marquis.

— Nous nous défendrons nous-mêmes ! riposta flegmatiquement Jim Sandy. Pour le moment, il s'agit de regagner un continent. J'estime que notre cas n'est pas isolé et que les États vont envoyer des caravanes de secours pour ravitailler les passagers des navires échoués.

— Mais Kasuga ? objecta le marquis.

— S'il reparaît, ce sera tant mieux pour nous et tant pis pour lui. Et si notre rencontre a lieu au milieu de nos compatriotes, nous nous expliquerons.

— Nous nous expliquerons ! répéta Mr. Big d'un air menaçant.

Le jour naissait. Déjà les hôtes de l'épave pouvaient se voir et Suzanna souriait à Jean, dont les yeux ne quittaient plus ceux de la jeune fille.

Debout derrière ses maîtres, le brave Guilledou cherchait les visages de connaissance que, jusqu'alors, la nuit lui avait dérobés ; tout à coup il se sentit tiré timidement par la manche.

Sada, par une tactique savante, avait réussi à se rapprocher de lui et mi-joyeuse, mi-anxieuse, elle levait ses beaux yeux vers son ancien fiancé.

— Bonjour, monsieur Guilledou ! murmura-t-elle.

— Mam'zelle Sada ! s'exclama le Breton, avec un mélange de joie et d'embarras.

— J'ai lu votre lettre, dit Sada, et je vous ai pardonné parce que vous m'aimiez toujours et que c'était un sacrifice.

— C'en était un ! soupira le valet de chambre.

— Mais à présent que votre maître est sauvé et que nous voilà réunis…

Guilledou interrompit la Japonaise.

— Ça me fait gros cœur mam'zelle, bien gros cœur, de voir que vous pensez toujours à moi ! soupira-t-il.

— J'ai aidé vos maîtres à s'enfuir, monsieur Guilledou. C'était pour me venger de Miaya ; mais c'était aussi pour vous faire plaisir et parce que je pensais que vous m'en seriez reconnaissant.

— Je le suis, allez ! affirma Guilledou d'un air consterné.

L'infortuné valet de chambre, que cette conversation mettait au supplice, tortillait entre ses doigts les bords de son chapeau et, devant sa mine piteuse, la pauvre Sada ne trouvait plus rien à dire.

Le marquis, qui avait entendu l'entretien, vint à la rescousse.

— Allons, Guilledou, dit-il, il ne faut pas faire de la peine à cette petite Sada qui s'est montrée héroïquement dévouée. Tu l'aimes ?

— Oh ! oui monsieur le marquis ! déclara le valet de chambre avec conviction.

— Elle t'aime aussi. Soyez heureux. Nous vous marierons.

Guilledou poussa un soupir lamentable.

— Impossible ! objecta-t-il. J'ai signé à Miaya une promesse de mariage.

— Promesse extorquée, Guilledou, promesse nulle. Qu'elle vienne donc présenter son papier devant nos juges de France et tu verras comment on la recevra.

— N'empêche que j'ai signé, monsieur le marquis ! Et encore, s'il n'y avait que ma signature ! Mais j'ai aussi donné ma parole, et ça, c'est sacré. Quand on a la guigne, les choses tournent toujours de telle façon que personne ne vous comprend et qu'on a tout le monde sur le dos… Ça ne m'empêche pas de continuer à vous aimer, ma petite Sada !

— Mais vous épouserez Miaya ! riposta la Japonaise, en éclatant en sanglots. Et moi, je me ferai hara-kiri !

— Moi aussi !

Et les deux singuliers amoureux, évitant de se regarder, arboraient des mines longues d'une aune, qui faisaient contraste avec la joie générale.

Cependant, Jim Sandy estima que l'heure était venue de se remettre en route. Maintenant qu'il savait que l'extraordinaire phénomène avait été provoqué par la main des hommes, il se sentait plus certain que jamais de rencontrer de prompts secours.

Augmentée de Jean radieux, de Guilledou lamentablement mélancolique et de Mr. Big impénétrable, la caravane se reforma.

Elle avait à peine franchi quelques milles qu'un bruit, encore lointain mais bien connu de leurs oreilles de citadins civilisés, retentit derrière eux.

— Une auto ! s'écria le marquis de Glandèves, au comble de la stupéfaction, en se retournant vers l'horizon brun qui fermait le fond de la vallée océanique.

Une auto au fond du Pacifique ! Une auto roulant sur le sol des abysses ! Quelle imagination en délire aurait osé rêver cette chose abracadabrante ?

Et pourtant c'en était bien une, qui dévorait les solitudes désolées de la fosse de Tuscarora !

Elle s'arrêta près de la caravane et cinq marins américains en descendirent.

— Bonjour, messieurs et mesdames, dit poliment l'un d'eux. Nous sommes détachés du croiseur *Ohio* pour ramener à bord les navigateurs perdus. Je présume que vous êtes dans ce cas ?

— Le croiseur *Ohio* ! s'exclama Jean d'Entrevaux. Voilà un navire providentiel. Où se trouve-t-il ?

— En station c'est-à-dire échoué à une douzaine de milles d'ici répondit le marin. C'est une bizarre corvée, monsieur ; il paraît que nous sommes là pour des mois. Le commandant vous expliquera la chose. Moi, je sais seulement que, de marin d'eau salée, me voilà passé navigateur sur fond de sable. C'est humiliant.

— Et vous avez mission de ramener les égarés ? demanda le marquis.

— Il paraît qu'il y en a, monsieur. Mais la consigne est de prendre les dames d'abord. Alors, si vous voulez bien mes quatre camarades vont demeurer avec vous, pour vous montrer le chemin de notre bord, et moi j'emmènerai les dames en auto.

Quand on se trouve perdu à quelques milliers de kilomètres des côtes habitées et au fond d'une vallée de plus de cinq mille mètres de profondeur, on ne discute pas une semblable proposition : on l'accepte. Quelques minutes après, Mrs Sandy, la marquise de Glandèves, Suzanna et Sada s'éloignaient, emportées par l'auto qui roulait à merveille sur le sol sans ornières de la vallée sous-marine.

Courageusement, les hommes firent demi-tour et s'apprêtèrent à gagner pédestrement l'*Ohio*.

Pendant plusieurs heures, ils marchèrent, remontant vers le nord. Sur le sol uni, où pas un rocher, pas un buisson ne pouvait faire ombre, le soleil dardait ses rayons et semblait tout recouvrir de feu. Il fallait clore à demi les paupières pour n'avoir point les yeux brûlés par le rayonnement de ces étendues embrassées. La lourde chaleur rendait la marche pénible et, rien ne venant distraire le regard, l'étape parut infiniment longue aux voyageurs.

Enfin, sur la ligne de l'horizon, s'éleva une masse grise, qui grossit et prit forme reconnaissable.

C'était le croiseur échoué, mais redressé et étayé par des charpentes.

Tout autour s'agitait une véritable fourmilière humaine, élevant des baraquements, plantant des jalons et travaillant à des terrassements.

L'un des marins expliqua qu'on s'occupait déjà d'ébaucher la ville future, pour recevoir les émigrants qui avaient dû quitter le continent américain et s'avançaient à travers les espaces conquis sur les eaux. Il ajouta que deux ou trois cents cités semblables devaient à bref délai, s'élever sur la plaine océanique.

— Spéculation de premier ordre ! affirma Jim Sandy, prodigieusement intéressé.

Mais le marquis l'arracha à ses calculs et à sa contemplation. Tout autant que Jean d'Entrevaux, M. de Glandèves avait hâte de revoir sa femme et sa fille.

Il s'étonnait même de ne pas les apercevoir à la coupée du croiseur.

— Elles ne nous attendent pas encore supposa le jeune fiancé, qui paraissait légèrement désappointé.

Les arrivants escaladèrent les marches et parvinrent sur le pont du croiseur. Il était désert.

— Ces dames se seront retirées dans une cabine, dit encore Jean. Elles avaient le droit d'être fatiguées.

En prononçant ces paroles, sa voix trembla légèrement. Une inexprimable angoisse, quelque chose comme un pressentiment lui serrait le cœur.

Un officier se promenait sur la plage arrière du croiseur. Les voyageurs se dirigèrent vers lui.

— Je vous demande pardon, commandant, fit M. de Glandèves. Mais pourriez-vous me dire si quatre dames n'ont pas été amenées à bord par une de vos automobiles ?

— Quatre dames ? Parfaitement, répondit l'Américain.

— Pourrait-on nous conduire près d'elles ? reprit le marquis, aussitôt rasséréné.

L'officier de marine s'excusa, d'un geste contristé.

— Impossible, cher monsieur ! assura-t-il.

— Impossible ? répéta Archibald de Glandèves, littéralement stupéfait. Et pourquoi donc ? Je suis le gendre de l'une, le mari de la seconde et le père de la troisième. Ma demande n'a donc rien que de fort naturel. Et parmi ces messieurs qui m'accompagnent, se trouvent Mr. Jim Sandy, mon beau-père, et M. d'Entrevaux, le fiancé de ma fille. C'est donc toute la famille, que ces dames doivent attendre avec une impatience égale à la nôtre.

L'officier secoua la tête.

— Elles ne vous attendent pas. Elles ne peuvent vous attendre, puisqu'elles sont parties.

— Parties ! s'exclamèrent ensemble les trois hommes.

— Parties sous la conduite d'un Japonais nommé Kasuga, entre les mains de qui, j'ai dû remettre Mlle de Glandèves, conformément aux ordres dont il était porteur. Les autres dames n'ont pas voulu se séparer de votre fille et le Japonais a consenti à les emmener.

Sous le coup de massue que lui assenait cette nouvelle, Jean d'Entrevaux chancela, cependant que le marquis devenait tout pâle.

Suzanna entre les mains de Kasuga ! Suzanna livrée au misérable par ceux qui auraient dû la protéger !

En certaines circonstances la patience n'était pas le fort de Jim Sandy.

Il marcha sur son compatriote.

— Vous avez remis ma petite-fille à ce démon jaune ? demanda-t-il, en croisant ses poings comme s'il avait eu l'intention de boxer.

— Oui, répondit flegmatiquement l'officier, que cette attitude belliqueuse ne parut pas impressionner.

— Et vous saviez, en nous envoyant chercher, que vous feriez cette chose ?

— Je le savais. J'ai suivi de point en point les instructions qui m'ont été données par le docteur Kasuga.

— Alors, vous vous êtes associé à une abominable trahison ! C'est là une action indigne d'un honnête homme !

— Je vous arrête, master Sandy ; vous n'avez pas le droit de prononcer de telles paroles : je n'ai fait qu'exécuter les ordres de mes supérieurs.

— Et d'où venaient ces ordres ?

— De haut !… Du gouvernement américain.

Jim Sandy recula d'un pas ; son teint devint apoplectique.

— Le gouvernement américain a ordonné cela ? scanda-t-il. Il a ordonné de remettre ma petite-fille, la petite-fille d'un citoyen américain à un Japonais ?

L'officier regarda d'un air de profonde commisération les trois hommes qu'il avait devant lui et qui paraissaient pareillement furieux et atterrés.

— En fait, dit-il, ce Japonais a rendu un immense service à l'Amérique. Il a été le médiateur pour la signature d'un traité qui nous livre la majeure partie du monde nouveau ; et, comme récompense personnelle, le Congrès, par une loi qui vient d'être votée, lui a accordé la main de Mlle de Glandèves.

— Le Congrès a voté une loi violant les droits du père de famille, ceux du citoyen et la liberté individuelle ? se récria Jim Sandy, pourpre d'indignation.

— C'était une affaire, master Sandy, plaida son compatriote, une affaire exceptionnelle. Vous êtes Yankee : vous devez comprendre.

Tournant soudain le dos à l'officier, il se précipita vers la coupée.

— Poursuivons-le ! clama-t-il ! Fût-ce au bout du monde, nous le rattraperons !…

Mais l'officier avait fait un signe et, devant eux, un factionnaire croisa la baïonnette. Des marins en armes accouraient, entourant les trois hommes.

— Mille regrets, messieurs, dit en s'avançant le commandant du croiseur. Mais je dois exécuter toute ma consigne. Jusqu'à ce que M. de Glandèves et Mr. Sandy aient acquiescé aux décisions du Congrès, vous demeurerez prisonniers.

CHAPITRE XVII

LE PRIX DU SECRET

Après avoir échappé à Jean, Kasuga s'était rué dans les ténèbres. Déjà il entendait derrière lui le galop de Guilledou et de Mr. Big, lancés à sa poursuite. Mais le Japonais ne fuyait point au hasard ; il conservait la bonne direction, celle de son aéroplane qu'il avait laissé à peu de distance, le moteur en marche et son mécanicien à son poste.

Ses yeux perçants le devinèrent dans l'ombre et il escalada le siège au moment précis où Guilledou allait l'atteindre. Se retournant vers ses ennemis il fit feu sur eux, au jugé, pour les tenir en respect et donner le temps à l'appareil de repartir.

Kasuga ne craignait pas l'obscurité ; elle n'était pas un obstacle à son vol.

En effet, dès que l'aéroplane eût atteint une certaine hauteur, les deux Japonais qui le montaient aperçurent à leur gauche, au-dessous d'eux, trois feux, formant un vaste triangle isocèle. C'était un terrain d'atterrissage situé aux abords du croiseur *Ohio* et que, selon la consigne, le commandant désignait aux aviateurs par des signaux lumineux.

En pleine nuit, donc, Kasuga et son compagnon purent atterrir sans danger au centre du triangle.

Le Japonais se dirigea aussitôt vers le croiseur et se fit conduire auprès du commandant. Froidement, presque cyni-

quement, Kasuga exposa à l'officier ahuri quelle sorte de service il attendait de lui et le pria de l'aider à organiser le guet-apens qui devait lui livrer Mlle de Glandèves.

Tout d'abord le marin totalement choqué à la pensée qu'on prétendait attenter à la liberté d'une Américaine, avait failli se fâcher rouge et envoyer le singulier amoureux à fond de cale.

Mais, en présence de l'assurance du Japonais, il dut accepter d'en référer à son chef, un délégué du gouvernement qui se trouvait à bord d'un des bâtiments échoués dans les environs de l'île Nippon.

Cette nuit-là, le télégraphe sans fil marcha sans relâche et il apporta aux officiers du croiseur la plus étrange des nouvelles.

Kasuga ne s'était pas vanté.

L'Amérique faisait de la petite-fille de Jim Sandy une victime propitiatoire.

Il fallut bien se rendre à l'évidence. Une loi autorisait Kasuga à passer outre à la résistance de la famille de celle qu'il voulait épouser. Il était prescrit à tous les délégués du gouvernement, ainsi qu'à tous détenteurs de l'autorité, d'obtempérer aux vœux du Japonais et de faciliter son mariage.

Décrire le désespoir de la malheureuse Suzanna, en apprenant le sort qui lui était réservé, peindre la douleur de la marquise, l'indignation de Mrs Sandy serait chose impossible.

En dépit de sa crainte du maître et du châtiment que sa trahison généreuse suspendait sur sa tête, Sada elle-même

joignit ses malédictions à celles dont les trois femmes accablèrent le Japonais.

Mais que pouvaient les larmes, les injures ou les supplications ? Tout ce qu'obtinrent les pauvres femmes fut de n'être point séparées de Suzanna et de la suivre vers l'île japonaise, où Kasuga prétendait l'entraîner sans retard. Il avait appris la présence d'un représentant du gouvernement sur le dernier navire-relais. Il décida aussitôt d'en profiter pour faire célébrer officiellement son mariage.

De vive force, les quatre femmes furent poussées dans deux automobiles, sous la garde de Kasuga et de quelques marins.

Et le voyage commença, à travers les espaces interminables, coupé de repos échelonnés sur le trajet.

Spectacle étrange que ces campements grouillant de vie, au milieu des immensités silencieuses qui semblaient des champs de mort.

Sur le lit déserté par les eaux, la civilisation avait jeté des poignées d'hommes, de minuscules cercles de vie, infimes par rapport aux solitudes infinies. Et ces taches allaient s'étendre, recouvrir l'espace d'où le génie humain avait banni la nappe liquide. Elles s'élargiraient et se rejoindraient ; des villes surgiraient ; des champs et des forêts couvriraient ce sol conquis.

Spectacle étrange ! Quel vertige d'orgueil il devait faire naître dans les cervelles humaines !

Le quinzième jour de ce fantastique voyage, une bande sanglante empourpra l'horizon lointain. Puis ce furent des lueurs d'incendie, d'énormes flammes rouges, qui dardaient

vers le ciel leurs langues de feu ; des tourbillons de fumées noires, grises et rousses amoncelaient des bataillons de nuages, que trouaient à chaque instant des masses sombres, projetées en l'air par d'invisibles mortiers. D'incessantes et formidables détonations achevaient de donner l'impression qu'on approchait d'un champ de carnage et de désolation. Mais le front de ce gigantesque combat embrasait des lieues et des lieues ; l'œil n'en apercevait pas la fin, pas plus en largeur qu'en profondeur.

À mesure que les voyageurs avançaient vers l'incendie, ils découvraient une mer de feu et de fumée, crachant des flammes et des projectiles. Un rivage, qui se relevait, soulevé par cette terrifiante tempête, bordait ses vagues rougeoyantes et, sur ses pentes, les spectateurs épouvantés voyaient couler des torrents incandescents, qui élevaient devant eux des remparts de fumée. Plus près d'eux, assez loin du terrible foyer, mais éclairé par ses fulgurantes lueurs, un vaisseau dressait une silhouette que l'incendie rendait fantastique. C'était le dernier relais avant la côte japonaise, le but du voyage.

Sur l'ordre de Kasuga, que l'effrayant spectacle paraissait avoir bouleversé, les deux automobiles se ruèrent vers le navire.

Tandis que les marins hissaient à bord les prisonnières du démon jaune, celui-ci escalada l'échelle accrochée au flanc du cuirassé.

— Le Japon ? cria-t-il, en se précipitant vers un groupe d'officiers qui, lunettes en mains, avaient surveillé l'arrivée des automobiles.

Et sa voix était étranglée par une indicible émotion. L'un des officiers étendit le bras dans la direction de la mer de feu.

— Il n'y a plus de Japon ! prononça-t-il.

Kasuga chancela et poussa un cri rauque.

Plus de Japon ! les mots terribles n'étaient que trop véridiques et l'explication qui suivit acheva d'atterrer le jaune.

Une formidable éruption volcanique, un de ces cataclysmes dont aucune mémoire d'homme n'a gardé le souvenir, avait, au lendemain de l'assèchement des océans, englouti Nippon, Yeso, Sikok et les milliers d'îles qui formaient jadis l'empire du Soleil-Levant.

À leur place il n'y avait plus qu'un océan de feu, un cratère de dimensions invraisemblables, qui ne cessait de vomir des laves, des flammes et des tourbillons de fumée.

La catastrophe escomptée par Mr. Big s'était donc partiellement produite. L'explosion provoquée par les masses d'eau volatilisées en tombant dans le foyer central, avait fait sauter une partie de l'écorce terrestre, précisément aux endroits où de nombreuses cheminées appelaient l'expansion des vapeurs.

Situé dans le voisinage immédiat des principales voies ouvertes aux eaux, plus exposé aux conséquences, à cause de la nature de son sol, le Japon avait cédé le premier et volé en éclats, ouvrant aux vapeurs et aux laves une vaste bouche, qu'élargit encore leur effort.

Du même coup, il sauva la terre.

Par ce cratère géant, la fureur du foyer central pouvait s'épancher et s'apaiser.

Le Japon payait la rançon de la conquête.

En apprenant cela, Kasuga demeura atterré.

Son patriotisme aveugle, son ambition insensée avaient donc abouti à ce résultat effroyable : la perte de son pays !

Mais un autre amour lui tenait au cœur. Ses ambitions anéanties, ses espoirs détruits, il lui restait ce souhait pour la réalisation duquel il avait tout risqué.

Il releva donc la tête et demanda froidement :

— Le Japon n'existe plus ; mais je survis. L'Amérique hérite de la totalité du monde océanique ; mais le traité qu'elle a signé contenait une clause me concernant. La respectera-t-elle ?

— L'Amérique paiera ! répondit avec un calme intangible un personnage glabre, que ses vêtements civils, au milieu des uniformes, désignait comme le représentant du pourvoir administratif.

C'était le délégué du Conseil des Trusts, l'homme qui avait tous pouvoirs pour faire de Kasuga l'époux de Suzanna de Glandèves.

— Bien ! enregistra le Japonais en inclinant la tête. Je n'attendais pas moins de la loyauté commerciale de votre pays. Vous êtes prêt à m'unir avec Mlle de Glandèves par un lien légal ?

— Quand vous le requerrez.

— Que ce soit à l'instant même !

— *All right !*

Impassible, le délégué du Conseil des Trusts se tourna vers Suzanna.

— Miss, déclara-t-il, l'Amérique vous a promise à cet homme ; il faut vous résigner à devenir sa femme.

— Je serai sa prisonnière, mais jamais sa compagne protesta la fille du marquis Archibald en se redressant, frémissante d'indignation et de douleur. Vous avez fait de moi le prix d'un marché ; mais vous n'avez pas le pouvoir de m'y faire consentir.

— L'Amérique se déshonore ! cria à son tour Mrs Sandy.

— L'Amérique agit loyalement en payant un créancier riposta le délégué d'un air rogue.

— Elle sacrifie une malheureuse enfant.

— Elle fait appel à son patriotisme, mistress Sandy ! Que Mlle de Glandèves se dévoue.

— On n'accepte point un dévouement imposé.

— La nation a quelquefois les droits d'un père et le devoir d'user de son autorité pour imposer sa volonté. Ce faisant, elle ne croit point travailler au malheur de cette jeune fille ; car l'époux qu'elle lui destine sera grand dans le monde et le premier entre tous les citoyens.

— Il sera toujours, à nos yeux, le dernier des misérables ! riposta Mrs Sandy avec une fougue que n'eût point désavouée Jim.

— Nous suivons d'antiques exemples, plaida le délégué. Pour le salut d'Athènes, chaque année le roi Égée livrait au Minotaure les vierges que désignait le sort.

— Mais Thésée, indigné, tua le monstre. Prenez garde de faire surgir une Thésée ! clama la marquise.

— Le roi Agamemnon consentit à sacrifier sa propre fille.

— Mais ce sacrifice révolta une déesse. Et Diane enleva la malheureuse Iphigénie, dont elle fit sa prêtresse.

— Que les dieux interviennent donc ! ricana Kasuga, et qu'ils m'arrachent la proie que me livre la loi américaine.

Ce disant il saisit par les poignets la pauvre Suzanna qui poussa un cri de douleur et de révolte.

Impressionnés par le désespoir des trois femmes, les officiers présents à cette scène faisaient de visibles efforts pour se contenir et garder l'attitude impassible que leur imposait la discipline.

Plus froid, le délégué avait mandé un scribe et lui faisait rédiger l'acte qui allait consacrer cette odieuse union.

— Au nom du gouvernement américain… commença-t-il, au milieu d'un silence que troublaient seuls les sanglots des femmes.

Mais aussitôt il s'interrompit.

Des cris s'entendaient non loin du navire, et les spectateurs les plus proches du bordage virent accourir, par bonds intenses, une automobile trépidante, sur laquelle cinq hommes gesticulaient comme des fous.

CHAPITRE XVIII

LA PART DU VOLCAN

— Prisonniers !

Ce mot frappa comme une balle Jean et le marquis, aussi bien que le tenace milliardaire. Eux prisonniers, c'était Suzanna livrée, sans défense, au démon jaune ; c'était la réalisation du plan de l'infernal Kasuga. Un même accès de rage et de désespoir faillit les jeter sur l'officier qui venait de prononcer cet arrêt inique.

Mais Mr. Big s'interposa et, profitant de leur stupeur, s'avança vers le commandant du croiseur.

— Je voudrais vous parler en particulier, dit-il flegmatiquement. Je suis citoyen américain.

Les marins avaient rapidement encadré Jean d'Entrevaux, Jim Sandy, le marquis de Glandèves et jusqu'au fidèle Guilledou, rendant impossible toute velléité de résistance.

L'officier s'en assura d'un coup d'œil.

— Soit ! acquiesça-t-il.

Et il emmena Mr. Big dans sa cabine.

Une heure plus tard, il le ramenait à ses compagnons.

— Vous êtes libres, leur annonça-t-il simplement. Je mets une automobile à votre disposition. Bonne chance !

Stupéfait par ce revirement inouï, les trois hommes voulaient interroger.

Mais l'ingénieur y mit bon ordre.

— Pas de paroles inutiles ! intima-t-il. Aujourd'hui le temps vaut plus que de l'argent. Venez.

Méthodiquement il les répartit sur les banquettes de l'auto, dont il prit lui-même le volant.

— Où allons-nous ? supplia Jean, incapable de se résigner au silence.

— À la poursuite du jaune ! répondit Mr. Big, en lançant l'auto à une allure folle. Prenez cette boussole et cette carte, jeune homme ; notre route y est marquée. Nous marchons est-quart-nord-est. Veillez à la direction.

— Mais qu'espérez-vous ? Que pourrez-vous ?

— Vous le verrez ! ricana l'énigmatique Yankee.

Ce furent toutes les paroles qu'on parvint à lui arracher, aussi longtemps que dura cette randonnée forcenée, qui leur fit parcourir les différentes étapes accomplies par les autos de Kasuga, avec une avance de près de vingt-quatre heures.

Mais cette avance diminuait chaque jour et lorsque les cinq hommes arrivèrent en vue du volcan japonais, ils l'avaient presque totalement rattrapée.

Quelques minutes de la même course les amenèrent près du navire.

Comme tous ceux qui se trouvaient sur le pont, Kasuga s'était approché du bordage. À la vue du groupe des nouveaux venus, il tressaillit imperceptiblement ; puis ses lèvres

se plissèrent, dessinant un sourire cruel. Il se rapprocha du délégué. Cependant, au bas du navire, les inconnus parlementaient et se démenaient. Il était facile d'interpréter leurs gestes et de deviner que les marins refusaient de les laisser monter à bord. Le sourire du Japonais s'accentua.

— L'Amérique est un pays libre, dit-il. Mais quand elle a parlé, elle n'admet pas qu'un de ses enfants désobéisse.

De la tête, gravement, le délégué approuva.

— Votre gouvernement, reprit Kasuga, saura obliger Jim Sandy à ratifier l'acte qui va m'unir à sa petite-fille.

— Il saura l'y obliger, répondit le délégué.

— Quelle que soit la colère du vieil homme ? Quelles que soient ses supplications ?

— Jim Sandy est Yankee ; il ne suppliera pas.

— Il menacera.

— Qu'importe ? L'intérêt de tous est supérieur à l'intérêt d'un seul. Ce que le Conseil a décidé et signé sera exécuté.

— En ce cas, il me plairait qu'il assiste à mon mariage, ainsi que mon futur beau-père et ceux qui l'accompagnent, dont je vous annonce l'arrivée.

Il désigna du geste le groupe qui gesticulait au bas du croiseur.

— Ils n'auraient pas dû parvenir jusqu'ici, ajouta-t-il. Mais je pense que vous saurez me faire respecter.

Les dernières paroles de Kasuga avaient fait froncer les sourcils du délégué ; il se pencha par-dessus le bordage et cria un ordre.

Aussitôt, Jean d'Entrevaux, le marquis, le vieux Jim, Guilledou et Mr. Big furent chacun empoignés par deux marins qui les immobilisèrent.

— C'est parfait ! ricana le Japonais, qui avait suivi cette manœuvre avec une visible satisfaction. Maintenant je puis descendre et présenter mes hommages à mon beau-père. Si vous le voulez bien, nous accomplirons en sa présence les formalités.

Le délégué acquiesça d'un signe de tête et ordonna aux officiers de faire descendre à terre Suzanna, sa mère et sa grand-mère. Puis il suivit Kasuga, qui dégringolait l'échelle, avec l'agilité simiesque qui est l'apanage de sa race. À la vue du petit jaune, les yeux de Jean lancèrent des éclairs et le marquis se mordit les lèvres avec fureur. Quant à Jim Sandy, il s'efforçait de demeurer impassible ; mais il était visible que si ses bras n'avaient été aussi solidement maintenus, ils ne seraient point demeurés inactifs. Insolemment, Kasuga passa devant les trois hommes et s'arrêta pour fixer le milliardaire, d'un air de bravade.

— Enchanté de vous revoir, mister Sandy. Ne vous avais-je pas annoncé que je réussirais malgré vous ? Je suis heureux que vous arriviez à temps pour assister à mon mariage.

Il montra Suzanna chancelante, que deux officiers soutenaient.

Jean d'Entrevaux poussa un cri de fureur, auquel répondit un appel désespéré de la jeune fille :

— Jean ! Mon Jean ! Sauve-moi de ce monstre !

Mais le jeune Français se débattait en vain ; les poings solides de deux marins maîtrisaient sa fureur, aussi aisément que deux autres contenaient celle du marquis.

Et autour d'eux, autour de la malheureuse Suzanna, il n'y avait que des visages de glace, figés par le respect de la discipline et des volontés du Conseil des Trusts.

Tout à coup, une voix retentit derrière les trois hommes. C'était celle de Mr. Big.

— *Good morning*, docteur Kasuga ! Vous allez donc épouser miss de Glandèves ?

Le Japonais fit un bond, stupéfait ; il n'avait pas encore remarqué la présence de l'ingénieur.

— Mister Big ! s'exclama-t-il. Vous êtes donc… Vous avez pu ?

— Remonter du trou ? Comme vous voyez, mon cher garçon, et j'en ai tiré également ces deux braves compagnons que vous m'aviez donnés.

Il désignait Jean et Guilledou.

— N'est-ce pas une joyeuse idée ? poursuivit Mr. Big avec un sourire aimable. Mais vous ne paraissez pas ravi ? Peut-être auriez-vous préféré les voir rester au fond et moi avec ? Excusez l'indiscrétion. Je tenais à me rendre compte de l'effet de mon petit travail. Il paraît que votre Japon est en miettes ? Peuh ! je m'attendais à mieux ! À beaucoup mieux !

Et Mr. Big poussa un soupir de regret.

— Vous aviez prévu cela ? hurla Kasuga touché au vif.

— Naturellement. Vous figuriez-vous que je travaillais pour vous livrer un monde ! Je voulais faire sauter la boule stupide, *dear boy*, et je suis navré de n'en avoir détruit qu'un morceau.

Kasuga tremblait de colère. Il en oubliait son mariage, son triomphe, l'humiliation infligée à Jim Sandy. Il ne voyait plus que Mr. Big.

— Vous n'aviez pas deviné cela ? reprit l'ingénieur avec mépris. Et vous allez épouser une Américaine ? Le Conseil des Trust vous accorde cet honneur ? Qu'est-ce donc qu'il récompense en vous ?

— L'homme qui lui a donné un empire ! riposta le Japonais d'une voix tremblante de rage.

Le délégué intervint :

— Le docteur Kasuga, dit-il, mérite d'être adopté par notre république. Nulle récompense ne serait trop considérable pour payer l'œuvre conçue et réalisée par son cerveau génial. L'Amérique, qui en profite aujourd'hui, regrette seulement, pour sa gloire future, que l'idée ne soit point exclusivement américaine.

— Ainsi, ricana Mr. Big qui paraissait de plus en plus joyeux, ce que vous croyez devoir à cet homme, c'est l'idée et la réalisation de la percée de l'océan ?

— Évidemment. Au Japon nous aurions payé l'exécution ; à lui nous payons l'idée.

— En ce cas, réjouissez-vous : l'idée est américaine. Vous avez fait un marché de dupes. Cet imposteur vous a vendu ce qui ne lui appartenait pas.

— Mensonge ! vociféra Kasuga pâlissant soudain.

Mais le délégué, d'un geste autoritaire, l'empêcha de bondir sur l'ingénieur.

— Expliquez-vous, dit-il à celui-ci.

— Ha ! ha ! ricana Mr. Big. Ma révélation va gêner Monsieur. Voilà pourquoi il souhaitait me savoir entraîné par les eaux et disparu à jamais. Regardez-moi bien tous : c'est moi seul, citoyen américain, qui ai conçu le plan ; c'est moi qui ai imaginé de vider l'océan. Et pendant trente années, ce Japonais maudit, à qui j'avais imprudemment confié mon projet, m'a séquestré sous terre, me laissant exécuter une œuvre dont il comptait bien s'approprier la gloire et le profil. Sans ce Français, qui m'a persuadé de sortir du gouffre, qui serait revenu révéler cela ? Qui aurait dit au monde que Mr. Big a seul conçu et réalisé ce projet inouï ? J'ai travaillé et le Japonais empoche, voilà. Ce que vous voulez payer, ô mes compatriotes, est propriété américaine ; et vous l'achetez pourtant en livrant une fille de votre race à un diable d'Orient.

La figure de Jim Sandy s'épanouissait et s'empourprait des flammes du triomphe, à mesure que verdissait la face de Kasuga.

— L'Amérique ne paiera pas ! cria-t-il, avec explosion. La vérité est sortie du gouffre.

— Non, l'Amérique ne paiera pas si notre honorable compatriote peut prouver la vérité de son accusation, déclara le délégué.

— Je la prouverai ! riposta Mr. Big exultant. Ma parole ne vaut-elle pas celle d'un jaune ? Quelle autre preuve a-t-il apporté que son affirmation ? Lisez sur son visage, messieurs. L'aveu de ses mensonges y est inscrit.

En effet, Kasuga, écrasé et plein de rage, surpris par cette attaque imprévue, ne parvenait pas à composer son attitude et à trouver la riposte convenable.

Le délégué fit un geste : les marins lâchèrent les prisonniers.

— Suzanna ! Chère Suzanna ! s'écria Jean en se précipitant vers sa fiancée.

Une lueur fauve jaillit des yeux sournois du petit jaune ; il eût un mouvement félin pour se jeter sur le groupe des deux jeunes gens enlacés.

Mais, menaçants, Guilledou aux énormes poings, le marquis et Jim Sandy se dressèrent devant lui.

Le Japonais recula en grondant.

L'automobile qui avait amené si à propos les sauveurs de Suzanna était demeurée trépidante, son moteur n'ayant pas été arrêté.

Kasuga, insensiblement, s'en rapprocha, courbant le dos sous les railleries féroces de Mr. Big, qui le suivait, les bras croisés, ironique et méprisant.

— Tu recules, petit homme ? Tu te sens donc vaincu ? Ici la ruse ne suffit plus ; il faudrait un peu de science. La tienne oserait-elle se mesurer avec la mienne ? Tu auras donc rusé et trompé en vain ? Et ton pays japonais, où est-il ? Au fond du gouffre lui aussi, comme les eaux qui se sont vengées… Ah ! ah ! le Japon a voulu boire l'océan ! Mais l'océan a fait sauter le Japon ! Et c'est mister Big qui a fait cela ! C'est mister Big qui a tué le Japon ! Le Japon est mort de la main de mister Big !

Kasuga était contre l'auto. Soudain, il se retourna et bondit comme un jaguar, enlaçant de ses deux bras l'ingénieur, qu'il souleva de terre d'un puissant effort et le jeta dans la voiture.

En même temps, il sauta près de lui et mit l'auto en marche.

— Tu périras comme le Japon ! hurla-t-il.

La scène avait été si rapide que nul n'eût le temps d'intervenir. Les assistants pétrifiés virent l'auto bondir et s'éloigner à une vitesse folle.

Kasuga l'avait lancée droit vers la pente, au haut de laquelle déferlaient les vagues de feu. Puis, il avait lâché le volant pour saisir à bras-le-corps Mr. Big relevé.

Et l'auto démente escaladait les pentes, disparaissait au milieu des tourbillons de fumée, reparaissait encore, emportant toujours les deux silhouettes furieuses, agrippées l'une à l'autre et cherchant à se terrasser.

Elle devenait petite, petite, grimpant entre deux fleuves de lave. Au sommet de la pente, au bord du gouffre, elle se dressa et les spectateurs, glacés d'effroi, distinguèrent net-

tement, noires sur le fond pourpre du brasier, les silhouettes enlacées de Kasuga et de Mr. Big.

Puis l'auto bondit au milieu de la mer de flammes et y sombra.

Le volcan avait englouti les vainqueurs de l'océan.

ÉPILOGUE

Quelques années plus tard, le Transpacific Railway emportait à toute vapeur, à travers les villes neuves et les campagnes fertiles du Tuscadora, des voyageurs émerveillés.

À l'une des portières, deux jeunes visages, embellis par cette expression de parfait bonheur des couples assortis, échangeaient des regards et des phrases.

— Là, était le gouffre, Jean !

— Et plus loin, nous allons revoir l'endroit où je t'ai retrouvée, ma Suzanna.

— Où tu m'as sauvée !

— Pour ma joie !

Unis, Jean et Suzanna d'Entrevaux, ont connu, après leur temps d'épreuves et d'émotions si vives, le bonheur calme, la joie paisible sous un azur inaltéré.

Des premiers, ils ont voulu faire leur pèlerinage à travers le monde nouveau que le génie a fait surgir du fond des abîmes.

Le fidèle Guilledou et la mignonne Sada les accompagnent ; car ceux-là aussi ont réalisé leur rêve. Miaya, engloutie par le volcan japonais, n'y pouvait plus faire obstacle.

Et c'est de l'amour, c'est de la joie qu'emporte le train, à travers la vallée féerique, délivrée du linceul des eaux qui recouvrit tant de naufrages, tant d'épaves, tant de cadavres,

avant de connaître la caresse du soleil. La magie de la lumière, la chanson des voix humaines, le bruit et le mouvement qui constituent la vie.

FIN